

# **L'Exécuteur [303]**

## **– Le clan Albanais**

**Don Pendleton**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**Gérard de Villiers**  
présente

# L'EXÉCUTEUR



## **LE CLAN ALBANAIS**

**par Don Pendleton**

VAUVENARGUES



**HUNTER**

## PROLOGUE

*Brooklyn Heights, mai 2011.*

Mark McDonald s'étira paresseusement entre les draps et se retourna pour admirer la magnifique jeune femme allongée à côté de lui. Son épaisse chevelure brune s'étalait sur l'oreiller et ses lèvres pulpeuses, très rouges, s'entrouvraient légèrement tandis qu'elle dormait encore.

Mark McDonald n'arrivait pas à croire qu'il avait pu séduire une femme aussi belle que Natalia Zemanova. Il l'avait rencontrée quelques jours auparavant dans un club privé très select. Elle n'était pas une entraîneuse, ni une prostituée. Elle ne lui avait pas demandé d'argent. Elle accompagnait un groupe d'hommes d'affaires, ils avaient discuté et sympathisé, elle ne savait même pas au moment où ils avaient fait connaissance que Mark McDonald était immensément riche. Evidemment, il avait pu par le passé séduire des jeunes femmes, en mentionnant son immense fortune mais là, c'était différent. Elle avait dû lui trouver quelque chose, du charme, peut-être, parce qu'il savait qu'il n'était pas beau. Et vieillissant.

Mais d'avoir une véritable aventure avec une jeune femme comme cette brune explosive le rajeunissait de vingt, trente, voire quarante ans.

Il se leva et se dirigea vers la salle de bains de sa garçonnière pour prendre un verre d'eau. Il s'arrêta devant la fenêtre de sa chambre et souleva légèrement le rideau pour regarder la rue au petit matin.

La limousine noire aux vitres teintées qu'il avait repérée la veille en rentrant du restaurant était encore là. Il n'avait jamais vu cette voiture auparavant. Mais pourquoi s'en inquiéter ?

Au moment où il entrait dans la salle de bains, il entendit qu'on sonnait à la porte. Il ne devait pas être plus de 5 heures et demie du matin. Et puis, cette garçonnière était un secret. Personne n'en connaissait l'existence, pas même son meilleur ami; c'était là qu'il emmenait habituellement des call-girls.

Le visiteur insistait et martelait la porte de coups de poing. S'il continuait comme ça, il allait réveiller tout l'immeuble. Natalia s'était relevée sur un coude et se frottait les yeux. Mark McDonald se dirigea vers la porte d'un pas ferme. Il allait immédiatement remettre à sa place le grossier personnage qui se conduisait ainsi à une heure aussi matinale.

Il tourna la poignée de la porte et commença à protester avant même d'avoir vu qui se trouvait sur le palier.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un coup de poing magistral en plein plexus lui coupa le souffle. Il ne sentit plus ses jambes, ouvrit la bouche comme un poisson hors de l'eau et ses genoux cédèrent. Il tomba à terre en se tenant la poitrine, puis roula sur le côté.

Le nouveau venu l'enjamba, il portait un long manteau en cuir noir, des gants en cuir noir également, des lunettes de soleil, et une énorme moustache ornait sa lèvre supérieure. Il donna un violent coup de pied dans l'estomac de Mark McDonald qui poussa un cri étouffé. Puis l'inconnu sortit de sous son manteau un pistolet de fabrication tchèque dont le canon était prolongé par un silencieux.

De l'autre main, il extirpa une liasse de billets et la jeta sur le lit en direction de Natalia. Mark McDonald entendit l'homme en noir qui disait :

— Tiens, t'as fait ton boulot, c'est bien. Maintenant, habille-toi et tire-toi. Et surtout, tu fermes ta gueule.

Elle sortit du lit, enfila sa robe à toute vitesse et disparut sans prendre le temps de mettre ses chaussures à talons aiguilles.

Un deuxième homme était entré dans la chambre. Encore plus imposant que le premier.

Le moustachu appuya le canon de son revolver sur la tempe du millionnaire.

— Toi, tu me suis, et tu ne dis rien; si tu essayes de faire le malin, tu prends une balle dans le genou, puis dans l'autre, puis dans le coude. Je ne te tuerai pas tout de suite, mais je te ferai passer l'envie de crier ou d'appeler au secours.

Mark McDonald rampa péniblement jusqu'au fauteuil pour attraper son pantalon.

— T'as pas besoin de te faire beau, dit son agresseur, mets ça, ça suffira.

Et il lui tendit un peignoir en éponge brodé aux initiales de l'homme d'affaires.

— Mais..., commença Mark McDonald.

Une pression du canon sur la tempe lui fit comprendre qu'il était inutile de protester. L'homme lui prit le bras et d'un geste brusque l'aïda à se relever.

Le deuxième n'avait toujours rien dit.

— Où m'emenez-vous ? demanda McDonald. Si vous voulez une rançon, je...

— Tais-toi. Tu me fatigues. C'est nous qui poserons les questions. Suis-nous.

McDonald obtempéra. Ils montèrent dans l'ascenseur, débouchèrent dans la rue. Les deux hommes le menèrent jusqu'à la limousine noire qui avait fait le guet devant l'entrée de l'immeuble toute la nuit.

Un chauffeur attendait au volant. Le coffre de la limousine s'ouvrit comme la gueule d'un crocodile affamé. McDonald sentit une vive douleur derrière la nuque. Juste une fraction de seconde et le monde redevint noir comme en pleine nuit.

Le moustachu le retint avant qu'il ne heurte le sol et le jeta inconscient dans le coffre.

Puis il se tourna vers son complice, fit claquer ses doigts et ils montèrent tous deux dans la voiture. Ils avaient à peine refermé leurs portières que le chauffeur démarrait en trombe.

Ils prirent la direction du New Jersey. Au bout d'une demi-heure de route, ils se retrouvèrent dans un ensemble d'entrepôts déserts dans une zone portuaire. Le véhicule ralentit puis s'arrêta.

Le moustachu ouvrit le coffre et déclara à la cantonade :

— Adamat, sors-le de là et emmène-le dans le hangar.

Le gangster albanais sortit le millionnaire américain et le jeta sur son épaule comme un sac de patates. Ils tirèrent une porte métallique coulissante et se trouvèrent dans un immense espace vide de la taille d'un terrain de football, avec pour seul mobilier une chaise au milieu. De chaque côté de la chaise deux hommes attendaient. Bajuk, surnommé « le coiffeur », parce qu'il était un expert en tortures pratiquées avec un rasoir et des ciseaux. Et Hamid, un géant au crâne rasé vêtu, lui aussi, d'un manteau en cuir noir. Il était borgne et une cicatrice lui traversait le visage du front à la mâchoire, un souvenir de ses participations aux guerres territoriales contre les mafias italiennes de New York.

Ils assirent Mark McDonald encore inconscient sur la chaise et le ligotèrent avec des chaînes.

— Crève-lui l'œil, ordonna Hamid en se tournant vers « le coiffeur ».

— Mais il est toujours dans le coltard, protesta le tortionnaire, sans doute déçu que sa victime ne sente pas toute la douleur des sévices qu'il allait lui infliger.

— Tu discutes ? demanda Hamid.

— Non, non, Hamid, excuse-moi.

— Alors vas-y.

Le coiffeur déplaça un vieux rasoir et coupa le globe oculaire du prisonnier.

Un liquide visqueux mêlé de sang coula le long de sa joue, puis sur le menton avant de venir se répandre comme une tache huileuse sur son peignoir.

Au bout de dix minutes, le financier ouvrit le seul œil qu'il lui restait. Il sentait une douleur inhabituelle et persistante au visage, mais il ne comprenait pas ce qu'il se passait. Ses membres étaient entravés, les maillons de la chaîne mordaient dans ses chairs. Il releva la tête. Et le

spectacle de ces hommes inconnus lui inspira une telle peur qu'il se mit à trembler sans pouvoir se contrôler.

Le plus grand d'entre eux s'approcha, lui tira l'oreille comme s'il voulait l'arracher.

— Ecoute-moi bien, dit l'homme avec un fort accent étranger. Tu n'as déjà plus qu'un œil. Nous pouvons te faire mourir à petit feu, à très petit feu, ça peut durer des heures. Sauf si tu nous donnes ce que nous voulons.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous voulez une rançon ? Je vous donnerai tout ce que j'ai, ou du moins, tout ce que je peux vous donner.

Un sourire sardonique se dessina sur les lèvres de Hamid.

— Tu vois, tu ne sais pas encore ce que nous voulons et tu te mets déjà à marchander.

Il claqua des doigts et le coiffeur s'approcha. Il tenait une paire de ciseaux à la main, et passa derrière le millionnaire. Ce dernier sentit une effroyable douleur à la main. Le coiffeur venait de lui couper un doigt d'un coup sec. Mark McDonald hurla. Une claque de Hamid le fit taire. Le millionnaire new-yorkais se mit à sangloter.

— Un autre doigt, ordonna Hamid.

Un sourire carnassier se dessina sur les lèvres du tortionnaire. Il approcha le ciseau de la main du financier qui serrait le poing de toutes ses forces. Un coup de pied dans les tibias administré par Hamid le convainquit d'ouvrir la main. Le coiffeur saisit l'index de la victime et referma les deux lames du ciseau. Sous l'effet conjugué de la peur et de la douleur, Mark McDonald perdit de nouveau connaissance, le sang sortait en jet de ses membres atrophiés. Et il tomba, le menton sur la poitrine. Il ne souffrait plus pour le moment.

Le coiffeur se tourna vers Hamid avec un regard interrogateur.

— Laisse-le dormir, fit ce dernier. Je suis sûr qu'il sera plus coopératif quand il se réveillera. Dis à Dardan d'apporter les papiers, ajouta Hamid en se tournant vers un autre de ses collaborateurs.

L'homme en question s'éloigna et revint en compagnie d'un acolyte qui ressemblait plus à un employé de banque qu'à un gangster. Il haussa les sourcils devant le spectacle de Mark McDonald, mutilé, enchaîné et évanoui sur sa chaise.

— Le client ? demanda-t-il.

— Le client, confirma Hamid.

— Apportez-moi une table, ordonna le nouveau venu. Après ce que vous avez fait de sa main gauche, j'espère qu'il est droitier. Il vaudrait mieux pour qu'il signe les papiers. Et nettoyez-le, il ne faut pas de traces de sang sur la procuration.

— Le chef te fait savoir qu'il ne faut pas oublier le numéro de son compte en Suisse.

— Tu me prends pour un amateur, Hamid ? N'oublie pas que toi tu es le muscle et moi le cerveau. Compris, Hamid ?

Hamid hocha la tête.

— Je n'ai pas entendu ta réponse, Hamid ?

— Oui, Dardan.

— C'est bien.

Humilié, Hamid se tourna vers ses hommes. Le premier qui aurait osé sourire aurait été égorgé sur place sans la moindre pitié.

— Et j'espère que tu as tué la pute qui se trouvait avec lui, ajouta Dardan.

— J'ai fait ce qu'il fallait.

— Tu es un bon garçon, finalement, Hamid.

Le géant moustachu songea qu'il passerait sa colère sur le prisonnier dès que Dardan lui aurait fait signer les papiers nécessaires.



## CHAPITRE PREMIER

« Ça ressemble d'assez près au travail des mafias de l'Est », songea Mack Bolan à la lecture du *New York Times* qui rapportait que le corps atrocement mutilé de l'homme d'affaires, Mark McDonald, avait été retrouvé dans le New Jersey, à moitié calciné dans un terrain vague. Il n'avait plus de doigts, sans doute pour qu'on ne le reconnaisse pas à ses empreintes digitales.

Mais les prélèvements d'ADN avaient permis d'identifier la victime. « Une mafia de l'Est pas encore très sophistiquée, songea encore l'Exécuteur, ces pourris-là sont peut-être d'une cruauté extrême, mais ils n'ont pas une vieille tradition du crime au plus haut niveau. Sans doute la mafia albanaise », conclut-il.

L'article précisait que plusieurs comptes du millionnaire avaient été vidés, grâce à une procuration signée par l'homme d'affaires au profit d'une société dont le siège se trouvait en Suisse. Le F.B.I. avait également appris grâce à sa collaboration avec la police helvétique que le compte numéroté de Mark McDonald à la banque Kühn avait été entièrement dévalisé quelques jours avant la mort présumée de la victime. La police privilégiait la piste du chantage suivi d'un enlèvement pour faire taire la victime. On supposait que le Crime organisé était impliqué sans pouvoir l'affirmer catégoriquement.

L'instinct de prédateur de Mack Bolan lui soufflait que cette interprétation était erronée. Il pourrait en avoir la confirmation auprès de son vieux complice du *Justice Department*, Hal Brognola. Mais son enquête avait à peine commencé, et il ne voulait pas encore l'impliquer ou risquer de le compromettre en lui passant un coup de fil, même s'il savait qu'il pouvait compter sur sa loyauté et son amitié indéfectibles.

Un autre plan se dessina dans son esprit. Il nota le nom de la banque qui détenait le compte de Mark MacDonald. Il en composa le numéro sur son portable et déclara à la standardiste qui décrocha :

— Matt Johnson du F.B.I., je souhaiterais obtenir un rendez-vous avec le directeur de l'établissement.

— Un instant, je vous prie, répondit la secrétaire.

Elle revint au bout du fil après quelques minutes.

— M. Parker dit avoir déjà vu les agents du F.B.I.

— J'appartiens à une unité spéciale, rétorqua Bolan. Je vous apporterai tous les documents nécessaires pour le prouver.

A force d'insistance, l'Exécuteur obtint un rendez-vous pour le soir même.

Il arriva à la banque, équipé des « vrais faux papiers » fournis par Gadgets, le génie du Black Warriors Ranch.

Une secrétaire aux formes généreuses le mena jusque dans le

bureau du directeur, Dan Parker.

— Je suis un peu surpris de votre visite, déclara Parker. Nous avons déjà été interrogés par le F.B.I.

— J'appartiens à une branche spéciale, rétorqua l'Exécuteur. Nous agissons, comment dire ? en marge des services. Et indépendamment de ceux-ci. Nous prenons le relais pour les affaires de la plus haute importance.

— Vraiment ? fit Parker en jouant nerveusement avec son stylo.

— Vraiment, répondit l'Exécuteur avec un sourire figé et en lançant vers son interlocuteur un regard d'acier.

Il sentait que l'homme se méfiait. Peut-être même un peu trop. Bolan se demanda s'il était en partie en faute si on avait vidé le compte de McDonald. Puis une deuxième pensée lui effleura l'esprit : et si ce monsieur Parker avait eu une part de complicité dans l'affaire ? Mais il fallait se garder des conclusions hâtives.

— Avez-vous été étonné quand M. McDonald a décidé de retirer une somme aussi importante de son compte ? demanda Bolan.

— Nous n'avons pas l'habitude de nous mêler des désirs de nos clients, répondit le banquier un peu sèchement. M. McDonald brassait des sommes extrêmement importantes. Il n'était pas rare qu'il retire beaucoup de liquide.

— L'avait-il fait récemment ? Je veux dire avant sa... disparition.

— Pas dans de telles proportions, non, reconnut le banquier.

— Avez-vous rencontré la personne qui est venue faire le retrait en présentant la procuration ?

— Non, j'étais à une convention.

— Qui s'en est occupé ?

— Mon adjoint, mais il a démissionné depuis. Il avait le sentiment d'avoir commis une faute.

— Pourrais-je avoir son nom ?

— Je l'ai déjà transmis à vos collègues, fit remarquer Parker en plissant le front.

Bolan sentit qu'il était dangereux d'insister.

— Très bien, fit-il, je vais m'en enquérir auprès d'eux. Vous auriez pu toutefois me faire gagner un temps précieux.

Il fit mine de se lever. Le banquier appuya sur une sonnette sur son bureau et la secrétaire aux longs cheveux blonds fit son apparition.

— Carla, dit le banquier, pourriez-vous raccompagner l'agent Johnson, je vous prie ?

Bolan salua son hôte d'un hochement de tête et suivit la jeune femme.

Il avait parcouru une dizaine de mètres quand celle-ci se retourna et déclara :

— Monsieur Johnson, il y a une chose que je sais à propos de

l'affaire McDonald.

L'Exécuteur la regarda d'un air étonné.

— Je vous écoute, dit-il.

— Mark McDonald était en compagnie de sa maîtresse quand il a été enlevé.

Bolan haussa les sourcils.

— Et comment êtes-vous au courant ?

— Mark et moi-même, avons eu... une liaison, monsieur Johnson.

Elle baissa les yeux et rougit légèrement.

— J'étais folle de lui. Je n'ai pas supporté la séparation. Je l'ai pourchassé de mes appels téléphoniques. Un jour je l'ai suivi et j'ai découvert qu'il avait une autre maîtresse. J'ai réussi à apprendre qu'elle se nommait Natalia Zemanova. Je les ai traqués jusque chez elle et j'ai vu son nom sur la boîte aux lettres.

— Vous vous rappelez l'adresse ?

— C'était dans Brooklyn Heights. Pas très loin de la garçonnière de Mark, où nous nous retrouvions.

— Vous pourriez être plus précise ?

— Au 32 Pierrepont Street.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— M. Parker m'a demandé une extrême discrétion. Même devant la police. Mais j'avais ça sur la conscience et sur le cœur. J'ai lu les journaux. J'en ai beaucoup voulu à Mark, mais il ne méritait pas une mort aussi atroce.

— Je vous remercie, mademoiselle, fit l'Exécuteur. Il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la rue.

— Bajuk ! fit Dardan, « le comptable », dans le repaire des mafieux albanais perdu au milieu du Queens.

— Oui, chef ? demanda le tortionnaire, occupé à se curer les ongles avec une lame de rasoir.

— Nous avons un petit problème, Bajuk.

— J'écoute.

— Hamid nous a menti.

— Comment ça ?

— Il nous a dit qu'il avait liquidé la pute dont on s'était servi pour piéger le vieux millionnaire.

— Natalia Zemanova ?

— Exactement.

— Et il ne l'a pas fait ?

— Je vois que tu comprends tout, Bajuk.

— Je commence par qui Hamid ou la pute ?

— La pute, Zemanova. C'est elle qui représente le plus grand danger pour le moment. Tu t'occuperas de Hamid ensuite. Et ne fais

pas de sentiment, d'accord ?

Bajuk éclata de rire.

— Vous voulez que je m'en occupe personnellement, patron ?

— Toi tu t'occupes de Hamid. Pour la Russe, envoie un des gars de la clinique.

— Bien, patron, pas de problème.

Bolan héla un taxi et lui donna immédiatement l'adresse de Natalia Zemanova à Brooklyn Heights.

Quand ils arrivèrent, l'Exécuteur jeta un rapide coup d'œil sur l'immeuble. C'était une construction en brique qui ne possédait que quatre étages. Un escalier en métal ornait la façade. En haut du perron, Bolan lut la liste des noms sur l'interphone. Il y trouva celui de Natalia Zemanova en première position. Il appuya. Pas de réponse.

L'Exécuteur se posta derrière le perron et attendit. Au bout de quelques minutes, un des occupants de l'immeuble sortit. Bolan gravit les marches à toute vitesse et se glissa à l'intérieur avant que la porte ne se referme.

Il monta dans les étages et trouva la porte de l'appartement de Natalia Zemanova, au troisième.

Il alla donc jusqu'au quatrième pour attendre l'arrivée de la jeune femme. Il n'eut pas à patienter longtemps. Au bout d'un quart d'heure, il vit arriver une grande brune, portant un sac en papier dans chaque main. Elle s'escrima avec sa clé pour la glisser dans la serrure et tourner. Elle parvint à entrouvrir la porte et poussa le battant avec l'épaule.

Bolan descendit en trois bonds et se retrouva derrière elle, il se glissa à l'intérieur de l'appartement. Elle lui lança un regard horrifié, lâcha ses sacs et ses commissions se répandirent sur le sol. Mais avant qu'elle ne puisse appeler au secours, Bolan lui colla la main sur la bouche, étouffant ses cris.

— Je ne vous veux aucun mal, dit-il. Vous n'avez rien à craindre de moi.

Quand il eut le sentiment qu'elle se calmait, il relâcha son étreinte.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Ses yeux noirs lançaient des éclairs.

— Je suis un ami de Mark McDonald, répondit l'Exécuteur en guettant sa réaction.

— Je ne sais pas qui c'est.

— Vous mentez.

— Sortez d'ici ou j'appelle la police.

— La police ? fit Bolan avec un sourire sardonique. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai plutôt l'impression que vous préféreriez ne pas parler à la police.

Bolan avait marqué un point.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Vous étiez la maîtresse de Mark McDonald.

— Nous avons eu une liaison, oui, c'est vrai, reconnut la jeune femme. Mais je n'étais pas la seule, avec son argent... Mark n'avait aucun mal à se trouver des compagnes.

— Mark McDonald a été enlevé alors qu'il était avec vous.

— C'est faux.

— Où était-il alors ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

Imperceptiblement, elle s'était rapprochée de buffet de la cuisine. Elle ouvrit un tiroir et demanda :

— Vous permettez que je me serve un verre d'eau ?

Bolan trouva étrange qu'elle ouvre un tiroir plutôt qu'un placard pour prendre un verre. En une fraction de seconde son instinct s'éveilla, lui indiquant qu'il était en danger.

Elle se retourna en brandissant un Glock qu'elle pointait vers la poitrine de l'Exécuteur. Bolan plongea sur le côté au moment où la balle quittait le canon du pistolet. Il roula sur l'épaule gauche et se redressa du même mouvement. Natalia Zemanova tira encore une fois, la balle alla se loger dans le mur. Bolan savait qu'il ne pourrait pas tenir comme ça indéfiniment. Il saisit un des tabourets devant le bar de la cuisine et le jeta vers la jeune femme, qui reçut le projectile en pleine poitrine et grimaça de douleur. Elle perdit momentanément l'équilibre et recula en titubant. Elle essaya de mettre Bolan en joue encore une fois. Mais il avait bondi vers elle et avait déjà saisi son poignet.

Il lui fit une clé de bras, repliant son coude dans le dos. Puis il lui releva la main entre les deux omoplates, pour l'obliger à lâcher l'arme. Les longs doigts fins de la jeune femme se desserrèrent et le Glock tomba à terre.

Bolan repoussa Natalia et se baissa pour ramasser le pistolet.

— Vous savez que ces choses-là sont dangereuses ? fit-il avec un sourire ironique.

Le Guerrier trouvait la fille très jolie, mais ça n'expliquait une telle distraction d'un soldat comme lui.

Elle lui lança des regards furieux en se massant le poignet. Elle reculait vers la fenêtre, quand soudain deux détonations retentirent dans l'appartement.

Bolan vit une grimace d'horreur et de stupéfaction se dessiner sur le beau visage de Natalia Zemanova et elle fut projetée en avant, les bras en croix. Deux taches rouges apparurent au milieu de son chemisier blanc. Elle s'écroula de tout son poids aux pieds de Bolan. L'Exécuteur aperçut alors une silhouette derrière la fenêtre qui avait

volé en éclats. Un homme s'était servi de l'escalier de secours pour venir abattre la jeune femme de deux balles dans le dos.

Il se précipita auprès de Natalia. Elle était morte avant même de heurter le sol, une balle de 9mm lui avait transpercé le cœur.

Bolan se rua vers la fenêtre, enjamba le rebord et se retrouva sur l'escalier de secours.

L'homme qui avait tiré avait à peine parcouru deux étages. Bolan se mit en chasse. Le tueur entendit les pas de l'Exécuteur qui résonnaient sur l'échelle de métal. Il se retourna, releva son pistolet et fit feu. La balle ricocha contre une des marches avec un bruit de cymbale. Bolan plongea la main sous sa veste et sortit le Beretta 93-R de son holster. Il voulait prendre l'homme vivant. Il fallait abîmer ce pourri juste assez pour savoir qui l'envoyait et lui soutirer un maximum de renseignements.

Bolan fit un bond jusqu'au palier inférieur. Il descendit en trombe les marches jusqu'au deuxième étage. En dessous, le tireur se retourna encore une fois et mit l'Exécuteur en joue. Le gangster dut pivoter sur lui-même et se sentit déséquilibré; sa balle se perdit dans le ciel de Brooklyn. Il trébucha sur les marches et décida qu'il atteindrait le niveau de la rue avant de tirer de nouveau.

Arrivé au premier étage, Bolan quitta l'escalier d'un bond et retomba en flexion, face à l'inconnu. Il se redressa et, dans le mouvement, lui décocha un coup de pied dans le genou. Le tueur grimaça mais pointa de nouveau le canon de son pistolet vers lui.

Mais Bolan lui avait déjà collé une droite au sternum. Son adversaire sentit tout l'air qui sortait de ses poumons. Ses jambes cédèrent et il tomba à terre, lâchant son arme.

Comme il roulait sur le côté, le tueur arma sa jambe et, avec l'énergie du désespoir, décocha un coup de pied à hauteur du genou de l'Exécuteur. Celui-ci esquiva avec une légèreté et une vitesse stupéfiantes. Le tueur se releva et battit en retraite en adoptant une position défensive. Il tenta d'envoyer un autre coup de pied circulaire à hauteur du visage de Bolan. Mais l'Exécuteur se baissa juste à temps. Son adversaire fit un pas en arrière. Il avait mal jugé la distance qui le séparait de l'escalier menant au sous-sol de la maison. L'homme sentit sa cheville se tordre et il partit en arrière. Il essaya de se rattraper à la rampe, en vain. Bolan le vit tomber sur le dos, puis rouler sur le ventre en poussant un grognement de douleur. L'Exécuteur entendit un bruit sec, bref, comme une branche qui se casse. Il descendit les marches, prudemment, une à une. L'homme était allongé sur le ventre, parfaitement immobile entre deux poubelles qu'il avait renversées dans sa chute.

L'angle de son cou paraissait impossible. Mais Bolan restait sur ses gardes. Peut-être était-ce un piège. Quand il arriva à la dernière

marche. Il se laissa tomber, les deux genoux sur le dos de l'inconnu. Aucune réaction, pas un cri de douleur, rien. Bolan saisit l'épaule du pourri et le retourna, il avait la bouche ouverte, ses yeux regardaient dans le vide. Un filet de sang s'écoulait de son nez et lui maculait les lèvres.

Bolan se pencha, aucun souffle ne sortait de la bouche du tueur. L'Exécuteur pressa deux doigts sur la carotide de sa victime. Plus aucun doute, il était mort. Sa colonne vertébrale s'était brisée net au niveau des cervicales.

Bolan fouilla alors méticuleusement les poches de son costume. Comme il s'y attendait, il ne trouva rien dans la poche intérieure, ni dans celle de la veste. Rien non plus dans le pantalon. Sauf la clé d'une BMW.

Il remonta au niveau de la rue, regarda de droite et de gauche. Personne. Mais il ne vit aucune BMW non plus. Il alla jusqu'au coin et tourna vers la 32e Rue avant de jeter un regard le long du trottoir où étaient garées plusieurs voitures, dont trois BMW.

Bolan appuya sur la clé et un sourire illumina son visage; il vit les phares de l'une d'elles qui se mettaient à flasher. Il se dirigea vers le véhicule, l'ouvrit et se glissa derrière le volant.

Il tendit le bras et ouvrit la boîte à gants. Il trouva les papiers du véhicule et rien d'autre. Il n'avait aucun doute qu'il s'agissait là de faux. Il songea toutefois à noter le numéro de la plaque d'immatriculation, il appellerait Hal et lui demanderait quelques renseignements qui pourraient le mettre sur une piste.

Puis il remarqua un GPS sur le tableau de bord. Il mit le contact, démarra la voiture et alluma le petit boîtier. Il le régla sur « itinéraire retour » et une charmante voix féminine sortit de l'appareil, lui conseillant de se diriger vers l'extrémité de la rue.

La voiture de l'assassin allait le mener jusqu'à son repaire.

## CHAPITRE II

Obéissant aux instructions que lui donnait cette voix désincarnée, Bolan se dirigea vers le nord. A plusieurs reprises, il regarda dans son rétroviseur pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Très vite, il quitta Brooklyn, et continua son chemin, tout droit pendant une bonne heure. Bolan appréciait en connaisseur les performances de sa nouvelle voiture. Il quitta l'Etat de New York et se retrouva dans le Vermont. Il se demanda s'il devrait continuer comme ça jusqu'au Canada, mais son intuition lui disait le contraire. Ce n'était pas la première fois que des pourris allaient se cacher dans cet Etat boisé et montagneux, un des plus petits mais aussi des moins peuplés des Etats-Unis.

Comme il approchait de Charlestown, la voix délicieuse du GPS lui demanda de prendre sur la droite. Bolan hocha la tête et se plia aux ordres. On quittait les grands axes, ça voulait dire qu'il n'était plus très loin. Il conduisait depuis maintenant de longues heures.

Il traversa Springfield, un charmant patelin de dix mille habitants aux maisons de bois pimpantes. Difficile d'imaginer que cette petite ville paisible pouvait servir de repère à des tueurs.

A la sortie de Springfield, la voix du GPS demanda à Bolan de tourner à gauche et de s'enfoncer dans les bois, au milieu d'une végétation intense que les couleurs de l'automne rendaient resplendissante.

Puis la voix déclara : « Dans trois cents mètres, tournez à droite, vous êtes arrivé. »

Bolan éteignit le GPS et parcourut la distance indiquée au ralenti. Il se trouva face à des grilles de fer forgé, entre deux grosses piles de pierre. Sur l'une d'elles, une plaque en cuivre d'une extrême discrétion. Il ralentit et put lire : « Clinique Hermann Muller. »

Un établissement privé. Une allée bordée de grands chênes s'enfonçait au milieu d'un parc. Bolan distingua très vaguement un bâtiment blanc dans le lointain, mais il ne put se faire une idée de sa taille ou de sa configuration. « Je me demande bien ce qu'on peut soigner dans cette clinique », songea l'Exécuteur.

Il parcourut encore deux kilomètres, puis trouva un chemin forestier qui lui permit de faire demi-tour et retourna à Springfield.

Il erra dans les rues de la ville à la recherche d'un hôtel et trouva exactement ce qu'il lui fallait : une grande auberge confortable devant laquelle il pourrait garer la voiture qu'il avait « empruntée ». Il pourrait ainsi surveiller le parking tout en faisant ses recherches sur la clinique du Dr Muller et voir si la BMW attisait la curiosité d'un passant ou deux.



Bolan avait déjà établi un plan. C'était risqué mais il n'avait pas le choix. Il essaierait autant que possible d'attirer l'attention sur lui, pour débûsquer les associés du tueur qu'il venait de liquider. Il n'allait pas se faire discret. La voiture serait bien en vue sur le parking, et il ferait connaître sa présence à un maximum de résidents de Springfield. Notamment ceux qui étaient susceptibles de faire le guet pour l'organisation qui se cachait derrière les grilles de la clinique Muller. Il entra dans l'hôtel et se dirigea d'un pas décidé vers la réception. Il demanda une chambre au concierge.

— Je voudrais une chambre avec vue sur le parking, et la rue, j'adore regarder les allées et venues quand j'arrive dans une nouvelle ville et ça me permet de surveiller ma voiture.

— Bienvenue, répondit le concierge avec un large sourire. Nous allons voir ce que nous pouvons faire pour vous, mais vous n'avez rien à craindre à Springfield, vous savez, notre ville est...

— Je comprends, fit l'Exécuteur en l'interrompant, mais c'est un modèle très récent, qui risque d'éveiller les convoitises.

— Très bien, fit le réceptionniste. Il nous reste la 3, un peu plus bruyante que celles qui donnent sur le jardin, mais si c'est ce que vous désirez...

Il tendit à Bolan le registre et un stylo.

— Vous êtes monsieur... ? demanda le réceptionniste.

— Johnson, Matt Johnson, répondit Bolan.

— Vous êtes ici pour affaires ?

— Pas exactement, je suis venu pour me reposer, faire de la randonnée et en même temps rendre visite à un parent qui est soigné en ce moment à la clinique Muller, répondit Bolan avec un sourire aimable.

Il guetta la réaction du réceptionniste, et crut percevoir un clignement de paupière qui trahissait une certaine nervosité.

— Vraiment ? fit le réceptionniste.

— Oui, vraiment.

— J'espère que ce dont souffre votre parent n'est pas trop grave.

— Non, non, juste une convalescence dans un cadre idyllique, répondit l'Exécuteur.

Le concierge de l'hôtel se contenta de hocher la tête.

Il se tourna vers le tableau où étaient accrochées les clés et en tendit une à Bolan.

— Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon séjour, fit-il avec un sourire un peu crispé.

Puis, comme Bolan se tournait pour se diriger vers l'escalier, le concierge ajouta :

— Vous voulez qu'on vous monte vos bagages ?

Il n'y avait plus aucun doute, l'homme se méfiait. Bolan avait eu de

la chance. Il avait réussi à éveiller la suspicion dès la première rencontre avec un habitant de Springfield.

— Je m'en occuperai moi-même, dit-il, ne vous inquiétez pas.

Puis après une brève hésitation, il demanda :

— Où me conseilleriez-vous d'aller pour prendre un verre ce soir ?

— Le Forest Saloon, répondit le concierge sans hésiter. L'atmosphère y est très... accueillante. C'est à la sortie de la ville. A quelques minutes en voiture, à peine.

Quand l'hôtelier lui eut indiqué l'itinéraire, Bolan gagna sa chambre.

Il s'approcha de la fenêtre et jeta un regard sur le parking. Il se demanda combien de temps le concierge attendrait avant d'aller inspecter la BMW et de vérifier les plaques d'immatriculation.

Bolan sortit son téléphone portable de sa veste et composa un numéro que lui seul connaissait.

Au bout de deux sonneries, il entendit la voix de son vieil ami, Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department* qui avait couvert l'Exécuteur à de si nombreuses entreprises.

— Quoi de neuf, Mack ? fit la voix chaleureuse à l'autre bout du fil.

— Je suis en train d'admirer les paysages du Vermont. Autour de Springfield.

— Intéressant.

— Très. J'aimerais avoir quelques renseignements sur une voiture, une BMW noire série 3 coupé. Plaque d'immatriculation : 018 JAB - New York. Et aussi sur une certaine clinique. La clinique Hermann Muller.

— Hermann Muller ? Je te recontacte dans cinq minutes. Pas d'imprudence, Striker.

— Pas d'inquiétude, Hal.

Bolan raccrocha et reprit sa surveillance du parking.

Comme promis, le téléphone sonna cinq minutes plus tard. Bolan reconnut immédiatement le numéro qui s'affichait sur l'écran.

— Alors ? fit-il en se passant des préambules.

— Alors, le Dr Hermann Muller n'existe pas, pas plus que sa voiture. Et sa clinique encore moins.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Hal ?

— Le numéro d'immatriculation de la voiture ne correspond à rien. Pourtant je ne pense pas qu'il s'agisse d'un véhicule volé. On n'a pas enregistré de plaintes pour un tel modèle. En général les mafieux préfèrent des véhicules plus discrets qu'ils abandonnent après leurs méfaits. Quant au nom d'Hermann Muller, il n'apparaît sur aucun registre de médecin. La soi-disant clinique non plus.

— De quoi s'agit-il, alors ?

— D'une façade de toute évidence, mais je ne sais pas à quelle activité. En tant que patron du *Justice Department*, je devrais prévenir

la police.

— C'est très juste, cher ami... Bon, soyons sérieux : donne-moi quarante-huit heures, Hal.

— C'est bon, Striker, quarante-huit heures, mais pas une minute de plus.

— Merci, Hal, fit Bolan avec un sourire.

Hal Brognola avait déjà raccroché.

A 20 heures le même jour, personne n'était encore venu rôder autour de la BMW que Bolan avait confisquée. Les mafieux devaient se méfier. Ils attendaient un moment plus propice. A moins que Bolan ne se soit fait des illusions sur la réaction du concierge. Mais il en doutait.

Bolan quitta sa chambre, laissa sa clé sur le comptoir de l'hôtel, et se mit au volant de la voiture. Comme il quittait le parking, il vit dans son rétroviseur, à travers la porte vitrée, le concierge qui décrochait son téléphone.

Ce gus n'avait pas menti, il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour rejoindre le Forest Saloon en dehors de la ville. En revanche, l'établissement lui paraissait beaucoup moins accueillant que ce qu'on lui avait laissé entendre.

Une enseigne au néon rouge dominait la porte d'entrée, le parking était vide. Bolan s'avança prudemment en jetant des regards sur les côtés.

Il poussa la porte. Quelques notes de musique country sortant d'un juke-box fatigué saluèrent son entrée. Une télévision dans un coin de la pièce retransmettait un match de basket et le commentateur essayait désespérément de se faire entendre par-dessus la musique d'ambiance.

Bolan se dirigea vers le bar. Le patron, un barbu de un mètre quatre-vingt-dix aux avant-bras tatoués le salua d'un air renfrogné.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Une eau minérale. Plate.

Le barbu haussa les sourcils.

— Vous êtes sûr ?

— Certain, répondit l'Exécuteur avec un sourire en coin.

Il jeta un regard circulaire sur la salle de bar entièrement déserte.

— Vous n'attendez pas de client ? demanda-t-il au barman.

— C'est un peu tôt, répondit ce dernier en bougonnant. Les gens n'arrivent pas ici avant 11 heures.

— Comme ça, c'est plus calme, répondit Bolan, en affectant toujours ce même ton aimable de touriste en goguette.

Il avait à peine fini sa phrase qu'un bruit de moteur se fit entendre à l'extérieur. Quelques secondes plus tard des portières de voitures

claquèrent et quatre hommes entrèrent dans le bar. Ils se scindèrent en deux groupes et allèrent se placer de chaque côté de Bolan.

Il les salua d'un hochement de tête. Tous ses sens étaient en éveil. L'Exécuteur était prêt au combat. Et il n'avait aucun doute que les types qui l'entouraient étaient là pour ça.

— Vous faites du tourisme ? demanda un des deux hommes sur la droite avec un fort accent et en roulant les « r ».

Bolan ne répondit pas, il savait que la meilleure défense est l'attaque et il n'avait pas de temps à perdre en palabres. L'autre avait à peine fini sa phrase que Bolan saisit le cendrier sur le comptoir et l'écrasa sur son visage. L'homme partit en arrière en portant les mains à son nez en sang. Bolan enchaîna immédiatement d'un coup de coude dans le sternum du second.

Les quatre hommes avaient été tellement surpris par la violence de l'attaque qu'ils restèrent interdits. De la pointe de sa chaussure, Bolan donna un coup vif dans le tibia du troisième. Le mafieux se mit à sautiller sur place en serrant les dents. Bolan lui décocha alors une droite à la mâchoire, la lèvre du pourri s'ouvrit et le sang gicla.

Tout s'était déroulé en quelques fractions de secondes. Le barman retrouvant ses esprits ouvrit un tiroir et glissa la main à l'intérieur. Mais l'Exécuteur l'avait vu, il se pencha par-dessus le bar et referma violemment le tiroir sur les doigts du géant barbu qui poussa un hurlement de douleur.

Bolan étant allongé sur le bar, un des quatre hommes revint à la charge. L'Exécuteur plia et déplia les jambes avec la vitesse et la puissance d'un énorme ressort. Ses deux talons entrèrent dans la poitrine de l'assaillant lui fracturant quatre côtes. Ce dernier s'immobilisa puis tomba sur le sol. Une bave sanglante s'échappa d'entre ses lèvres. Il cherchait son souffle. Bolan songea qu'une des côtes en se brisant avait perforé le poumon, il était hors d'état de nuire pour un bon moment.

L'Exécuteur enchaîna avec un coup de pied dans l'entrejambe du troisième qui se plia en deux et tomba face contre terre en grimaçant. Mais les deux autres enfoncèrent en même temps la main sous les revers de leurs vestes. Bolan savait ce que ça signifiait. Il n'avait pas le temps de les arrêter. L'instant d'après, les deux hommes brandissaient des pistolets automatiques. Bolan plongea sur le côté au moment où ils faisaient feu. Les balles passèrent à quelques centimètres de son visage et allèrent se loger dans les banquettes au fond de la salle.

Bolan dégaina à son tour. Le Beretta 93-R était dans sa main droite. Il appuya sur la détente et vit le genou d'un tireur qui explosait dans une gerbe de sang. Son complice se tourna vers lui pour constater les dégâts. L'Exécuteur roula sur le côté, à la force des abdominaux, les bras tendus, tout en continuant à faire feu. Cette fois,

ce fut la cheville de l'autre mafieux que les balles déchiquetèrent. Bolan se releva en trépied, tenant son arme à bout de bras. Les mafieux n'avaient plus la force de combattre. Mais il fallait encore se méfier d'une attaque en traître.

Le barman était resté caché derrière son bar, et Bolan savait qu'il préparait un coup tordu. Il tira deux rafales de Beretta 93-R sur le grand miroir. Les échardes de verre tombèrent en pluie sur la tête du barbu. Bolan entendit un cri. Toujours accroupi, il gagna le coin du bar et jeta un regard. Le gars était à genoux devant un fusil à pompe à canon scié. Il se tenait le visage, ses mains étaient rouges de sang. Une pointe de verre était encore enfoncée dans son épaule et une autre lui traversait l'oreille. Il respirait lourdement. Quand il se rendit compte qu'il était observé, il se jeta sur le fusil à pompe et le releva dans la direction de Bolan. Beaucoup trop téméraire. Une rafale de trois balles de 9mm l'arrêta au milieu de son geste. Le plomb lui déchira la poitrine, le projetant en arrière contre les fûts de bière. Il avait été atteint au cœur.

L'homme à la cheville broyée rampait vers l'extérieur pour échapper à l'enfer. Celui qui n'avait plus de genou s'était évanoui sous l'effet de la douleur.

Bolan se releva et se dirigea lentement et calmement vers les deux hommes.

Le mafieux blessé à la cheville leva les yeux vers lui et lui lança un regard haineux. Bolan appuya la semelle de sa chaussure contre son visage pour l'immobiliser complètement. L'autre jurait et le maudissait dans trois ou quatre langues.

— Tu parles l'anglais ? demanda l'Exécuteur.

Le blessé cracha par terre avec rage. Puis, comme Bolan se penchait pour le fouiller, le pourri plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit un couteau à cran d'arrêt qu'il ouvrit avec un déclic métallique. Il essaya de couper Bolan d'un grand revers du bras. Bolan pivota sur sa jambe gauche et l'évita, la pointe du couteau passa à quelques millimètres à peine de son tendon d'Achille.

Bolan donna un coup de talon dans la mâchoire de son agresseur. Il sentit l'os qui craquait. Mais il avait affaire à un coriace. L'homme recula encore de deux mètres, et fit tourner le couteau en l'air puis le rattrapa par la pointe. Il allait le jeter vers Bolan quand celui-ci appuya sur la détente du Beretta 93-R. Trois balles transpercèrent le cœur du pourri qui fit une petite gigue sur le sol avant de s'immobiliser, le visage déformé par une grimace de rage.

Bolan entendit l'autre mafieux qui se mettait à geindre. Il s'approcha et le vit ouvrir les yeux. Il avait le visage couvert d'une fine pellicule de sueur.

Pour mettre fin à toute velléité de révolte, l'Exécuteur lui appuya le

canon du Beretta contre le front.

— Ton petit copain ne savait pas s'avouer vaincu et regarde où ça l'a mené, dit l'Exécuteur.

Le blessé jeta un regard circulaire sur la salle de bar. Un spectacle apocalyptique s'offrait à lui. Il ferma les yeux, croyant sa dernière heure venue.

— Tu n'es pas encore mort, dit l'Exécuteur. Tu vas venir avec moi, nous avons quelques mots à nous dire.

Il releva le pourri en le hissant par le col de sa veste.

— Aïe ! Je suis blessé ! cria le tueur.

— Je le sais puisque c'est moi qui t'ai fait ça, répondit Bolan. Maintenant ferme-la et suis-moi à l'extérieur.

Le mafieux se dirigea vers la porte en sautillant sur une jambe, tandis que Bolan gardait le canon de son arme pointé sur sa nuque.

— Tu vois la belle BMW noire, on va prendre celle-là, dit l'Exécuteur. Tu la reconnais ?

— Non.

Bolan appuya le canon contre le crâne du gangster et arma le chien du Beretta 93-R. En entendant le déclic métallique, le prisonnier devint plus bavard.

— Si, si, c'est la voiture d'Adamat.

— Alors, tu vois, quand tu veux, hein ? Avance !

Le prisonnier parcourut les quelques mètres qui le séparaient encore du véhicule sans oser se retourner.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis un ami, répondit Bolan avec ironie. Je vais t'inviter à prendre un verre au bar de mon hôtel.

Bolan ouvrit le coffre de la voiture et assena un violent coup de crosse sur la nuque de son prisonnier. Ce dernier poussa un grognement et s'effondra au pied de l'Exécuteur. Bolan le souleva, le mit dans le coffre et referma.

Il s'assit au volant de la BMW, démarra et se retrouva dans le parking de l'hôtel quelques minutes plus tard.

Il se dirigea tout droit vers la réception. Il avait rangé le Beretta 93-R et sorti le Desert Eagle de son holster avec un chargeur plein.

Quand le concierge se tourna vers la porte, il se retrouva face au canon du pistolet semi-automatique de l'Exécuteur.

### CHAPITRE III

— Vous aviez raison, dit Bolan au réceptionniste de l'hôtel, l'atmosphère au Forest Saloon était très chaleureuse.

Le concierge de l'hôtel le regardait avec des yeux écarquillés, il tremblait de peur.

— Maintenant vous allez m'accompagner dans ma chambre, on va discuter.

— Je... Je...

— Chut ! fit Bolan en interrompant les balbutiements de l'employé. On va juste parler dans un endroit tranquille.

— Oui, oui, d'accord, mais je vous en supplie, ne tirez pas.

Le concierge passa devant. Il lançait des regards nerveux de gauche et de droite et se demandait comment le géant au regard d'acier, surgi de nulle part, avait pu échapper à une embuscade tendue par les hommes de la clinique.

— Si vous êtes de la police..., commença-t-il.

Mais l'Exécuteur l'interrompt immédiatement.

— On parlera dans la chambre, dit-il.

Le concierge songea alors que cet homme ne pouvait pas être de la police. Il appartenait peut-être à un clan adverse, auquel cas il pourrait le soudoyer en allant vider le coffre-fort de l'hôtel, puis prendre la fuite, le plus loin possible. Les pensées se succédaient dans sa tête à une vitesse vertigineuse.

— Ouvre la porte ! ordonna Bolan quand ils furent devant la chambre.

L'homme obéit.

— Maintenant tu te mets dans le fauteuil et tu réponds à mes questions.

Le prisonnier hocha la tête.

— Qui as-tu appelé exactement pour me tendre un piège au Forest Saloon ?

— Vous vous trompez, c'est une erreur, je ne...

Une claque le fit taire.

— Ne me prends pas pour un imbécile. Tu as essayé de me faire tuer. Dans ce genre de situation j'ai tendance à perdre patience.

— Je ne sais rien, je vous le jure.

Et comme l'Exécuteur armait son bras pour lui donner une deuxième gifle, le concierge se mit à l'implorer en hurlant :

— Je ne sais rien, je ne vous mens pas, je ne sais même pas pour qui je travaille. Je vous en supplie, ne me frappez plus.

L'Exécuteur s'arrêta au milieu de son geste.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu ne sais pas pour qui tu

travailles ?

— Je dois simplement prévenir quand quelqu'un vient me parler de la clinique du Dr Muller.

— Et qui dois-tu prévenir ?

— Je n'ai pas de nom, je le jure. Je compose un numéro de téléphone, et je préviens.

— Et tu tends aussi des embuscades.

— Je n'ai pas le choix.

— Comment ça ?

— J'ai peur, j'ai été menacé, vous ne comprenez pas ça ?

— Et pourquoi toi en particulier ?

— Je ne suis pas le seul. Il y a six hôtels à Springfield, dans chacun d'eux un employé a été menacé pour faire le guet et prévenir de l'arrivée de tout étranger qui s'intéresserait de trop près à la clinique. Ou même qui mentionnerait son existence. Une employée du Springfield Motel qui a refusé de se plier à leurs ordres a été violée, ils lui ont jeté de l'acide au visage et toute sa famille a été massacrée. Elle est morte de ses blessures.

— Et la police ?

— Parce que vous vous imaginez que la police de Springfield est à même de nous protéger ? Nous obéissons tous, nous n'avons pas le choix.

— Et tu m'as envoyé au Forest Saloon...

— Je ne voulais pas qu'ils viennent ici.

— Et qui sont-ils ?

— Je ne sais pas. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

Bolan sentait que l'homme ne mentait pas. Il aurait fallu un acteur professionnel de grand talent pour mimer aussi bien la terreur.

— Donne-moi le numéro de téléphone que tu dois composer pour prévenir tes petits copains.

Le concierge obéit sans hésiter.

— Qu'est-ce que je vais faire moi, maintenant ? demanda-t-il.

— On vit dans un grand pays, tu vas partir d'ici le plus vite possible. Puis tu vas demander de l'aide à la police, ils ont un programme de protection des témoins, au cas où tu ne le saurais pas.

— Laissez-moi un peu de temps.

— Pour quoi faire ?

— Pour que je puisse mettre un maximum de kilomètres entre moi-même et ces salauds.

— Tu es marié ?

Le concierge fit non de la tête.

— Prépare tes valises et ne traîne pas, ordonna l'Exécuteur. Tu peux être à New York dans cinq heures. Attends demain matin et adresse-toi directement au F.B.I.



— Vous n'allez pas me tuer ? demanda le concierge, incrédule.  
— Non, répondit l'Exécuteur.  
— Merci ! Merci ! fit le concierge en se mettant à genoux et en joignant les mains.  
Bolan était dégoûté par le spectacle de tant de lâcheté.  
— Arrête tes simagrées et dépêche-toi, fit-il. J'ai encore une longue nuit devant moi.

De retour dans le parking, Bolan se dirigea vers la BMW. Il entendit que le prisonnier donnait des coups dans le coffre. Il le souleva et pointa son pistolet entre les deux yeux du blessé.

— Moins de bruit, dit-il. Je voudrais qu'on reste discrets.  
— C'est bon, c'est bon. Mais il me faut un médecin, dit le pourri. Je saigne, je vais mourir.

— Tu ne vas pas te mettre à geindre, toi aussi, dit l'Exécuteur. Alors pas un bruit ou je te fais taire pour de bon.

Bolan referma le coffre et se mit au volant.  
Il s'enfonça dans les bois autour de Springfield, trouva un chemin de traverse qui lui parut suffisamment discret et arrêta la voiture.

Il retourna auprès du prisonnier et le sortit du coffre.  
— Tu as un portable ? demanda l'Exécuteur.  
— Oui, fit le blessé avec enthousiasme, pensant que Bolan voulait appeler un médecin.

— Alors tu vas faire le 137-234-4446.  
— Mais, c'est...  
— Je sais ce que c'est. Tu leur diras que tout s'est bien passé. Que l'intrus que vous êtes venu chercher au Forest Saloon a été éliminé. Compris ?

— Compris.  
Le prisonnier composa le numéro et déclara :  
— C'est bon, mission accomplie, nous sommes de retour.  
Il referma le clapet du téléphone.  
— J'ai fait ce que tu m'as demandé, dit le prisonnier, tu vas appeler des secours maintenant.

— J'ai juste quelques questions à te poser. Qu'est-ce que la clinique du Dr Muller ?  
L'homme hésitait à parler.

— Ecoute, fit Bolan, je peux t'abandonner là et te laisser crever. Au mieux, je vais te livrer à la police. Et je leur ferai savoir que tu as été compréhensif. Que tu as accepté de collaborer avec la loi. Même si tu n'es qu'un pourri. Alors tu choisis. Qui est le Dr Muller ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, répondit le mafieux.  
Ça confirmait les informations fournies par Hal Brognola.  
— Que fait-on dans cette clinique ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un médecin ? ironisa le pourri.

— Réponds ! ordonna l'Exécuteur.

— Je sais qu'ils font de la chirurgie et que parfois des jeunes femmes viennent ici, des pays de l'Est.

— Et elles repartent ?

— Pas toutes.

— Qui sont ces femmes ?

— Souvent des femmes médecin ou des infirmières auxquelles on promet un travail.

— Et qui finissent prostituées, conclut l'Exécuteur.

L'autre baissa la tête sans répondre. C'était comme un aveu.

— A quelle fréquence est-ce qu'on fait venir ces jeunes femmes ?

— Je ne sais pas exactement. Je sais seulement qu'on attend un arrivage pour demain, à l'aube.

— Qui les amène ?

— On va les chercher en car au Canada et on les fait venir ici clandestinement avec de faux papiers.

— Il y a combien d'hommes dans cette clinique ?

— En plus des véritables infirmières et des deux chirurgiens, on compte une dizaine de gardes.

— Fortement armés, j'imagine, ajouta l'Exécuteur.

— Oui, reconnut le prisonnier.

L'Exécuteur consulta sa montre. Il avait encore le temps d'intercepter l'autocar qui devait amener les jeunes femmes à la clinique du fantomatique Dr Muller. Ou peut-être pourrait-il profiter de leur arrivée pour s'introduire dans la place. Il préféra la deuxième solution. Plus risquée mais aussi plus efficace et plus destructrice.

— Tu as été un bon garçon, dit l'Exécuteur. Je vais te livrer à la police.

— Quand ?

— Très bientôt.

L'Exécuteur leva le Desert Eagle et l'abattit sur la tête du mafieux, l'assommant sur le coup.

Il se mit au volant, sans fermer la portière, alluma le moteur, et le fit vrombir comme un tigre furieux. La voiture s'élança vers un arbre sur le bord de la route et Bolan plongea de côté, roula sur une épaule et vit la magnifique carrosserie de la BMW se fracasser contre le tronc avec un bruit de boîte de conserve écrasée par une main de géant.

Il retourna auprès de la forme inerte du pourri et le traîna par les épaules jusqu'à la voiture. Il l'assit sur le siège du passager, sous l'airbag, et attacha la ceinture de sécurité.

Bolan n'avait pas choisi cet endroit par hasard. Il n'était qu'à cinq kilomètres environ de la clinique. En coupant à travers bois, il pourrait rejoindre le repère des trafiquants d'êtres humains et profiter de

l'arrivée de l'autocar pour s'introduire dans la place.

Il prit son téléphone portable. Composa le 911 et déclara :

— Il y a eu un accident de voiture à la sortie de Springfield. Une BMW noire écrasée contre un arbre. Je crois qu'il y a un blessé.

Il indiqua à la standardiste le lieu exact et au moment où elle allait lui demander son nom, ainsi que plusieurs renseignements supplémentaires, il raccrocha. Il savait qu'il était impossible de le retrouver à cause de ce téléphone que lui avait concocté Herman « Gadgets » Schwarz, génial inventeur et vieux complice de l'Exécuteur.

Il remit un chargeur dans le Beretta 93-R et s'enfonça dans les bois, se dirigeant à la lumière des étoiles et à la position de la lune pour retrouver son chemin jusqu'à la clinique.

Mack Bolan avait eu le temps de faire le tour de la propriété. La clinique du Dr Muller ressemblait plus à un camp retranché qu'à une institution hospitalière.

Les murs élevés étaient surmontés de rouleaux de barbelés et, tous les vingt mètres, des caméras de surveillance épiaient l'arrivée de promeneurs indésirables. Mais l'Exécuteur avait assez d'expérience pour savoir rester invisible devant ce dispositif qui ne lui apparaissait pas comme un des plus récents ni des plus performants.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il commençait à repérer les points faibles dans le système de défense de la clinique.

Il s'était approché de la grille d'entrée et avait pu observer le poste de garde. Seuls deux hommes l'occupaient la nuit. Visiblement les trafiquants de chair humaine étaient sûrs d'eux et avaient relâché leur vigilance.

Bolan songea qu'il serait plus facile de s'introduire dans la place qu'il ne l'avait prévu. C'était la suite qui promettait d'être dangereuse. Mais il avait pris sa décision et vissé son silencieux au bout du canon du Beretta 93-R.

Il attendait maintenant l'arrivée de l'autocar en provenance du Canada, qui devait amener les infirmières de l'Est promises à la prostitution.

L'Exécuteur consulta sa montre encore une fois, les aiguilles vertes fluorescentes lui indiquèrent qu'il était près de 6 heures du matin. Les premières lueurs du jour pointaient au-dessus de la ligne d'arbres devant lui.

C'est à ce moment-là qu'il entendit un bruit de moteur. Les faisceaux des phares trouèrent l'obscurité. Le véhicule ralentit à l'approche de la grille. Bolan était prêt.

Quand le car s'immobilisa, il quitta sa cachette et alla se plaquer à l'arrière du véhicule. De là, il était impossible que le chauffeur ou le

garde puisse le voir.

Celui-ci sortit par une porte grillagée latérale et s'approcha de la vitre du conducteur. Ils échangèrent quelques mots, puis il fit un geste du bras et la grille s'ouvrit lentement, actionnée par un mécanisme électrique.

L'autocar se mit en mouvement, roulant au pas.

Bolan resta cloué contre l'arrière du véhicule. En regardant la scène de loin, on aurait pu croire qu'il faisait avancer le car en le poussant avec les épaules. Dans la main droite il tenait le Beretta 93-R au bout duquel il avait vissé le silencieux.

Le garde levait la tête vers les vitres du car et voyait passer les jeunes femmes d'un air rêveur. Puis, du coin de l'œil, il crut apercevoir une silhouette dans la lumière des feux arrière. Il ne se trompait pas. Il regardait droit dans le canon d'un Beretta 93-R. Le pourri plissa les yeux, encore incrédule. L'Exécuteur appuya sur la détente. Un bruit de bouchon de champagne se fit entendre. Une balle de 9mm quitta le chargeur du Beretta 93-R et dessina un petit point rouge au milieu du front du garde. Puis la balle lui arracha l'arrière du crâne, son cerveau vola dans la nuit et il s'effondra sans avoir eu le temps de pousser le moindre cri.

Le chauffeur de l'autocar ne pouvait rien voir dans son rétroviseur, tout s'était passé dans l'obscurité, le bruit du moteur avait couvert la détonation étouffée par le silencieux et la chute du garde. A l'intérieur les jeunes infirmières regardaient avec admiration et excitation l'allée au milieu du merveilleux parc entourant la clinique dans laquelle elles pensaient venir travailler.

Bolan enjamba le cadavre du garde et s'approcha du poste. Il se colla contre le mur et jeta un coup d'œil à travers la porte. Le deuxième garde regardait un match de hockey sur glace à la télévision en mangeant un sandwich. Il aurait mieux fait de se concentrer sur les écrans de surveillance derrière lui. Il n'avait aucune chance.

Bolan entra dans le poste avec une décontraction totale. Le garde se tourna à peine, croyant entendre son collègue qui revenait après avoir contrôlé l'arrivée de l'autocar.

— Alors, comment était le dernier chargement ? demanda-t-il en prenant une autre bouchée de sandwich.

Bolan ne répondit pas. Il releva son arme, la tenant à deux mains et la pointa sur la nuque du garde.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit ce dernier. Tu fais la gueule ?

Puis il se retourna lentement et quand il vit l'éclat métallique du Beretta 93-R sous ses yeux, le sandwich lui resta en travers de la gorge. Il regarda l'Exécuteur avec des yeux écarquillés. Puis il se mit à tousser et devint tout rouge. Paniqué, il approcha la main de la crosse de son revolver. Une balle de 9mm vint traverser la bouchée de

sandwich à moitié mâchée qu'il avait entre les dents et ressortit en lui trouant la cervelle. Il partit en arrière, entraînant sa chaise dans sa chute. Au même moment le commentateur du match de hockey s'excitait parce que les Canadiens de Montréal avaient marqué un but. Bolan éteignit la télévision et se tourna vers les écrans de surveillance. Son prochain champ de bataille était là, sous ses yeux.

Six écrans en tout qui lui permettaient de repérer les points stratégiques. D'abord l'entrée de la soi-disant clinique au bout de l'allée. Il vit l'autocar avec les jeunes infirmières qui s'arrêtait devant le perron et quatre hommes en vestes de cuir noir qui se présentaient en haut des marches. Pas la peine de regarder à deux fois pour comprendre qu'on n'avait pas affaire à des chirurgiens.

Un deuxième écran montrait quatre autres hommes dans une pièce confortablement meublée. Ils étaient assis dans de gros fauteuils. Un cinquième était installé derrière un bureau. Bolan jugea à son attitude qu'il devait être le chef de cette bande de pourris.

Les autres écrans permettaient de surveiller des couloirs vides, des portes d'accès fermées. Sur l'une d'elles, Bolan put lire ces mots : Salle d'opération. Deux lampes, une verte et une rouge indiquaient s'il était possible d'entrer ou pas. Comme il observait l'écran, il vit un homme en blouse blanche sortir de la salle.

Mack Bolan sentit une colère froide et meurtrière monter en lui. Il s'obligea à observer encore dix bonnes minutes les allées et venues sur les écrans de surveillance. Le pourri qu'il avait abandonné dans l'épave de sa voiture ne lui avait pas menti. Il y avait effectivement une quinzaine de personnes dans cet établissement. Comme les deux gardes qu'il avait déjà éliminés, les trafiquants d'êtres humains dans cette clinique se sentaient sûrs d'eux. Et l'arrivée des dernières victimes allaient les occuper pendant un moment.

Sur un des écrans, Bolan vit que les jeunes femmes avaient été alignées dans le grand hall d'entrée de la clinique.

Dans le bureau, les quatre hommes en conférence se levèrent, sans doute pour aller jeter un coup d'œil sur les prisonnières. Bolan les vit apparaître sur l'écran suivant, il ne s'était pas trompé. Il tourna le dos aux écrans. Il avait maintenant une idée assez claire de la disposition des lieux.

Il fit l'inventaire de ce qui allait jouer à son avantage : un Desert Eagle, un Beretta 93-R, des chargeurs pleins, l'effet de surprise.

Et surtout l'envie de détruire cet épouvantable nid de gâpes.

## CHAPITRE IV

Les jeunes femmes se tenaient en rang dans le hall de la clinique et admiraient l'escalier en marbre qui menait aux étages. Quelques-unes seulement s'inquiétaient de la présence de ces quatre hommes en vestes de cuir aux airs patibulaires qui ne ressemblaient pas du tout à ce que l'on rencontrait habituellement dans les institutions hospitalières.

Quatre autres vinrent les rejoindre. Les jeunes filles s'attendaient à un discours de bienvenue. Il ne tarda pas. L'homme qui paraissait le plus important de la bande, un gros chauve moustachu dans un costume croisé avec une chaîne et des bagues en or, aboya :

— Fermez vos gueules et écoutez bien ! On vous a fait venir jusqu'ici, nous avons vos passeports, et maintenant vous allez obéir. Nous allons vous diviser en deux groupes. Les premières se mettront sur la gauche.

Les hommes qui entouraient le gros les déshabillaient du regard avec des sourires carnassiers. Toutes restaient stupéfaites devant cet accueil et les plus malignes commençaient à comprendre ce qui se passait. L'une d'elles regarda derrière elle vers la porte. Elle songeait peut-être à fuir, mais la vue des gorilles qui gardaient l'entrée l'en dissuada rapidement.

— Toi, toi et toi, fit le gros en s'approchant de trois jeunes femmes blondes aux formes généreuses, mettez-vous sur la droite.

— Mais..., protesta l'une d'elles.

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase, le gros lui administra une violente gifle de ses doigts boudinés. Elle ressentit une vive douleur et porta une main à sa joue. Elle saignait légèrement, une des chevalières du mafieux l'avait écorchée.

— Hé, boss, fit un des gorilles, elle me plaît, celle-ci, c'est dommage de l'abîmer.

Le gros se tourna vers son homme de main :

— Vas-y, Fati, dit-il.

Fati sourit à la jeune femme, révélant une dentition entièrement en or. Comme elle le regardait avec terreur, il la saisit par les cheveux et l'entraîna avec lui.

Toutes les autres regardèrent leur camarade que le truand entraînait dans l'escalier de marbre jusque derrière une porte close. Elles entendirent un cri aigu, puis, de nouveau, le bruit d'une main qui s'abat sur un visage. Et finalement le silence.

— Vous allez travailler pour nous, reprit le gros. Et laissez-moi vous prévenir, nous ne supportons pas la désobéissance. Compris ?

Il lança un regard circulaire sur le groupe d'infirmières. Puis il reprit

sa sélection :

— Toi, toi et toi, à gauche. Toi à droite.

Il devint très vite évident qu'il séparait les plus jolies des autres. Il n'y avait plus d'illusion à se faire pour ces jeunes femmes. Elles comprenaient déjà qu'elles étaient tombées aux mains d'un gang de proxénètes internationaux. L'une d'elles éclata en sanglots.

— Ferme-la ! gueula le gros, ou je te casse toutes les dents !

Les moins jolies qui, elles, comprenaient qu'elles n'avaient pas été sélectionnées se demandaient avec angoisse le sort qu'on allait leur réserver.

— Zarik ! fit le gros.

— Oui, chef, répondit le géant moustachu auquel il venait de s'adresser.

— Emmène-moi ces bonnes femmes dans les cellules. Une par cellule. Comme d'habitude.

— Bien, chef. Suivez-moi, dit Zarik au groupe d'infirmières qui n'avaient pas été choisies.

Comme elles le regardaient en hésitant, il sortit un rasoir de sa poche et le déplia :

— Vous êtes déjà pas bien belles, fit-il en rigolant, si vous refusez d'obéir, je vais vous arranger encore un peu.

Les autres gorilles éclatèrent de rire. Puis les jeunes femmes, tête basse, suivirent Zarik qui les menait vers une porte donnant sur un escalier qui s'enfonçait dans les caves de la clinique. Deux autres pourris fermaient la marche.

Elles se retrouvèrent dans un couloir mal éclairé avec de chaque côté d'épaisses portes de métal comme dans une prison. Zarik ouvrit la première et saisit une des infirmières par le bras. Il la poussa sans ménagement dans une pièce de quatre mètres carrés, à peine plus qu'une cage de béton. Puis il referma la porte avec un bruit de gong.

Celles qui étaient restées dans le hall se demandaient si leur sort ne serait pas encore pire que celui de leurs camarades.

— Fati ! ordonna le gros avec la chaîne en or. Emmène les autres.

— Bien, chef.

Fati leur désigna l'escalier de marbre d'un signe de tête et les pauvres filles montèrent les marches en file indienne, tête basse, résignées à l'horreur qui les attendait.

Mack Bolan avait quitté le poste de garde, il remontait l'allée qui menait au bâtiment principal, progressant avec prudence. Il allait d'arbre en arbre puis attendait une longue minute avant de reprendre sa progression. Il avait confisqué un poignard de combat à un des gardes et l'avait collé à son mollet avec du ruban adhésif. Au cas où il faudrait éliminer un mafieux avec plus de discrétion encore que ne lui

en offrait le silencieux du Beretta 93-R.

Quand il arriva à une vingtaine de mètres de la clinique, il s'allongea parmi les buissons. Il n'avait pas besoin de jumelles pour observer l'endroit. Les lumières étaient allumées dans le hall d'entrée et aux étages. A travers les fenêtres, il pouvait observer tout ce qui se passait à l'intérieur comme dans un théâtre d'ombres.

Il repéra le bureau du chef qu'il avait pu détailler un peu plus tôt sur un des écrans de surveillance. La silhouette d'une jeune femme se détacha derrière le rideau. Elle était immobile, prostrée. Dans la chambre d'à côté, deux pourris étaient en train de violer une fille.

Bolan sentit la rage l'envahir. Ses mâchoires se contractèrent nerveusement, mais il savait que pour rester efficace, il lui fallait garder tout son sang-froid, tuer les pourris sans en faire une affaire personnelle, sans laisser ses sentiments obscurcir sa pensée.

Deux gorilles gardaient l'entrée. Bolan imaginait sans peine qu'ils devaient être furieux de ne pas participer à la fête. Au bout de quelques secondes d'observation, Bolan vit qu'ils se passaient un objet luisant. Une bouteille. Ils étaient en train de boire discrètement pour se consoler en lançant des regards nerveux derrière eux au cas où un chef viendrait les surprendre. Plutôt une bonne nouvelle pour l'Exécuteur. Leurs sens devaient être émoussés par l'alcool. Bolan hésita entre le poignard et le Beretta 93-R. Il ne fallait faire absolument aucun bruit. Même si les hommes à l'intérieur étaient trop occupés pour se méfier d'une attaque surprise.

Bolan attendit encore. Au bout de quelques secondes à peine, sa patience fut récompensée. Un des deux hommes s'éloigna et disparut au milieu des fourrés. L'autre battait la semelle, se donnait de grands coups sur les épaules pour se réchauffer. Visiblement l'alcool ne suffisait pas.

Bolan saisit le long poignard effilé attaché à son mollet, se releva et quitta son poste d'observation. Il avança vers le mafieux d'un pas décidé. Il n'essayait même pas d'étouffer le bruit de ses chaussures sur le gravier de l'allée. Il n'était qu'à six ou sept mètres de l'homme quand ce dernier remarqua sa présence.

— C'est toi, Omar ? appela-t-il.

Il ne reçut pas de réponse. Bolan fit encore un pas, puis deux. Dans la nuit, l'autre n'arrivait pas à distinguer ses traits.

— C'est toi, Omar ? répéta-t-il.

Bolan franchit les deux derniers mètres qui le séparaient encore du pourri et, pour toute réponse, lui enfonça le couteau dans la poitrine. Un coup net et précis. La pointe toucha le cœur avant qu'il n'ait eu le temps de dire un mot de plus. Il s'effondra sur la poitrine de Bolan. L'Exécuteur le soutint un instant et le posa doucement sur le sol pour éviter que le corps ne fasse du bruit en tombant.



Puis il alla se cacher derrière les marches du perron.

Le deuxième sortait d'entre les arbres en remontant sa braguette. Il chercha son comparse du regard et appela à son tour :

— Ahmed, tu es là ? Hé, Ahmed ?

Une fenêtre s'ouvrit au premier et un moustachu se mit à gueuler.

— Qu'est-ce qui se passe, en bas ?

— Rien, Barzid, rien, répondit le garde. C'est bon, ne t'inquiète pas.

Il puait l'alcool et craignait que son supérieur ne descende et se rende compte qu'ils étaient en train de boire.

Barzid avait à peine refermé la fenêtre que le factionnaire remarqua la forme allongée de son camarade par terre.

— Merde, il est bourré, cet abruti, marmonna-t-il.

Il poussa le corps de son camarade du bout du pied et murmura :

— Ahmed ! Réveille-toi. On va se faire engueuler. Réveille-toi, je te dis.

Il tira sur l'épaule d'Ahmed pour le retourner et lui donna une petite claque sur la joue. Il sentit un liquide gluant sur ses doigts. Il leva la main et vit qu'elle était poisseuse de sang. Il se pencha sur le visage de son camarade. Il avait les yeux ouverts et un filet rouge épais et visqueux s'écoulait d'entre ses lèvres. Ahmed était mort. L'autre allait hurler et donner l'alerte quand une main puissante se posa sur sa bouche. Son cri s'étouffa dans sa gorge. L'instant d'après, l'Exécuteur enfonçait la pointe du couteau dans la gorge du garde et, d'un coup sec vers l'avant, lui tranchait la carotide. Un geyser de sang sortit à l'horizontale du cou du pourri. Au bout de quelques secondes à peine, Bolan sentit que le garde s'affaissait. Il était mort, lui aussi.

L'Exécuteur pouvait maintenant passer à la deuxième phase de l'attaque et s'introduire dans la place.

Un balcon en fer forgé surplombait le perron. Le Guerrier pouvait lancer l'assaut en entrant par la porte principale avec une arme dans chaque main et faire feu comme un forcené, mais les risques étaient grands. Il ne pouvait pas espérer neutraliser tous les pourris d'un seul coup, même s'ils avaient relâché leur vigilance. Il était face à une dizaine de tueurs chevronnés. Peut-être même d'anciens membres de la police ou de milices albanaises. Bolan était certain que des armes de guerre étaient cachées dans cette clinique.

Il décida donc de passer par le balcon.

Il n'y avait personne dans la pièce au rez-de-chaussée. Bolan monta d'abord sur le rebord de la fenêtre qui n'était large que d'une dizaine de centimètres. De là, il devait faire un bond sans élan jusqu'au balcon, légèrement sur le côté et se hisser à la force des bras.

Il fléchit les jambes, tendit les muscles puis bondit vers le bord du

balcon en tendant les bras, s'accrocha par le bout des doigts. Il resta suspendu dans l'air quelques secondes à se balancer. Il avait l'impression que ses phalanges étaient prises dans un étau de métal. Il serra les dents, se concentra jusqu'à ne plus sentir la douleur. Il était hors de question de se laisser retomber maintenant. Il aspira par le nez et se remplit les poumons, il sentit les muscles des bras se tendre, comme animés d'une volonté propre, puis il se hissa en bloquant sa respiration. La douleur s'estompa. Il progressait vers le haut de plusieurs centimètres à chaque inspiration. Il posa sa main sur le balcon, puis le coude gauche, comme un parachutiste qui passe le test de la planche. Il mit le deuxième coude sur le balcon de pierre, et agrippa les grilles en fer forgé de la main droite. C'était gagné. Il posa un pied, puis l'autre sur la pierre et enjamba la rambarde.

Il se colla contre le mur et regarda à l'intérieur. Un spectacle révoltant s'offrait à lui. Deux pourris avachis sur un sofa regardaient en riant un troisième en train de violer une infirmière sur une table en marbre. Il voyait à leurs trognes toutes rouges qu'ils étaient déjà à moitié soûls. Trois autres filles étaient recroquevillées dans un coin de la pièce. Sans doute en train d'attendre leur tour.

Bolan se mit dos à la rambarde pour se donner de l'élan. Il tenait le Desert Eagle dans la main droite et le Beretta 93-R dans la gauche, réglé pour lâcher des rafales de trois balles. L'heure n'était plus à la discrétion. L'Exécuteur donna un grand coup de pied dans la porte vitrée et une pluie de verre s'abattit à l'intérieur de la pièce tandis que les deux battants s'ouvraient en grand.

Bolan tourna ses armes vers les pourris avachis sur le sofa. Il eut juste le temps de voir leurs sourires se figer. L'instant d'après la tête du premier disparaissait dans une brume de sang : le Desert Eagle avait parlé. Une balle l'avait atteint juste au-dessus du nez, son visage avait explosé comme une pastèque. En même temps, Bolan appuya sur la détente du Beretta 93-R. Trois abeilles de plomb vinrent se loger dans l'estomac du deuxième. Il tomba au pied du sofa en se tenant les tripes et en poussant un hurlement de douleur.

Mais il n'était pas encore mort. Protégé par la table basse devant lui, il parvint à glisser la main dans son blouson et à en sortir un Glock. Il fit feu vers l'Exécuteur. Les balles passèrent à quelques centimètres à peine de sa tête. Bolan se décala sur la droite et tira de nouveau.

Tout s'était passé en quelques secondes à peine. Le violeur se remettait à peine de sa stupéfaction. Il se baissa pour relever son pantalon et se mettre à l'abri. Une balle de Desert Eagle l'atteignit à l'épaule, lui déchiquetant le haut du bras. On voyait l'os sortir. Il poussa un cri rauque, tituba, fasciné par son propre sang qui sortait en jet vers le plafond. Il était hors d'état de nuire pour le moment.

Bolan se concentra de nouveau sur le blessé qui rampait sous la

table basse et tenait son Glock d'une main en tirant au hasard.

Il fallait le liquider le plus vite possible avant que les autres, alertés par les coups de feu, ne viennent à la rescousse.

Les jeunes femmes réfugiées dans un coin de la pièce s'étaient mises à pousser des cris hystériques devant ce déchaînement de violence.

Bolan tira de nouveau. Les balles du Beretta 93-R ricochèrent contre le plateau de marbre de la table basse. L'Exécuteur se demanda combien de temps ce salaud pourrait tenir comme ça avant de s'évanouir. Il avait dû perdre une quantité de sang considérable.

Bolan s'était placé dans un angle depuis lequel l'homme ne pouvait pas l'atteindre avec son arme. Au moment où il vit la main du pourri sortir de sous la table, il n'hésita pas un instant et lâcha trois balles. La première entra dans le poignet, la deuxième déchira deux doigts du pourri et la troisième se perdit dans le tapis. Mais le mafieux était maintenant fini. Il ne pouvait même plus serrer son index contre la détente du Glock.

Bolan courut vers la table, la souleva. Le blessé était là, allongé sur le dos, un regard de haine sur le visage. Il posa le canon du Beretta contre son cœur et appuya sur la détente.

Il entendit alors des cris mêlés à des jurons. Il se retourna : c'était la jeune femme qui venait de se faire violer : elle avait saisi un des gros cendriers en onyx et fracassait le crâne du blessé qui l'avait humiliée plus tôt. Elle s'acharnait féroce et abattait son bras avec une force stupéfiante. Il ne resta bientôt de la tête de son tourmenteur qu'une bouillie infecte.

Bolan lui saisit le poignet.

— C'est bon, il est mort, dit-il. Il faut partir. Les autres ne vont pas tarder à rappliquer.

Elle éclata en sanglots, à bout de forces.

— Dépêchez-vous ! cria Bolan en s'adressant aux prisonnières, il faut que vous sortiez d'ici, ce n'est pas fini.

Elles se levèrent toutes en même temps et se dirigèrent vers la sortie.

Avec les quatre gardes à l'extérieur, et les trois cadavres qui l'entouraient, ça faisait sept pourris en moins. Mais Bolan n'était pas sorti d'affaires pour autant. Il devait en rester au moins autant dans cette soi-disant clinique et il avait besoin d'en prendre un vivant.

Cette pensée lui avait à peine traversé l'esprit que la porte s'ouvrit et trois pourris firent irruption dans la pièce. Ils étaient armés d'AK 47.

## CHAPITRE V

Ils ouvrirent le feu sans prendre la peine de regarder ce qui s'était passé. Un déluge de plomb s'abattit sur la pièce. Les rafales d'AK 47 tirées au hasard fauchèrent trois des jeunes femmes prisonnières des pourris.

Des cris de douleur et d'hystérie s'élevèrent dans la pièce tandis que les corps tournoyaient dans des gerbes de sang avant de s'affaler sur le sol. Bolan aurait voulu riposter. C'était impossible, il risquait à son tour de toucher les jeunes femmes. La dernière d'entre elles s'était finalement allongée sur le sol et Bolan partit à reculons vers le balcon en faisant feu. Il était de nouveau sur la corniche de pierre sous un feu nourri des mafieux qui tiraient depuis l'intérieur de la pièce sans trop oser s'avancer de peur de prendre une pluie de balles.

Bolan lâcha une rafale dans la pièce pour leur prouver qu'ils n'avaient pas tort. Les deux hommes ripostèrent aussitôt. L'instant d'après Bolan vit dans le reflet d'une glace qu'un des deux assaillants était ressorti de la pièce. Sans doute pour appeler des renforts. Le Guerrier risquait d'être pris entre deux feux, si les mafieux venaient le tirer comme un pigeon perché sur un toit, depuis le rez-de-chaussée. Il fallait évacuer sans plus tarder. Bolan sauta par-dessus la rambarde et se réceptionna en position accroupie comme un parachutiste. Puis il roula sur l'épaule gauche pour soulager ses chevilles. Il se releva en trépid, ses deux armes à feu devant lui.

Il ne s'était pas trompé. Trois pourris apparaissaient à la porte principale de la clinique. Il tira dans le tas et vit un des hommes qui trébuchait sur le côté. Mais à cette distance, la nuit, et avec la lumière électrique, à l'intérieur du bâtiment qui faisait contre-jour, il était impossible de savoir s'il l'avait seulement blessé ou tué.

Bolan recula vers les arbres du parc tout en continuant à faire feu. En relevant la tête il vit que l'homme qui lui avait tiré dessus à l'intérieur, et qui avait du même coup tué plusieurs femmes, était apparu sur le balcon. Sa silhouette se dessinait parfaitement contre la fenêtre. Bolan le mit en joue avec le Desert Eagle et appuya sur la détente avec une détermination vengeresse.

La balle de 9mm l'atteignit en pleine poitrine. Il se cambra en levant les bras au ciel puis retomba sur la rambarde. Emporté par sa chute, il bascula par-dessus et alla s'affaler au sol près de trois mètres plus bas.

Les hommes qui venaient d'apparaître avaient vu la flamme sortir du canon du Desert Eagle et se mirent à tirer dans cette direction. Bolan sentit le souffle du plomb qui volait tout autour de lui, il plongea à plat ventre. Les balles déchiquetaient les arbres, faisant voler

l'écorce à l'endroit même où il s'était trouvé une fraction de seconde plus tôt. Ils étaient tous armés de fusils de combat militaires. Et ils tiraient des balles de gros calibre.

Mais sous couvert de la végétation, Bolan avait maintenant l'avantage et les tueurs n'osaient pas s'aventurer au milieu du bois où ils risquaient de se faire cueillir à tout moment. Ils hésitaient. Bolan les entendait crier dans une langue qu'il ne comprenait pas, mais qu'il reconnaissait comme étant de l'albanais.

Un nouveau groupe s'était formé en haut des marches. Bolan était tenté de les mettre en joue et de les liquider avec des rafales de Beretta 93-R, mais c'était risqué, il ne voulait pas se faire repérer. Il s'enfonça dans le bois, à reculons, tout en gardant un œil sur ses ennemis.

Il avait eu raison d'être patient. Quelques minutes plus tard, deux hommes rejoignirent le groupe avec des torches électriques et l'ordre de partir en chasse. C'était ce que Bolan attendait.

Il saisit son poignard scotché à son mollet, s'éloigna un peu plus, environ dix ou douze mètres, puis prenant la lame du coutelas entre ses dents, il monta sur un arbre et attendit. Les chasseurs ne savaient pas encore qu'ils étaient devenus des proies.

Accroupi sur une branche à environ trois mètres du sol, Bolan revissa le silencieux au bout du Beretta 93-R.

Depuis son poste d'observation, il vit deux 4x4 qui s'arrêtaient à l'orée du bois. Soudain, une rampe de quatre phares extrêmement puissants s'alluma sur chacune des voitures. Les faisceaux illuminaient le sous-bois comme une vitrine de Noël. Bolan n'avait plus le choix. Accroupi en équilibre sur une branche, il fit feu des deux mains. Les balles crépitèrent contre les carrosseries rutilantes des 4x4, brisant les phares. Des éclats de verre volèrent. Les phares s'éteignirent l'un après l'autre, tandis que les mafieux couraient dans tous les sens pour se mettre à couvert tout en poussant des cris. On donnait des ordres, on se disait mutuellement de se mettre à l'abri. Certains se mirent à riposter, tirant à l'aveuglette vers les arbres. Mais à peine une seconde après avoir fait feu en direction des phares, Bolan avait quitté son perchoir d'un bond. Il savait qu'on avait peut-être repéré sa position. Il ne s'était pas trompé : une pluie de balles d'AK 47 venait élaguer l'arbre à l'endroit exact où il s'était trouvé.

L'Exécuteur se mit à plat ventre et attendit.

Il tendit le bras et sentit la poignée de son coutelas sous sa ceinture. Il le retira sans un bruit. En collant son oreille au sol, il entendait les pas de ses poursuivants qui se rapprochaient. Machinalement, il tourna le couteau dans sa main et vérifia avec le pouce que la lame était parfaitement acérée.

Un des deux pourris qui s'étaient enfoncés à contrecœur dans le

bois venait dans sa direction. L'Exécuteur sentait la peur, comme un félin qui sait que sa proie n'a plus aucune chance. L'homme avançait, tête baissée, il lançait des regards de droite et de gauche, comme un oiseau effrayé. Il fit encore un pas en avant, puis lâcha une rafale devant lui, sans rien voir. Les balles passèrent largement au-dessus de l'Exécuteur. Des appels répondirent aux coups de feu. Puis l'homme qui avait tiré cria à son tour, sans doute pour rassurer ses compagnons et leur confirmer qu'il était encore en vie.

Un pas, deux pas, il n'était plus qu'à trois mètres. Deux mètres. Bolan bondit et lui donna un coup de tête dans l'abdomen. Le tueur en eut le souffle coupé, ne put même pas pousser un cri. Puis d'un revers du bras, l'Exécuteur lui trancha la gorge. Un coup sec. Le mafieux tomba à genou. Le sang sortait de la plaie à gros bouillons.

Ce fut son complice qui appela cette fois. Mais il ne reçut pas de réponse. Inquiet, il s'avança, et lui aussi lâcha une rafale. Un réflexe de peur. Bolan leva le Beretta 93-R et tira à l'endroit où les flammes de l'AK 47 étaient apparues dans la nuit. Trois bruits sourds suivis, une fraction de seconde plus tard, par un cri de douleur.

Impossible pour le moment de savoir si l'homme était simplement blessé ou mort.

A la sortie du bois, les mafieux albanais commençaient à s'impatienter. On entendait des exclamations de rage, des appels, des ordres confus qui déchiraient le silence. Ils n'osaient pas tirer de peur d'atteindre leurs propres hommes. Eux aussi sentaient monter l'angoisse.

Bolan décida que c'était le moment de battre en retraite et de contourner la maison. Il fallait faire vite pour se donner le temps de les prendre à revers.

Il rampa à reculons sur le sol de la forêt comme un scorpion. Il poussait avec les coudes, sans faire un bruit et pouvait toujours observer les mouvements des mafieux devant l'immense maison. L'un d'entre eux avait eu l'idée d'éteindre les lumières dans la demeure pour qu'on ne puisse plus voir leurs silhouettes et les tirer depuis le bois comme des pigeons d'argile au balltrap. Tous étaient cachés derrière leur 4x4, l'arme à la main, attendant de voir surgir leur ennemi d'entre les arbres et essayant de deviner ce qui se passait au milieu du bois.

Bolan était maintenant face à l'angle de la demeure. Il modifia sa trajectoire et repartit de l'avant. Il pouvait encore voir ce qui se passait devant la maison : un gros chauve à moustache était apparu en haut du perron. Il aboya des ordres à ses hommes, et Bolan reconnut que c'était du russe. Deux des mafieux hésitèrent puis se décidèrent à avancer vers le bois à leur tour. Le gros chauve leur avait donné l'ordre d'aller voir ce qui était arrivé aux premiers qu'on avait envoyés

en éclaireurs.

Bolan calcula qu'il n'y avait plus que quatre hommes cachés derrière les véhicules. Il allait les prendre à revers.

Il sortit du bois accroupi, avançant rapidement et fit feu. Il ne fallait pas tuer le gros, c'était le chef, de toute évidence, et l'Exécuteur était sûr qu'il aurait beaucoup de choses à lui raconter sur son organisation.

Un des hommes était là, derrière la portière ouverte et sans doute blindée du premier 4x4, il regardait le bois, fasciné, sans se douter une seule seconde qu'il pouvait avoir un ennemi sur son flanc droit.

Bolan ne lui laissa pas le temps d'y réfléchir. Une rafale de trois balles fit tourner le pourri sur lui-même. Une première balle lui entra sous l'aisselle, la deuxième dans le cou et la troisième alla ricocher sur la carrosserie; il poussa un cri au moment où il fut projeté à l'intérieur du véhicule sur le siège du passager.

Les autres mafieux réagirent immédiatement : ils ouvrirent le feu, mais sans pouvoir ajuster leur tir. Le gros chauve se mit à agiter les bras et leur ordonna de se retirer à l'intérieur du bâtiment.

Ils partirent à reculons en tirant vers l'Exécuteur mais les balles s'échouaient contre la voiture qui offrait désormais une barricade à Bolan. Ce dernier releva le Desert Eagle, une balle de gros calibre fendit l'air en rugissant et alla heurter de plein fouet un des mafieux qui arrivait à hauteur de la porte. Un jet de sang s'éleva entre ses omoplates et il tomba sur le seuil. Les autres enjambèrent son cadavre. Bolan tirait toujours, il vit qu'il avait blessé un de ses adversaires à la cuisse. Le tueur tituba, essaya de faire quelques pas dans le hall, avant de tomber à son tour.

Les deux hommes qui étaient partis chasser Bolan dans les bois n'osaient plus en sortir, mais l'Exécuteur savait qu'il fallait rester vigilant. Même si le courage n'est pas le propre des mafieux, il était possible qu'ils reviennent porter main-forte à leurs complices.

Bolan attendit avant de se lancer à l'assaut de la maison. Quelques secondes plus tard, il vit les deux hommes qui débouchaient à l'orée de la forêt. Il les laissa faire quelques pas, pour qu'ils ne puissent plus retourner au milieu de la végétation et lui échapper.

Devant la scène de carnage qui s'offrait à eux, les mafieux étaient sûrs d'avoir affaire à plus d'un assaillant. Ils hésitèrent, échangèrent un regard. Bolan fit feu avec le Beretta 93-R. Le premier tomba, fauché sur place, le deuxième lâcha son arme et partit à toutes jambes le long de l'allée. Bolan allait l'ajuster, mais un tir provenant d'une des fenêtres l'en empêcha. Il plongea et se retrouva à plat ventre, roula sur le côté, les bras en extension, et trouva une position qui lui permit de faire feu vers le tireur embusqué. Les vitres volèrent en éclats, obligeant le sniper à se mettre à couvert.

Bolan se releva d'un bond tout en continuant à asperger de plomb

l'ouverture et le pourtour de la fenêtre, pour couvrir son avance; il courut jusque sous le rebord et se plaqua contre le mur.

Puis ce fut le silence.

Le sniper albanais n'entendant plus les détonations du Beretta 93-R ni du Desert Eagle se remit en position. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur, tira une première rafale avec son AK 47 puis avança légèrement la tête. Il était intrigué de ne pas avoir à essuyer la riposte des assaillants invisibles qui avaient surgi de la forêt.

Poussé par la curiosité, il en oublia la prudence, tendit le cou, juste au-delà du rebord de la fenêtre. Bolan était en dessous, il était prêt : allongé sur le sol, les deux bras tendus, tenant le Desert Eagle pointé vers le menton du mafieux qui avançait lentement au-dessus de lui. Quand il fut dans la position idéale, Bolan appuya sur la détente.

La balle de calibre 50 emporta tout le visage du pourri, il ne lui restait plus que l'arrière de la tête. La force du coup le projeta en arrière à l'intérieur de la maison. Un cri d'horreur retentit.

Bolan en profita pour s'éclipser encore une fois. Il se dirigea droit vers les marches du perron.

A travers les portes grandes ouvertes, il vit un mafieux qui saisissait une prisonnière par les cheveux. Il lui secouait la tête en l'insultant et la menaçant. Finalement, il la plaqua contre sa poitrine et l'obligea à marcher devant lui pour servir de bouclier humain.

Une rage froide envahit l'Exécuteur. Le pourri avait glissé son bras sous l'aisselle de sa prisonnière et brandissait un Glock devant lui. Il avançait prudemment, en regardant de droite et de gauche. Mais il n'avait pas vu Bolan caché derrière la rampe de pierre le long de l'escalier qui menait à l'entrée. Le Guerrier sauta par-dessus la rambarde, le couteau à la main, et, d'un seul geste violent, trancha le poignet du mafieux. L'arme tomba à terre, encore enserrée dans le poing du pourri. Un jet de sang s'échappa tout d'un coup du moignon comme de l'eau sortant d'une lance de pompier.

Le blessé mit un certain temps à réaliser ce qui lui arrivait. Puis, levant son membre soudain atrophié devant son visage, il écarquilla les yeux et relâcha la jeune femme. Elle s'éloigna immédiatement; Bolan leva le canon du Desert Eagle et appuya sur la détente. Le visage du mafieux disparut dans une marée de sang, il tomba sur les marches de pierre de l'escalier où son corps se vida.

La jeune femme tendit les mains vers Bolan et d'un air suppliant cria :

— Je vous en supplie, ne me tuez pas ! Ne me tuez pas !

Dans sa terreur, elle avait perdu tous ses repaires. Elle ne comprenait plus rien au massacre qui se déroulait autour d'elle.

Bolan la saisit par les épaules et la secoua :

— Calmez-vous, dit-il, je suis ici pour vous aider. Pour vous libérer.



Elle était hystérique et agitant la tête de droite et de gauche en répétant :

— Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas !

Finalement Bolan décida qu'il devait la laisser là pour le moment; il s'occuperait de faire évacuer les prisonnières plus tard en faisant appel à la police et aux services hospitaliers. Sa mission ne s'achevait pas encore, et pour la mener à bien, il préférait ne pas avoir trop de « civils » entre ses armes et ses cibles.

Il lui restait encore une chose à faire : pénétrer dans la clinique.

## CHAPITRE VI

Le gros chauve était tapi quelque part comme un rat dans sa tanière. Et Bolan savait qu'un rat acculé était capable de lutter jusqu'au bout.

Il restait peut-être un homme de main ou deux à ses côtés. Il ne fallait donc pas commettre d'imprudence. Les derniers moments d'une bataille sont souvent les plus dangereux, songeait Bolan.

Il avança en longeant les murs autour du hall, marquant une pause à chaque porte. Il prêtait l'oreille aux bruits à l'intérieur de chaque pièce. Puis, quand il se sentait en confiance, il donnait un grand coup de pied dans la serrure et pénétrait, accroupi, les deux revolvers pointés vers les éventuels occupants, prêt à faire feu.

Il commençait à craindre que sa reconnaissance ne prenne trop de temps et permette au gros chauve à moustache de s'enfuir, quand il entendit une voix féminine derrière lui :

— Ils sont partis se réfugier à l'étage.

Bolan se retourna et se retrouva face à une grande brune au corps sculptural. Elle le regardait droit dans les yeux. Bolan remarqua qu'elle avait la lèvre enflée et fendue, et les pommettes portaient des traces de coups. Le haut de son chemisier était déchiré et elle croisait les bras devant sa poitrine pour préserver sa pudeur. Bolan n'eut aucun mal à deviner les sévices que les mafieux albanais avaient dû lui faire subir.

Malgré cela, on était immédiatement frappé par sa beauté exceptionnelle.

Bolan hochla la tête.

— Merci, dit-il.

Puis il monta les marches de l'escalier en se collant au mur, prêt à riposter au cas où les truands lui tendraient une embuscade depuis un des paliers.

Comme il arrivait au premier étage, Bolan entendit du bruit provenant d'une des pièces sur la droite. Il s'approcha prudemment; trois des prisonnières avaient cloué un mafieux au sol et une quatrième lui avait enfoncé le canon d'un AK 47 dans la bouche. Elles étaient en train de l'insulter et de le menacer. Le mafieux était blême, il savait sa dernière heure venue. Son front s'était couvert de sueur. Puis la prisonnière appuya sur la détente. La tête explosa, des bouts de cervelle allèrent se coller au mur et s'accrocher au lustre.

Puis les quatre femmes se retournèrent et virent Bolan. Celle qui tenait l'AK 47 releva son arme, croyant avoir affaire à un des mafieux.

— Stop ! cria l'Exécuteur. Ne tirez pas. Je suis avec vous. Je suis venu pour vous aider.

— Il ment ! cria la jeune femme en serrant les dents.

Au moment où elle allait appuyer sur la détente, des explosions retentirent à la porte et la prisonnière fut fauchée par cinq balles tirées par un Uzi de fabrication tchèque.

Bolan tourna sur lui-même comme une toupie et ouvrit le feu. Le gros chauve à moustache se tenait dans l'embrasure de la porte avec un complice au crâne rasé.

Le rasé prit une balle de Beretta 93-R en pleine poitrine et recula en grimaçant.

Bolan ajusta le chauve avec le Desert Eagle et, d'une seule balle, lui réduisit le genou en bouillie. Il s'écroula sur place comme un boxeur mis K.O., touché par une gauche au menton. A cette différence qu'il se tortillait dans tous les sens sur le sol en poussant des hurlements.

Une des jeunes femmes se saisit de l'AK 47 que sa camarade avait laissé tomber lorsqu'elle avait été fauchée par les balles. Elle voulait achever le gros et avançait vers lui d'un pas décidé. Elles étaient maintenant toutes convaincues que Bolan était de leur côté, après l'avoir vu liquider deux pourris. Mais l'Exécuteur saisit l'AK 47 par le canon et l'arracha des mains de la jeune femme au moment où celle-ci passait devant lui.

— Un instant, fit-il.

Elle le regarda, stupéfaite :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Il vous suffit de savoir pour le moment que je suis de votre côté. Et si votre camarade m'avait fait confiance et m'avait écouté, elle serait encore en vie, fit Bolan en désignant d'un hochement le corps de la jeune Russe étendue à terre, le corps criblé de balles.

— Qu'est-ce que vous allez faire de nous ? demanda-t-elle.

— Je vais vous libérer et vous mettre sous la protection des autorités. Mais avant, je dois avoir un petit entretien avec notre ami.

Bolan se dirigea vers le gros; faute de cheveux il le souleva sans ménagement par le col de sa veste et le jeta dans un fauteuil.

— J'ai mal, fit le gros, je suis blessé.

— Je le sais, mais ça ne m'intéresse pas vraiment, répondit Bolan. Tu as un bureau ici ?

— Au bout du couloir, répondit le mafieux. Mais je suis blessé, je ne peux pas marcher.

— Heureusement qu'on est dans une clinique, fit l'Exécuteur sur un ton sarcastique. Je suis sûr que les infirmières sauront s'occuper de toi.

Bolan se tourna vers la jeune femme et demanda :

— Essayez de trouver une chaise roulante, on va l'emmener dans un endroit à l'écart pour l'interroger.

Puis, se tournant vers le mafieux, il demanda :

— C'est toi le chef de cet établissement ?

— Je ne suis qu'un exécutant, répondit le gros.

— Ils disent tous la même chose, rétorqua l'Exécuteur avec un sourire ironique. Comment t'appelles-tu ?

— Vladimir Kropotkine.

— N'essaye pas de me mentir. Je finirai de toute manière par connaître la vérité.

— Je ne mens pas, je m'appelle Vladimir Kropotkine, fit l'homme sur un ton geignard. Je vous dirai tout ce que vous voudrez, je veux seulement des soins pour ma jambe.

— Tu sais que tu n'es pas tellement en mesure de poser des conditions, Vladimir ? Tu es russe ?

Le blessé hocha la tête.

— Et tu es à la solde d'une organisation moscovite ?

— Non, fit Kropotkine. Je travaille pour les Albanais.

— C'est plutôt inhabituel.

— C'est la vérité.

— Quel est le nom de ton chef ?

— Je ne sais pas.

— Tu es sûr que tu veux qu'on te soigne ?

— Je le jure, c'est la vérité.

La jeune femme était revenue avec une chaise roulante. Bolan saisit de nouveau le mafieux et le jeta dessus sans ménagement.

— Certaines de mes camarades ont été emmenées, dit la jeune femme. Je voudrais que nous allions les retrouver et les libérer. Nous avons été séparées à notre arrivée.

— Où sont-elles ? demanda Bolan.

— Elles sont au sous-sol dans les cellules, répondit Kropotkine.

— Et les clés ?

— C'est Zarik qui les a, je ne sais pas où il est.

Bolan appuya avec le canon du Desert Eagle sur le genou atrophié du Russe. Celui-ci poussa un hurlement.

— C'est bon ! C'est bon ! Stop ! J'ai un passe dans mon bureau. Ne me faites plus mal.

Ils emmenèrent leur prisonnier dans une pièce luxueuse au fond du couloir. Des écrans de télévision cachés derrière une toile de maître italien du seizième siècle permettaient de surveiller ce qui se passait dans toute la clinique. Grâce aux manettes d'un tableau de commande on pouvait changer l'angle des caméras au sein de chaque pièce. Des scènes de carnage apparaissaient sur chaque écran.

— La clé ! ordonna Bolan.

Kropotkine se déplaça sur sa chaise roulante jusque derrière son bureau et ouvrit un tiroir.

— Doucement ! cria Bolan en armant le chien du Desert Eagle et

en pointant le canon vers le front du mafieux.

Ce dernier ressortit la main du tiroir en tenant entre ses doigts boudinés une clé qu'il agita devant Bolan et la jeune femme.

— Dites-moi comment vous êtes arrivée là, demanda Bolan à la jeune fille qui prit la clé.

— J'étais infirmière dans un hôpital à Moscou, la vie était très difficile. J'ai rencontré un agent qui m'a promis une meilleure vie, ici en Amérique, dans une clinique privée. Je l'ai payé, je lui ai donné toutes mes économies et celles de mes parents. Il m'a demandé mon passeport sous prétexte de régler quelques formalités administratives. Et c'est comme ça que je suis devenue prisonnière d'un réseau de prostitution.

Bolan se tourna vers Kropotkine et demanda :

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, admit le Russe.

— Et pourquoi cet établissement est-il une clinique ? demanda Bolan.

— J'étais moi-même médecin à Moscou. Chirurgien.

— De mieux en mieux, commenta Bolan. Et les autres ? Celles qui sont retenues dans les cellules ?

Le Russe baissa la tête. Il n'osait pas répondre.

— Tu vas nous emmener au sous-sol, conclut Bolan, on verra bien ce qui se trame ici.

Il poussa la chaise roulante vers l'escalier, le prisonnier baissait la tête. Les infirmières s'étaient regroupées, attendant comme des furies de pouvoir se jeter sur leur bourreau.

— Il y a un ascenseur qui mène au sous-sol, déclara Kropotkine.

Au bout du couloir, ils trouvèrent la cabine, Bolan y entra accompagné d'une seule infirmière. Il demanda aux autres de rester à l'étage et de les prévenir si des renforts se présentaient.

Au sous-sol, les portes de l'ascenseur donnaient sur un couloir sombre. De chaque côté, des portes blindées. Bolan ouvrit la première. Une femme terrifiée était assise par terre, blottie dans un coin. Elle n'osait pas bouger. Elle regarda Bolan avec angoisse, certaine qu'il était un membre du gang qui l'avait enlevée.

— Vous pouvez vous lever, dit Bolan. Vous êtes libre.

Elle ne bronchait pas. Elle se méfiait. L'infirmière qui accompagnait Bolan lui confirma que le géant au regard d'acier disait la vérité.

Elle se leva finalement, passa la porte de la cellule, et enfin soulagée éclata en sanglots.

Bolan ouvrit toutes les portes de toutes les cellules et à quelques détails près, la même scène se répéta chaque fois.

Bolan fit évacuer les prisonnières vers les étages. Puis continua son exploration en compagnie de Kropotkine. Ils arrivèrent au bout du

couloir devant une porte double.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte ? demanda Bolan.

Le Russe ne répondait pas. Encore une fois, Bolan appuya sur son genou avec le canon du Desert Eagle et encore une fois l'argument se révéla convaincant.

— Le bloc opératoire, balbutia Kropotkine en grimaçant de douleur.

Malgré son courage et son expérience du combat, Bolan sentit son estomac se nouer à l'idée de ce qu'il allait trouver derrière ces portes.

Un cadavre était encore allongé sur le bloc. C'était celui d'une jeune femme. Il avait été presque dépecé. Bolan comprit, tout de suite, qu'on lui avait retiré les deux reins.

— Du trafic d'organes, conclut-il en se tournant vers Kropotkine.

Le Russe hocha la tête.

— Cette clinique fonctionne depuis combien de temps ? demanda Bolan.

— Cinq ans.

— Où sont les infirmières et les autres chirurgiens qui opèrent ici ? Ceux qui prélèvent les organes ? J'imagine que tu ne fais pas tout, à toi tout seul ?

— Ils ne sont pas là. Quand on attend une nouvelle... livraison, fit Kropotkine, on leur donne un congé.

— Je vois le genre, commenta Bolan.

Bolan avait assez étudié le fonctionnement de toutes les mafias pour savoir que le principal groupe d'Albanais implanté aux Etats-Unis, et plus précisément dans le Queens à New York, était impliqué dans une opération de cette envergure.

— Donne-moi le nom de l'homme qui te transmet directement tes ordres, dit-il à Kropotkine.

— Alex Berisha, répondit le Russe.

Ça confirmait les soupçons de l'Exécuteur.

— Tu vas décrocher ton téléphone et appeler ton ami Berisha pour lui dire que la clinique du Dr Muller a été victime d'une attaque des Italiens de la famille Gambino liée à son lieutenant Enver Lika qui l'a trahi.

— Qui es-tu ? demanda Kropotkine. Pour qui travailles-tu ? Comment connais-tu leur nom ?

— Je suis seul, je travaille seul, et je les connais parce que je suis le fléau de toutes les mafias, répondit l'Exécuteur. Maintenant, fais ce que je te dis.

Bolan poussa la chaise roulante et lui confia un téléphone portable neutre.

— J'imagine que tu connais son numéro de téléphone par cœur. Tu lui diras qu'un commando de soldats de Lika s'est infiltré dans l'autocar qui conduisait les infirmières ici.

— Et ensuite ?

— Ensuite qu'ils sont dans la place mais que tu as réussi à t'échapper. Où est-ce que tu le retrouves habituellement, quand tu lui donnes rendez-vous ?

— Dans un restaurant italien de Brooklyn. Le Rimini.

— Dis-lui que tu le retrouveras là-bas. Demain à 6 heures.

Kropotkine décrocha le téléphone et composa le numéro de portable d'Alex Berisha. Bolan savait qu'avec ce portable, Berisha ne pourrait pas savoir d'où venait l'appel.

Au moment où il entendit la voix de son chef à l'autre bout du fil, Kropotkine sentit le canon du Desert Eagle se poser sur sa nuque. Il releva les yeux vers l'Exécuteur et lui fit signe qu'il obéirait. Bolan l'observait avec un regard glacial tandis que le Russe répétait fidèlement le message qu'on lui avait demandé de transmettre.

— Je t'assure, Alex, termina-t-il. C'était un commando de quatre Albanais et cinq Italiens qui nous ont attaqués. Ils ont tué tout le monde.

Bolan entendit des imprécations et un chapelet de jurons en albanais à l'autre bout du fil.

— D'accord, reprit Kropotkine, je te retrouve demain, oui au Rimini. Oui. A 6 heures. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais m'en sortir.

Puis il raccrocha.

— J'apprécie ton optimisme, commenta l'Exécuteur avec ironie. Tu vas maintenant contacter Enver Lika et lui expliquer que Berisha veut sa mort et qu'il sera au Rimini demain à 10 heures.

— T'es complètement fou, tu...

Kropotkine ne finit pas sa phrase, le canon du Desert Eagle venait de lui entrer dans la bouche.

— Pas d'insulte, fit Bolan; maintenant décroche.

Kropotkine obéit encore une fois. Lika écouta attentivement ce que le médecin russe avait à lui dire. Puis il conclut en demandant :

— Tu es bien sûr qu'il sera au Rimini ?

— Je te le jure, Enver. Tu sais que je ne trahirais pas.

— Il vaudrait mieux pour toi, vieille ordure, répondit l'Albanais, parce que, sinon, tu regretteras d'être né.

Et sur ce il raccrocha. Le piège n'attendait plus qu'à se refermer. Et Bolan allait assister au spectacle.

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi, maintenant ? demanda Kropotkine.

— Dis-moi seulement une chose. Les infirmières que tu retenais prisonnières à part des autres étaient des donneuses d'organes ?

— Oui, j'avoue tout, je suis prêt à collaborer contre la clémence des juges.

Une grimace de dégoût se peignit sur le visage de l'Exécuteur.

— Tu es mal en point, fit Bolan, désignant le genou du Russe. Il faut te soigner.

— Il faut m'emmener dans un hôpital.

— Pourquoi se donner cette peine ? On est déjà dans une clinique. Et tu as rassemblé un staff d'infirmières très compétentes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que ce sont elles qui vont te soigner. Tu n'auras que ce que tu as mérité. Peut-être même un peu moins.

Bolan rangea son Desert Eagle et tourna le dos au Dr Kropotkine. Il s'éloigna d'un pas assuré sans un regard en arrière tandis que l'autre criait :

— Attends ! Ne me laisse pas ! Je te donnerai de l'argent.

Dans le hall d'entrée de la clinique, il croisa l'infirmière qui l'avait prévenu que Kropotkine et son garde du corps étaient partis se réfugier à l'étage.

— Le docteur vous attend dans le bloc opératoire, lui dit Bolan.

Elle hocha lentement la tête.

— Merci, dit-elle.

Puis elle frappa deux fois dans les mains pour attirer l'attention de ses collègues. Elles se dirigèrent ensemble vers l'ascenseur menant au bloc tandis que Bolan quittait la clinique pour retourner à New York.



## CHAPITRE VII

La limousine noire d'Alex Berisha avançait lentement en direction du Rimini, comme un requin nageant silencieusement vers une plage peuplée de baigneurs insouciant.

Deux Albanais sortirent du véhicule et inspectèrent brièvement la rue avant de s'approcher de la portière arrière droite. Ils l'ouvrirent et un troisième personnage en sortit. Un homme brun, grand, vêtu d'un pull à col roulé noir, d'un pantalon noir et de lunettes noires. Autour du cou, il arborait fièrement une grosse chaîne en or.

Une deuxième limousine suivit immédiatement la première. Elle s'arrêta sur le trottoir en face du restaurant mais personne n'en sortit. A l'intérieur, quatre gardes du corps d'Alex Berisha surveillaient la rue en se disant qu'ils avaient moins de chance que ceux qui l'accompagnaient au restaurant et qui assureraient sa sécurité tout en s'offrant un bon déjeuner.

L'homme en noir se dirigea vers la porte du Rimini et entra. Le voyant arriver, le patron se porta prestement à sa rencontre, et d'un ton onctueux et servile lui dit :

— Quel honneur de vous revoir dans mon restaurant, monsieur Berisha. Nous vous avons réservé la meilleure table et...

— Je veux déjeuner dans l'arrière-salle, fit Berisha en l'interrompant. Kropotkine est déjà là ?

— Kropotkine ? demanda le restaurateur. Non, je ne savais pas qu'il devait vous rejoindre.

Berisha consulta sa montre.

— Il est en retard, commenta-t-il en se tournant vers un de ses gardes du corps. Idriz, appelle-le sur son portable.

Comme ils se dirigeaient vers l'arrière-salle, Berisha remarqua du coin de l'œil un homme en costume gris clair qui dégustait un plat italien sans se soucier de rien.

Leurs yeux se rencontrèrent et l'inconnu qui n'était autre que Mack Bolan hocha poliment la tête avec un sourire, tout en songeant : « Espèce de salaud, j'espère voir ta tête éclater avant la fin du repas. »

Berisha ne répondit pas à son salut. Mais l'instinct du criminel s'éveilla en lui. Déjà sur ses gardes, le retard de Kropotkine ne lui disant rien de bon, et maintenant ce type... ce n'était pas un flic, il en était pratiquement sûr, ni un Albanais. Peut-être un tueur à gages.

Berisha alla s'installer à la table qu'on lui avait réservée et ordonna à ses gardes du corps de se placer de part et d'autre de la porte d'entrée de l'arrière-salle, à des tables individuelles. Les deux hommes étaient en terrain conquis, et ils n'hésitèrent pas à poser leurs pistolets automatiques à côté de leurs assiettes, certains que personne

n'oserait venir les déranger dans leur fief.

Berisha consulta sa montre encore une fois. Il trahissait des signes de nervosité. Il se mit à engueuler un des gardes du corps qui avait renversé du vin sur la nappe.

Bolan ne pouvait pas voir ce qui se passait dans l'arrière-salle, mais il pensa que ce n'était pas très important pour le moment. Mieux valait surveiller la rue et les nouveaux venus qui entreraient dans le restaurant.

L'attente ne fut pas longue.

A l'extérieur, une troisième voiture approchait, carrosserie et vitres blindées. Très vite suivie d'une quatrième et d'une cinquième. A la vitesse où ces véhicules avançaient et à la distance que les conducteurs maintenaient entre eux, on comprenait très vite qu'on avait affaire à un convoi. Et que ce convoi-là n'avait rien d'officiel. Les gardes du corps d'Alex Berisha qui étaient restés à l'intérieur de la limousine garée devant le restaurant commençaient à partager la nervosité de leur patron.

— Armez-vous, les gars, dit leur chef, sortez les flingues, j'ai comme l'impression que ça va chauffer.

Il avait à peine fini sa phrase qu'une explosion faillit leur déchirer les tympans.

Les hommes d'Enver Lika avaient fait rouler une grenade à fragmentation sous leur voiture. Mais le plancher blindé de la BMW avait protégé les mafieux à la solde de Berisha.

Dans le restaurant, Berisha avait sursauté, imité par ses deux gardes du corps. Ces derniers se jetèrent sur leurs armes.

— Attendez, cria leur boss. Restez là. Les gars à l'extérieur doivent nous protéger. Si on sort maintenant, on va se faire tirer comme des lapins.

Dans la salle principale du restaurant, tous les clients s'étaient mis à plat ventre sous les tables.

Bolan avait fait de même pour ne pas attirer l'attention des mafieux. Il avait décidé d'attendre pour intervenir. Il fallait d'abord que les pourris se déchirent entre eux.

Les hommes de Berisha, prisonniers dans leur voiture, ne savaient pas comment riposter. Ils n'osaient pas baisser les vitres blindées pour tirer sur leurs assaillants. Les trois autres limousines les avaient coincés contre le trottoir, ils ne pouvaient pas se dégager.

Les hommes de Lika n'hésitèrent pas tant, ils sortirent de leurs véhicules pour se lancer à l'assaut. Quatre d'entre eux se dirigèrent droit vers le restaurant. Ils avaient reçu l'ordre de liquider Berisha et de ramener sa tête comme preuve qu'ils avaient bien accompli leur mission.

Trois d'entre eux entrèrent dans le restaurant et arrosèrent la salle

depuis la porte. Les assiettes, les verres, le grand miroir sur le côté, orné d'une vue de Rimini, tout vola en éclats. Une odeur âcre de poudre emplissait la pièce.

Une femme, à quatre pattes sous une table, poussa un cri strident, vite couvert par le fracas des détonations.

Les hommes de Berisha attendaient en embuscade. Ils avaient abandonné leurs tables et leurs plats de pâtes et s'étaient mis à plat ventre pour faire face à l'assaut du gang rival.

Celui qui se trouvait sur la gauche ouvrit le feu : trois balles de 9mm traversèrent la salle à manger et allèrent se loger dans la cheville d'un des assaillants, réduisant l'os en charpie. Le blessé poussa un hurlement de douleur et s'effondra. Le haut de son crâne devenait une cible idéale. Le garde du corps de Berisha appuya de nouveau sur la détente et une quatrième balle alla se loger dans la tête du blessé. C'en était fini pour lui. C'était comme si un robinet de sang venait de s'ouvrir au milieu de ses cheveux bruns, déversant un flot rouge continu sur le dallage du restaurant.

Mais le tueur n'eut pas le temps de crier victoire. Le deuxième homme de Lika, voyant son complice mort à ses pieds, modifia son angle de tir. Il était armé d'un Uzi de fabrication tchèque. Il se mit à arroser l'arrière-salle, obligeant le tireur couché à ramper à reculons pour battre en retraite.

Bolan observait la scène en espérant que des civils ne seraient pas pris dans la fusillade. Il fallait éviter les dommages collatéraux.

Pendant que le garde du corps de Berisha reculait, l'Exécuteur sortit son Beretta 93-R du holster et ajusta l'homme à la porte. Une rafale de trois balles le faucha sur place et fit taire son Uzi.

Le plan de Bolan était simple. Il fallait prêter main forte aux hommes de Berisha dans un premier temps, et affaiblir le clan adverse. Mais c'était aussi un plan risqué, car dans la deuxième phase, l'Exécuteur voulait capturer un des deux chefs pour accéder à l'échelon supérieur de l'organisation.

Berisha s'était collé contre le mur du fond, un pistolet dans chaque main. Il serrait les dents en maudissant Kropotkine qui, pensait-il, lui avait tendu ce piège.

A l'extérieur du restaurant, les mafieux étaient toujours dans une situation bloquée. Finalement, le chauffeur de la limousine de Berisha décida d'utiliser la puissance du moteur pour se sortir du traquenard dans lequel les hommes de Lika l'avaient enfermé.

Impossible. Ils étaient entourés de toutes parts et il n'avait pas la place de prendre l'élan nécessaire pour forcer le barrage. Les hommes de Lika ouvrirent le clapet du réservoir d'essence avec une barre de fer. L'un d'eux s'approcha du conducteur et, à travers sa vitre blindée,

agita un mouchoir, puis il froissa le bout de tissu et l'enfonça à l'entrée du réservoir, il alluma ensuite un briquet. Il fit un petit geste d'adieu de la main, à l'intention du conducteur, puis il mit le feu à l'étoffe.

Les hommes de Berisha comprirent qu'ils allaient finir grillés, il fallait sortir coûte que coûte.

L'homme à côté du chauffeur ouvrit sa portière violemment en la repoussant avec l'épaule. En quelques fractions de secondes à peine, son corps fut criblé de balles.

Mais le chauffeur avait profité de ce moment pour prendre un pistolet dans la boîte à gants et ouvrir le feu. Il atteignit l'assaillant en pleine poitrine, le faisant reculer contre son complice. Les passagers à l'arrière de la limousine s'efforcèrent de sortir à leur tour. Le premier reçut une balle dans le cou. Mais il eut la force d'appuyer sur la détente de son Colt, touchant en plein front l'homme qui avait essayé de le tuer, dessinant un petit rond rouge au-dessus du nez. La victime écarquilla les yeux et s'effondra comme une masse. Il était mort avant d'avoir touché le sol.

Le réservoir de la voiture venait de prendre feu. Dans la fusillade, l'homme qui avait lui-même allumé le mouchoir imbibé d'essence eut le visage complètement brûlé par les flammes qui s'élevèrent vers le ciel. Il appuya sur la détente de son arme envoyant une pluie de balles dans tous les sens, touchant ses complices au passage, jusqu'à ce que l'un d'eux l'abatte d'une balle à la tempe pour mettre fin au carnage. Une épaisse fumée noire s'élevait maintenant vers le ciel.

Prenant espoir, les hommes coincés dans la limousine tentèrent une sortie, mais les assaillants étaient trop nombreux; le premier reçut une dizaine de balles en même temps, se transformant instantanément en une fontaine de sang. Le deuxième ouvrit le feu avec fureur. Il faucha deux mafieux avant de recevoir une balle dans le bras. Il tira encore et tua celui qui l'avait blessé. Puis il sentit le froid entrer dans sa nuque. La seconde d'après sa cervelle alla se coller sur le plafond de la voiture.

Les gardes du corps de Belisha étaient tous morts, à l'exception des deux hommes encore à l'intérieur du restaurant qui tentaient de protéger leur chef.

Ils voyaient la limousine en train de brûler et ne se faisaient plus aucune illusion sur le sort de leurs camarades. Ils savaient que si les hommes de Lika avaient payé un lourd tribut, ils pouvaient maintenant concentrer leurs efforts sur l'attaque du restaurant.

Les deux hommes échangèrent un regard et se tournèrent vers leur chef, Berisha. Ce dernier pointait son pistolet vers eux.

— On ne bouge pas d'ici, déclara-t-il. N'oubliez pas que je vous paye. Vous savez comment nous traitons les traîtres, déclara-t-il.

— Mais, chef..., commença un des gardes du corps.

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Berisha avait déjà appuyé sur la détente de son pistolet. Le pourri reçut une balle de 9mm dans le coude gauche. Berisha tira encore. Cette fois, il atteignit à la gorge l'homme qui était censé le protéger. Le plomb avait déchiré la base du cou. Mais le soldat trouva la force de riposter. Il toucha son chef à la jambe. Mais la balle ne fit qu'effleurer la cuisse.

Le deuxième garde resta sans réaction. Que faire ? Il craignait de tirer sur son patron, et en même temps, il se savait perdu. Berisha lui-même l'aida à prendre sa décision. Il tourna son arme vers lui. Alors, il réagit enfin et fit feu. La balle toucha Berisha à l'estomac, il se plia en deux et riposta tout en tombant sur les genoux. Mais il avait atteint sa cible, juste sous l'œil, et vit la tête de son garde du corps qui partait en arrière avec l'impact de la balle. Le pauvre type tomba sur le côté. Pour être sûr de l'avoir bien tué, Berisha tira encore deux fois, il manqua la première, bien que sa cible fût immobile. Il ajusta mieux le deuxième tir. Cette fois la balle fit exploser le cœur.

Berisha était à bout de souffle. La douleur qu'il ressentait à l'estomac était insoutenable. Il attrapa un coin de table et se releva péniblement.

Au même moment, deux des hommes de Lika se présentèrent à la porte du restaurant. Une deuxième vague d'assaut.

L'Exécuteur décida de passer à l'action. Il lâcha une première rafale de trois balles. Le mafieux qui était entré le premier leva les bras au ciel. Les balles avaient dessiné une ligne en travers de sa poitrine, allant de la clavicule à la hanche. Le deuxième essaya de battre en retraite, mais une ogive de Desert Eagle lui arracha l'avant-bras. Il retomba dans la rue en appelant à l'aide.

Des cris s'élevèrent à l'extérieur, les assaillants s'inquiétaient de ce que l'attaque prenne aussi longtemps. La police ne tarderait pas à arriver. Il fallait absolument éviter une bataille rangée. Lika hurla un ordre et un des hommes approcha du restaurant avec une bombe incendiaire. Il espérait que les flammes et la fumée obligeraient son rival Berisha à sortir comme un animal chassé de sa tanière. Tant pis pour les civils coincés dans le Rimini.

Un champignon de feu s'éleva à la porte, puis un rideau de flammes bloqua la vue depuis la rue.

Bolan sortit de sous sa table et entra dans l'arrière-salle. Berisha avait essayé de se relever, mais il avait encore un genou à terre. C'était trop d'efforts. Il était pris de vertige, son visage était moite de sueur. Il tourna la tête et vit Bolan qui approchait un pistolet dans chaque main. Il crut d'abord que c'était un des hommes de Lika venu l'achever. Il essaya de pivoter pour se défendre, mais il n'en avait plus la force. Il retomba sur le dos, en agitant les bras sans effet, comme une tortue de mer retournée sur sa carapace.

Bolan s'agenouilla à côté de lui.

— Tu es fini, déclara l'Exécuteur au blessé. C'est ton chef qui t'a trahi auprès de Lika. Pour lui donner ta place.

Berisha lança un regard de haine à l'Exécuteur.

— Si tu veux te venger, déclara ce dernier, donne-moi le nom de ton chef.

— Tu es un flic ?

— Non.

— Qui es-tu ?

— Tu vas mourir, tu n'as pas le temps de poser des questions. Tu ne veux pas te venger de l'homme qui t'a trahi et que tu as toujours servi fidèlement ?

Berisha tremblait sans pouvoir se contrôler. Il ne lui restait que quelques secondes à vivre. Mais il hésitait encore. Il saisit l'avant-bras de Bolan convulsivement et marmonna quelques mots. Il se mit à vomir du sang. Ses paroles étaient incompréhensibles. Bolan se pencha à son oreille. Enfin, avec l'énergie que lui donnait la haine, le petit boss parvint à articuler :

— Mehmet Kadaré.

Tout d'un coup son regard se figea, ses yeux devinrent vitreux. Il relâcha son emprise et retomba en arrière. Mort.

Dans la salle principale, les clients, paniqués par les flammes, essayèrent d'échapper à l'enfer. Les deux premiers furent fauchés par les balles des tueurs de Lika. Des cris hystériques s'élevèrent.

Bolan crut percevoir les appels stridents d'une sirène de police par-dessus le fracas.

Il jeta un regard circulaire sur l'arrière-salle. Une porte dans le fond à gauche menait aux toilettes. Il s'y engouffra. Comme il l'avait deviné, une lucarne donnait sur une petite arrière-cour.

Il fallait rester prudent. En tueur expérimenté, Lika avait dû poster des hommes pour empêcher toute retraite par l'arrière.

Bolan ouvrit la lucarne. Il passa la tête par l'ouverture. C'était le moment le plus dangereux. Si des mafieux étaient en faction, ils pourraient le tirer comme un lapin. L'Exécuteur se hissa à la force des avant-bras et avec une souplesse stupéfiante passa le torse à l'extérieur, il s'assit sur le rebord de la fenêtre, attrapa la partie supérieure, sortit les jambes et se laissa retomber sur le sol de la cour.

Il ne s'était pas trompé. Lika avait posté deux hommes en faction. Mais ils étaient occupés à observer la rue et à se demander comment ils allaient se sortir de ce traquenard.

Les sirènes de police se rapprochaient et celles des pompiers leur répondaient maintenant.

Bolan ne leur laissa même pas le temps de se retourner. Il tira simultanément avec le Beretta 93-R et le Desert Eagle, faisant

mouche chaque fois. Le Desert Eagle décapita le premier mafieux tandis que les balles du Beretta 93-R broyaient la colonne vertébrale du deuxième.

Une palissade de bois séparait la cour d'un terrain vague. Bolan sauta par-dessus sans problème. Il rangea ses armes dans leurs holsters et traversa les vingt mètres du terrain vague au pas de course. La rue à l'autre extrémité était déserte. Personne ne voulait se retrouver au milieu de la bataille qui faisait rage, à un bloc de là.

Il prit l'autre direction sans se presser. Il tenait un nom, maintenant. Mehmet Kadaré. Du gros gibier.

## CHAPITRE VIII

Le Guerrier prit son téléphone portable et composa le numéro secret de Hal Brognola.

— Hello, Striker, fit le numéro Un du *Justice Department*.

— Hello, Hal, répondit l'Exécuteur, tandis qu'un sourire se dessinait sur son visage. Ça bouge dans le milieu du Crime organisé albanais, on dirait.

— Oui, on dirait, fit Hal Brognola. Inutile de te dire de rester prudent.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Hal. J'ai fait ma petite enquête. Et j'ai un nom.

Je t'écoute.

— Mehmet Kadaré.

— Ce nom m'est vaguement familier. Ce n'est pas la première fois que je l'entends. Mais comme tu le sais, il est souvent difficile de distinguer les rumeurs des véritables informations. Je vais faire quelques vérifications, je te recontacte.

\*

\* \*

L'atmosphère était tendue au quartier général de Lika dans le Queens. Seul le boss était déterminé à fêter la victoire. Les hommes restaient d'humeur sombre. On avait attaqué un ancien allié, Berisha, qui était généreux avec les billets de banque. Et le sentiment d'avoir joué un rôle dans une trahison au haut niveau n'était pas pour plaire à tout le monde.

— Hé, qu'est-ce qui vous arrive, tous ? gueula Enver Lika. Vous faites tous des têtes d'enterrement ! Les obsèques de Berisha, c'est seulement pour demain.

Et il éclata de rire de sa propre plaisanterie. Il était le seul à trouver ça drôle.

— Allez, faites entrer les filles. Un petit strip-tease devrait vous dérider. Nous avons remporté une grande victoire aujourd'hui. Et Alex Berisha était un traître. Les ordres venaient d'en haut, ne l'oubliez pas.

Il tira une bouffée sur son narguilé. Puis regarda les quatre hommes qui l'entouraient dans cette salle enfumée qui sentait le haschich. Ils baissèrent tous les yeux, l'un après l'autre. Ces tueurs n'avaient peur de rien. Sauf de la trahison et de la vengeance : la loi du *kanun*, qui au cours des siècles avait fait des milliers de morts dans toutes les familles albanaises. Et ils ne savaient pas d'où viendrait cette vengeance. Ils se demandaient si le véritable traître n'était pas leur chef, et ils le devenaient eux-mêmes en étant ses complices. Berisha les poursuivrait depuis la tombe, c'était une certitude. Tous



ses frères, ses oncles, ses cousins devaient déjà être au courant, et ils aiguïsaient leurs couteaux en s'échangeant des serments.

— Vous avez des regrets ? demanda Lika en leur lançant des regards perçants.

Aucun d'entre eux n'osa répondre.

— Je vous le demande encore une fois, vous avez des regrets ?

— Non, Enver, répondirent-ils l'un après l'autre.

— Très bien, je vois que vous savez être raisonnables et pour vous récompenser : tenez !

Il était avachi sur un sofa et sortit une mallette de sous un coussin.

— Un premier paiement pour vos efforts. Et pour votre... loyauté, ajouta-t-il avec un sourire ironique. Mehmet se souviendra de ce que vous avez fait.

Un des hommes osa se lever après une hésitation et alla prendre la mallette. Il l'ouvrit sur une table basse, entre les verres de raki et les gâteaux au miel que le chef avait fait venir pour « la fête ». Les quatre hommes ne purent retenir un sifflement admiratif en voyant le contenu de la mallette : elle était pleine de lingots d'or.

Le cadeau avait fait son effet, les hommes se regroupèrent autour du petit bagage et hochèrent la tête avec des grands sourires.

Lika se mit à rêver. Il pouvait espérer aller plus haut encore. Toujours plus haut. Il avait maintenant pris la place de Berisha. Il y avait encore Mehmet. Le fameux Mehmet Kadaré dont le nom faisait trembler les tueurs les plus sadiques. Comme les quatre là, tellement aveuglés par l'or qu'ils en étaient maintenant incapables de réfléchir.

Et le plus drôle, c'était que cet imbécile de Berisha avait dû croire que c'était Kadaré qui le trahissait. Mais tous, autour de Lika, savaient que Kadaré n'abandonnerait pas la partie.

Le portable de l'Exécuteur sonna. Il reconnut immédiatement l'appelant. Hal ne l'avait jamais déçu. Il revenait à lui avec les informations nécessaires.

— Allô, Striker ?

— Lui-même.

— J'ai réussi à rassembler quelques données, mais c'est plutôt vague. Notre Mehmet Kadaré m'a l'air d'être un client coriace. Et prudent. Il ne serait apparemment jamais entré sur le sol des Etats-Unis. Mais on le soupçonne d'avoir plusieurs pseudonymes. Des noms turcs ou allemands, pour brouiller les pistes.

— Habile, commenta l'Exécuteur.

— Oui, la mafia albanaise franchit un nouveau cap. Même s'ils ne sont pas encore au top, on est loin des gangs de rue des débuts et les Italiens du Queens en ont fait les frais.

— Et j'ai l'impression que ça continue.

— D'autant plus que la situation chaotique dans les Balkans favorise leurs activités. C'est sans doute pour ça que notre ami Mehmet Kadaré préfère ne pas se déplacer.

— Paradoxalement, conclut l'Exécuteur, il serait plus facile de localiser Kadaré depuis New York. En Albanie même, on aurait toute la population contre soi.

— Sans compter que la police de Tirana est sûrement la plus corrompue du monde, ajouta Hal Brognola.

L'Exécuteur avait matière à réflexion. Berisha était malheureusement mort trop tôt. Bolan aurait aimé lui soutirer plus d'informations. Mais à quoi bon les regrets. Il restait maintenant deux solutions pour décapiter la mafia albanaise, du moins momentanément. On pouvait espérer qu'une guerre tous azimuts ferait sortir le chef de sa tanière et l'attirerait jusqu'aux Etats-Unis pour mettre fin aux ennuis et reprendre le business. Mais c'était peu probable.

La cible principale était identifiée : Mehmet Kadaré. Il fallait maintenant recommencer la traque et trouver un lien ici, à New York, qui permettrait de mener l'Exécuteur jusqu'à la cachette du pourri en chef. Bolan avait d'ailleurs l'intuition qu'il en existait plus d'une. Un homme qui change de noms aussi souvent, change aussi de quartier général.

— Merci pour ces informations, Hal, conclut Bolan. Une dernière chose...

L'Exécuteur crut percevoir un soupir paternel à l'autre bout du fil.

— Vas-y, Striker, j'écoute.

Bolan ne put s'empêcher de sourire. Il savait qu'il pouvait toujours compter sur l'aide de son vieil ami, même si parfois il poussait le bouchon un peu loin.

— Depuis quel endroit la mafia albanaise opère-t-elle ? Je veux parler du clan Berisha.

— Leur quartier général se trouve dans le Queens. Anciennement le territoire des Bonano, ils ont réussi à en rogner une bonne partie. Ils ont un club privé, L'Aigle des Balkans. Le F.B.I. a essayé de les mettre sur écoute, les techniciens ont effectivement pu installer des micros. Mais les Albanais sont trop méfiants. On a essayé de les infiltrer, sans succès. Nos agents ont disparu sans qu'on puisse en retrouver la trace. Contrairement aux vieilles familles italiennes, les Albanais n'hésitent pas à tuer un flic s'ils le surprennent. Nos collègues italiens, allemands et suisses ont eu des difficultés similaires. L'organisation clanique leur permet de vérifier tous les antécédents des nouveaux membres des gangs. S'ils détectent la moindre incohérence dans l'histoire personnelle d'un candidat au crime, ça se termine très mal.

— Je vois, mais ça ne suffira pas à me décourager. Qu'est-il

advenu de la clinique du Dr Muller ?

— La police et le F.B.I. se sont emparés de l'affaire. Cette opération n'existe plus. Mais il est presque impossible, encore une fois, de remonter la filière. Alors, au risque me répéter : Prudence, Mack.

— Merci, Hal.

L'Exécuteur raccrocha. Il vérifia le bon fonctionnement du Desert Eagle et du Beretta 93-R et les rangea dans leurs holsters.

L'Aigle des Balkans était situé dans la 119<sup>e</sup> Rue du Queens, pas loin de Jamaïcain Street. Un type balafré montait la garde devant l'entrée en fumant des cigarettes. A en juger par le nombre de mégots à ses pieds, ça faisait un moment qu'il était là.

L'Exécuteur était passé une première fois sans s'arrêter devant la porte laquée noire sur une façade rougeâtre.

Le garde jetait des regards angoissés de gauche et de droite. Visiblement, après les événements récents, on attendait une riposte.

A l'intérieur, Lika commençait à céder à la paranoïa des imposteurs et des usurpateurs en milieu criminel. Il attendait lui aussi des nouvelles de Mehmet Kadaré. Il fumait de plus en plus de haschich et dévisageait les hommes qui l'entouraient en se demandant qui était le traître, qui avait été secrètement contacté par Kadaré pour le liquider. Il faisait espionner ses gardes du corps par d'autres gardes du corps qu'il soupçonnait à leur tour de préparer un sale coup.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis la bataille du Rimini, et la mort de Belisha. Lika n'osait plus sortir. Il s'était établi dans les locaux de L'Aigle des Balkans et y passait toutes ses nuits et toutes ses journées. Et toujours rien. L'inaction était encore plus insupportable qu'une irruption de violence. Lika avait l'impression que plus il attendait, plus la guerre à venir serait meurtrière.

Soudain, il songea qu'un seul homme gardait l'entrée. Et si cet homme était un traître ? Il fallait en envoyer un deuxième pour le surveiller. Un homme seul pourrait facilement ouvrir la porte et faciliter l'accès à un commando de tueurs.

— Rifat ! aboya-t-il à l'attention d'un de ses hommes de main qui fumait le narguilé d'un air renfrogné. Va voir ce que fabrique Esmin.

— Mais, il garde la porte, chef.

— Va voir, je te dis et reste avec lui. On ne sait jamais, je ne lui fais pas totalement confiance.

Le garde se leva à contrecœur pour aller monter la garde et battre la semelle sur le trottoir avec un type qu'il n'aimait pas beaucoup de toutes manières.

Comme il débouchait sur le trottoir, ils virent une voiture noire qui apparaissait à une trentaine de mètres. Elle sortait d'une rue adjacente et tournait dans leur direction. Ils la regardèrent approcher le cœur

serré. Puis la voiture s'arrêta. Personne n'en sortit.

— Hé, Rifat, tu as vu ? fit Esmine.

— Oui, j'ai vu.

— Tu crois que c'est pour nous ?

La peur du chef avait fini par se communiquer à ses hommes.

— Vas-y, Rifat, va prévenir les autres. Elle me paraît bizarre cette bagnole.

— T'as qu'à y aller, toi, répondit Rifat.

Esmine lui lança un regard assassin, puis se décida. Ils ne pouvaient pas rester comme ça indéfiniment. Il retourna à l'intérieur du club privé et interpella les mafieux accoudés au bar.

— Hé, les gars, venez vite, il y a une bagnole suspecte qui approche. Dépêchez-vous.

Les mafieux hésitaient, ils préféraient rester à se soûler ou se droguer discrètement en compagnie d'hôtesse plutôt que d'aller risquer leur peau.

A l'étage, Lika entendit la conversation.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il.

Esmine monta l'escalier quatre à quatre :

— Une voiture suspecte, chef.

— Comment ça ?

— Une grosse voiture noire qui venait vers nous lentement, comme s'ils cherchaient quelque chose. Ils se sont arrêtés et personne n'en est sorti.

— Donnez-moi un AK 47, fit Lika en tournant dans tous les sens. Un AK 47 ! C'est ces salauds qui nous attaquent. Restez en bas ! Restez en bas. Esmine, retourne à l'extérieur pour nous dire ce qui se passe !

Lika s'était mis à suer, il s'agitait nerveusement et ses hommes le regardaient en se demandant si c'était vraiment le chef de guerre qu'il leur fallait. Ils commençaient à se dire qu'ils avaient sans doute choisi le mauvais camp en cas de guerre civile et hésitaient à obéir.

— Ça m'étonnerait qu'ils essaient une attaque en plein jour, suggéra un des mafieux.

— Tu discutes mes ordres ! hurla Lika, les yeux révoltés, en pointant son AK 47 vers le fautif.

— C'est bon, c'est bon, chef, on y va, on va voir.

Finalement, les cinq pourris accoudés au bar se décidèrent à sortir.

Ils rejoignirent Rifat à l'extérieur qui regardait toujours la voiture noire en se mordant la lèvre.

— Vous avez mis le temps, dit-il, quand ses complices le rejoignirent sur le trottoir.

— Où elle est cette voiture suspecte ? demanda le mafieux qui venait de se faire menacer.

On sentait à son ton qu'il était à bout de nerfs. Rifat lui désigna la BMW noire garée le long du trottoir d'un hochement de tête.

A ce moment, la voiture se mit en marche et avança lentement vers les pourris. Tous plongèrent une main sous les revers de leurs vestes ou derrière leurs ceintures. Quelques-uns retournèrent même à l'intérieur de leur club à toute vitesse. L'un d'eux avait sorti une arme à feu, en pleine rue, et se faisait engueuler par un de ses supérieurs dans la hiérarchie mafieuse.

La voiture passa devant la porte sans que rien ne se passe. Tous retenaient leur souffle, mais le véhicule continua son chemin au même rythme.

Les mafieux échangèrent des regards incrédules. Puis, l'un après l'autre, ils retournèrent à l'intérieur du bar, à l'exception de Rifat qui restait en faction.

Lika était hystérique. Il n'arrivait plus à se contenir.

— C'est une ruse ! criait-il. C'était eux ! J'en suis sûr. Les hommes de Kadaré. C'est de la guerre psychologique. Ils font ça pour nous faire peur. On aurait dû leur tirer dessus.

Sans oser rien dire, les hommes pensaient que si leurs potentiels ennemis avaient agi pour les effrayer, ils avaient en tout cas réussi avec leur chef.

— Ils vont revenir, cria Lika, et cette fois, n'hésitez pas, tirez à vue.

— Mais, chef, il n'y avait peut-être que des civils dans cette voiture.

L'homme qui avait émis cette hypothèse reçut une gifle magistrale de Lika.

— Imbécile ! Tu te crois capable de penser, maintenant ? Ecoute ce que je te dis.

Il écouta effectivement en se disant que si Mehmet Kadaré lui proposait de changer de camp à cet instant, il accepterait sans condition.

\*

\* \*

Posté à une cinquantaine de mètres de la porte d'entrée de L'Aigle des Balkans, Bolan avait observé toute la scène. « Ça ne se déroule pas dans la sérénité, dans ce club », songea-t-il.

Il repéra un immeuble désaffecté dans la rue qui lui permettrait de surveiller à la jumelle les allées et venues des mafieux depuis le toit. Il était sûr que l'avenir pourrait se révéler mouvementé.

Le surlendemain, Bolan faisait le guet quand les hommes de Mehmet Kadaré donnèrent raison à Lika.

La même limousine noire qu'ils avaient repérée deux jours plus tôt vint de nouveau se garer le long du trottoir. L'homme en faction devant la porte du club n'y prêta pas attention. Comme son camarade qui

s'était fait humilier publiquement en recevant une gifle, il pensait avoir affaire à des civils ayant pris l'habitude de s'arrêter régulièrement dans le quartier pour une raison ou une autre, sans rapport avec la guerre des factions albanaises. Il tourna la tête et regarda dans l'autre direction; une secrétaire marchait sur le trottoir en se déhanchant. Il alluma une cigarette, siffla au passage de la jeune femme et lui lança une obscénité en albanais qu'elle ne pouvait pas comprendre.

A cet instant, la limousine se remit en marche, toujours aussi lentement. Puis elle s'arrêta devant la porte du club. A l'arrière, le passager baissa sa vitre et il cria à l'homme en faction :

— Hé, chien ! Un avertissement !

Le canon d'un pistolet-mitrailleur sortit par la vitre ouverte et l'homme fit feu, visant les jambes du garde.

Ce dernier eut à peine le temps de se tourner avant de sentir une vive douleur au niveau des genoux. Il fut projeté contre le mur, essaya de sortir son 48. Police Special du holster coincé sous son aisselle, mais le chauffeur de la limousine avait déjà accéléré et disparaissait au carrefour.

L'homme de main de Lika, ahuri, regarda ses jambes un instant, avant de comprendre qu'il allait passer le restant de ses jours sur une chaise roulante.

## CHAPITRE IX

« Ils vont revenir songea Bolan, ce n'est que la première victime. » Les hommes à l'intérieur du club avaient mis un temps considérable avant de porter secours à leur camarade. La peur est une maladie contagieuse.

Bolan consacra le restant de la journée à s'équiper. Il fit l'acquisition d'une Suzuki DL 650 dernier modèle, extrêmement rapide, maniable et discrète. Garée devant la porte de son hôtel minable, elle risquait d'attirer l'attention de quelques connaisseurs. Mais il lui fallait bien ça pour ce qu'il avait en tête.

Il savait que les hommes qui s'attaquaient à Lika opéreraient exactement de la même façon la fois suivante. Jusqu'à ce que leurs ennemis craquent. L'approche lente de la cible lui laisserait le temps de regagner sa moto et de prendre en chasse la voiture.

Il resta sur le toit toute la nuit. Ses jumelles équipées de vision nocturne braquées sur la porte lui permirent d'assister aux premières défections dans le clan Lika. Il aurait pu essayer de capturer un homme du clan adverse pour repérer Mehmet Kadaré et poursuivre les opérations mais ce qu'il avait vu lui indiquait que le clan Lika était sur la pente savonneuse. La peur et la trahison les rendaient vulnérables.

Vers 4 heures du matin, la porte de L'Aigle des Balkans s'ouvrit. Un homme sortit, immédiatement interpellé par le garde en faction. On voyait à son air engoncé que, cette fois, ils s'étaient équipés de gilets pare-balles.

A cette distance l'Exécuteur ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient. Mais visiblement une dispute éclatait entre eux. Le garde voulait empêcher l'autre de s'éloigner. Un déserteur.

Le garde saisit le fuyard par le col de sa veste. Il essayait sans doute encore de le convaincre de rester. L'instant d'après, Bolan vit à travers ses jumelles le garde qui grimaçait. Il venait de recevoir un coup de poignard sous le menton. La pointe ressortait, toute rouge à l'arrière du crâne. Le déserteur le laissa retomber à ses pieds en ralentissant sa chute pour éviter de faire du bruit. Puis il jeta un regard affolé de droite et de gauche et partit à toutes jambes.

« Je suis prêt à parier que ce n'est que le premier », songea l'Exécuteur.

Une demi-heure plus tard, un deuxième homme sortit du bar, se demandant sûrement ce qui était arrivé à ses camarades. Il retourna le corps étendu à ses pieds, vit immédiatement qu'il était mort et le traîna à l'intérieur.

« Ils penseront qu'il a été tué par le clan adverse et que son

assassin a en fait été enlevé, songea l'Exécuteur. La panique monte d'heure en heure autour de Lika. »

Mais Bolan pensait qu'il n'y aurait pas d'attaque frontale cette nuit-là. Il quitta le toit de son hôtel et regagna sa chambre. Demain, ce serait autre chose. Le déserteur à l'heure qu'il était devait aller droit chez les ennemis de Lika et offrir sa collaboration en échange de son pardon pour les trahisons précédentes de son ancien patron.

Le Guerrier était prêt à agir, seulement après la seconde offensive du clan Kadaré. Son instinct lui disait qu'elle aurait lieu la nuit suivante.

Il était 3 heures du matin, quand Bolan vit trois limousines gris métallisé approcher lentement de L'Aigle des Balkans. Deux d'entre elles venaient de la droite et la troisième de la gauche. Cette dernière s'immobilisa à une trentaine de mètres de la porte. Les conducteurs des deux autres éteignirent leurs phares mais continuèrent à avancer. C'était le début de l'attaque et, cette fois, Bolan était sûr que les mafieux tenteraient d'entrer dans la place. Il n'y aurait pas de quartier. Il quitta son poste et regagna sa moto garée dans une rue adjacente.

Les petits dealers qui traînaient autour des squats à trois pâtés de maisons de là, sentant instinctivement qu'une terrible bataille allait se dérouler entre des requins beaucoup plus gros et plus féroces qu'eux, se dispersèrent comme un banc de petits poissons.

La rue était parfaitement déserte, les quelques réverbères encore allumés ajoutaient à la pesanteur de l'atmosphère.

Il y avait bien deux hommes en faction devant la porte du club, mais les voitures de leurs ennemis s'étaient approchées dans un tel silence qu'ils n'avaient pas pu les repérer, contrairement à Bolan qui avait guetté leur arrivée depuis une position dominante.

Quatre hommes sortirent de la première limousine. A travers ses jumelles, Bolan vit que deux d'entre eux tenaient un bélier comme en utilisent les équipes d'intervention de la police pour défoncer les portes. A les voir évoluer, Bolan se demanda même si ces hommes n'étaient pas des policiers albanais dévoyés. Leur technique d'approche était irréprochable.

Trois de ces hommes s'arrêtèrent et laissèrent continuer un quatrième. Il parcourut les dix derniers mètres qui les séparaient des deux gardes de L'aigle des Balkans. Quand il ne fut plus qu'à un mètre, il releva son pistolet, un Walther P 99 commando, équipé d'un silencieux. Avec une précision diabolique et sans la moindre hésitation, il tira d'abord sur le garde le plus éloigné de lui, lui défonçant le front avec une seule balle. Puis il tourna le canon de son pistolet vers l'autre et avec le même calme et la même détermination, lui tira une balle de 9mm également dans le front. Les deux hommes s'écroulèrent sur l'asphalte. Visiblement, le tueur n'en était pas à son



coup d'essai. Les trois autres, voyant le résultat de l'opération, approchèrent de la porte au petit trot et firent signe au conducteur de la deuxième limousine grise, une BMW, de mettre le moteur en marche.

Ce dernier s'exécuta et se rapprocha. Cinq hommes sortirent de la voiture. Tous armés.

Les pourris équipés du bélier étaient devant la porte. Les autres s'étaient placés de part et d'autre. Prêts à intervenir.

Au signal de leur chef, ils prirent leur élan et le bélier s'abattit sur le battant blindé de l'entrée de la boîte. La porte résista. Ils donnèrent un deuxième coup, puis un troisième. Ils avaient sous-estimé la qualité du blindage.

A l'intérieur, les hommes de Lika avaient été alertés qu'une attaque était en cours. Ils s'éparpillèrent dans la pièce, derrière le bar ou des barricades de fortune faites de tables et de banquettes empilées.

Mais la porte s'était à peine entrouverte qu'un des assaillants lâcha une bombe fumigène dans le club privé. Puis une deuxième. Une épaisse fumée envahit immédiatement la salle.

Les hommes à l'intérieur essayèrent de se couvrir le visage avec des torchons humides. Ils pensaient que cette fumée leur donnait un répit. Les assaillants allaient attendre qu'ils sortent, étouffant, chassés par la fumée pour les tirer comme des lapins.

Mais, devant la porte, les hommes de Kadaré, comptant sur cette réaction, s'étaient munis de masques respiratoires. Du matériel de pompier. Les araignées en caoutchouc retenaient la visière devant leurs yeux. Trois hommes entrèrent armés d'AK 47 et se mirent à arroser le salon de L'Aigle des Balkans en toute impunité. Leurs adversaires, qui toussaient et essayaient de battre en retraite vers le fond de l'établissement, n'avaient aucune chance. Ces derniers tiraient au hasard, les balles allaient se loger dans le bar, dans le plafond, n'importe où, sauf dans les hommes qui venaient les tailler en pièces. Les pourris de Lika virevoltaient, fauchés par les balles. Ils essayaient en vain de se cacher, leurs toussotements trahissaient leurs positions, et ils se retrouvaient abattus sans pitié par les hommes de Kadaré.

En quelques secondes à peine, le sol fut jonché de cadavres. La moquette s'imprégna de sang.

A l'étage, Lika, entouré de trois hommes, avait compris au fracas ce qui se passait. La fumée commençait seulement à monter et à envahir la cage d'escalier. Il sortit prudemment la tête de son bureau et vit une grosse boule de fumée grise en haut de l'escalier au bout du couloir.

Il fallait passer par les toits. Mais lui aussi pensait que les assaillants l'attendraient à l'extérieur. Il croyait que les détonations provenant du rez-de-chaussée étaient dues aux tirs de ses hommes

ripostant aux assiégeants.

Il se tourna vers les trois hommes qui se trouvaient avec lui dans le bureau.

— Hé, les gars, des fumigènes !

Mais les hommes de Kadaré apparaissaient à cet instant précis en haut de l'escalier avec leurs masques à gaz sur la figure. Malheureusement pour eux et heureusement pour Lika, la chaleur, la fumée et la sueur qui créait de la condensation à l'intérieur des masques commençait à leur brouiller la vue. Ils ne virent pas immédiatement Lika armé d'un Uzi, à moitié dissimulé par la porte du bureau. Ce dernier fit feu, abattit le premier homme masqué qui tomba en arrière, entraînant un acolyte dans sa chute, jusqu'au bas de l'escalier.

— Ils sont là ! Ils sont dans la place ! cria Lika en se tournant vers ses hommes. Il faut bouger et vite !

Il lâcha une nouvelle rafale de P.-M., plus par peur et par rage que par souci d'efficacité. Il tournait la tête dans tous les sens, à la recherche d'une issue. Rien. Il se dirigea vers l'escalier pour monter plus haut dans les étages. En même temps, une fois sur le toit, il serait coincé, fait comme un rat. Il y avait encore les escaliers de secours à l'extérieur, mais il risquait de se faire tirer comme sur un stand par les types de Kadaré.

Les hommes de Lika étaient sortis à leur tour du bureau. Ils se mirent à tousser, les gaz gagnaient le couloir.

— Par ici, les gars, il faut monter.

Le premier suivit les ordres de son chef.

— Mais on va se retrouver coincés, protesta le second.

— Et tu vas rester là ? hurla Lika.

Un autre homme, équipé d'un masque à gaz, montait l'escalier. Lika tira dans sa direction puis se dirigea vers le haut en laissant son homme de main se débrouiller tout seul.

Le garde comprit très vite qu'il avait fait une erreur en ne suivant pas son chef. Ses yeux se mirent à pleurer, il ne voyait pratiquement rien à travers ses larmes. Il distingua à peine la silhouette du tueur au masque à gaz qui avançait vers lui d'un pas décidé et qui lui lâcha une rafale d'AK 47 en pleine poitrine. Puis il fit signe aux autres que la voie était libre. Ils se mirent à fouiller les pièces à la recherche de Lika.

Ce dernier commençait à s'essouffler; il avait l'impression qu'un étai enserrait les muscles de ses cuisses. Mais il continuait à courir vers le sommet. Il avait atteint le troisième étage quand les hommes de Kadaré se rendirent compte qu'il n'était plus au premier. Ils sortirent sur l'escalier de secours pour voir s'il ne s'était pas caché là. Rien.

Depuis la rue, Bolan observait la scène, assis sur sa moto. Il décida que le moment était venu de passer à l'action. Il évalua

rapidement la situation et les forces en présence : une limousine en soutien, avec quatre ou cinq hommes, garée devant L'Aigle des Balkans, une deuxième avec autant d'hommes prêts à investir la place et un commando de quatre tueurs à l'intérieur. De son côté, L'Exécuteur avait son Desert Eagle et son Beretta 93-R, un poignard de combat Platoon II à lame mixte, et deux grenades à fragmentation.

Il jeta un coup d'œil à travers ses jumelles et vit que la fenêtre de la limousine en soutien était ouverte du côté du chauffeur. Ils se sentaient en sécurité à une trentaine de mètres environ de l'action et pouvaient mieux guetter les sons, comme l'approche d'une sirène de police, en maintenant la vitre baissée.

Bolan démarra sa moto d'un coup de talon rageur sur le kick. L'engin piaffait comme un cheval de cavalerie impatient de charger les lignes ennemies.

Le pouvoir d'accélération de la Suzuki était stupéfiant; il suivit la rue à environ quarante kilomètres à l'heure. Il dégoupilla la grenade à fragmentation, d'une seule main, puis il se mit à compter. Un, deux, trois... A cinq, il accéléra et passa en quelques secondes à cent quarante kilomètres heure. Les hommes dans la limousine n'eurent pas le temps de comprendre. En une fraction de seconde, il se retrouva à côté de la vitre baissée et lâcha sa grenade à l'intérieur vers le siège arrière, deux secondes plus tard, alors qu'il avait parcouru plus de soixante mètres, la grenade explosa. L'habacle de la voiture se métamorphosa en une boule de feu. Les passagers n'étaient plus que des torches humaines, de sinistres bougies qui se consumaient en grésillant dans une odeur de pneu, d'essence et de chair grillée. Bolan venait d'éliminer cinq pourris d'un coup. Il effectua un dérapage contrôlé, pour laisser le temps aux autres mafieux dans la deuxième limousine de l'apercevoir.

Comme il l'avait prévu, ils le prirent en chasse immédiatement. Le Guerrier leur laissa l'illusion qu'ils avaient une chance de le rattraper. Il attendit le premier coup de feu pour accélérer. Une balle de 9mm venait de siffler au-dessus de sa tête. Comme il approchait d'une rue adjacente, il effectua un deuxième dérapage et tourna vers la droite alors que le feu des poursuivants était plus nourri. Il attendit encore que la voiture arrive à son tour à l'intersection pour tourner sur la droite. Il voulait leur donner l'impression qu'il s'éloignait de la zone de combat, puis il prit la première rue perpendiculaire pleins gaz et rebroussa chemin. Il était sûr que les mafieux albanais, ne le voyant pas, continueraient vers l'ouest alors qu'il retournait devant L'Aigle des Balkans.

La voiture brûlait toujours et les pompiers n'étaient pas encore arrivés. Mais il ne lui restait pas trop de temps pour ce qu'il avait à faire : sauver Lika des tueurs de Kadaré.

Des détonations résonnèrent au-dessus de sa tête. C'était Lika lui-même sur l'échelle de secours qui essayait de tenir à distance trois tueurs en escaladant les marches de métal tandis que deux autres lui tiraient dessus depuis la rue.

Les hommes équipés de masques à gaz étaient arrivés jusque sur le toit et, ne trouvant pas leur gibier, redescendaient eux aussi par l'échelle, comprenant que Lika ne pouvait être que là. Il était cerné, perdu. Le dernier homme de main qui lui restait quand Bolan était passé à l'action gisait sur un des paliers de la sortie de secours et son sang s'écoulait de sa tête broyée jusque sur le trottoir. Combien de temps pourrait-il tenir encore ? Ses munitions allaient bientôt s'épuiser.

Bolan mit pied à terre et appuya la moto sur la béquille. Il s'avança vers les mafieux embusqués qui tiraient vers le haut. Ils ne l'avaient pas entendu venir. L'Exécuteur marchait calmement, il sortit le Beretta 93-R et le Desert Eagle de leurs holsters. Il releva les deux armes et appuya lentement sur la détente. Les trois balles de la rafale de 93-R atteignirent le premier mafieux à la nuque et à l'épaule droite, il virevolta et tomba sur le dos. Le deuxième se retourna juste à temps pour entrevoir l'Exécuteur qui tirait avec le Desert Eagle. La balle fendit l'air avant de fendre le crâne du pourri, la tête explosa et sa cervelle alla se coller sur la carrosserie de la même couleur grisâtre de la voiture derrière laquelle il était caché.

Bolan se précipita vers l'échelle de métal au pas de course. Il monta les premières marches, légèrement penché en avant. Il devait faire attention à ne pas prendre une balle de Lika qui tirait toujours avec son Uzi.

Bolan releva le Desert Eagle et essaya d'atteindre l'Albanais à la solde de Kadaré. Il voulait tirer assez bas, pour ne pas atteindre Lika. Cette fois, il rata sa cible, la balle avait dû ricocher sur une barre de fer. Mais l'homme de Kadaré ne se rendait pas compte qu'il avait été pris à revers et les bruits de la fusillade étaient trop confus pour qu'il comprenne que les balles qui venaient d'en bas étaient lâchées par un ennemi. Bolan accéléra le pas. Il arriva sur le palier et remit le Desert Eagle dans sa ceinture pour prendre le poignard de combat. Entendant les pas de l'Exécuteur sur le métal, l'homme se retourna instinctivement. Bolan le frappa une première fois au ventre. Puis il ressortit la lame acérée et l'enfonça de nouveau dans la poitrine du mafieux. L'homme tirait toujours, son index s'était crispé sur la détente de son arme. Ses balles heurtaient les marches de métal, Bolan le repoussa violemment et il bascula par-dessus la rambarde en faisant une chute de près de dix mètres. Il était déjà mort quand son corps alla s'écraser sur l'asphalte.

Sur le toit, les hommes de Kadaré avaient retiré leurs masques à gaz, désormais inutiles, et tiraient sur Lika depuis le parapet.

Bolan riposta, les obligeant à se mettre à couvert. Puis il entendit un cri, Lika venait d'être touché et était tombé à genou. Apparemment, il n'était que blessé. Bolan lâcha une rafale de plus avec le Beretta pour empêcher les mafieux de tirer de nouveau depuis leur position dominante.

Lika s'était redressé, il essayait de se relever complètement en s'aidant de la rampe. Bolan monta l'étage qui le séparait encore du blessé et le prit par le bras. Lika croyant avoir affaire à un tueur tendit la main vers l'Uzi qu'il avait laissé tomber plus tôt. Bolan lui écrasa les doigts sous sa semelle.

— Pas de ça, dit-il, je suis ta seule chance de t'en tirer en vie.

Lika poussa un hurlement.

Les deux tireurs sur le toit risquèrent un coup d'œil. Au moment où ils allaient passer leurs armes par-dessus le parapet pour tenter leur chance, Bolan lâcha une rafale avec le Beretta 93-R. Puis il souleva Lika et le hissa sur ses épaules. Il descendit les marches à reculons comme un pompier évacuant une victime. Il retenait Lika de la main gauche et continuait à faire feu de la droite.

Au bout de quelques secondes, il atteignit le niveau de la rue. Il jeta un regard de droite et de gauche. Puis vers le haut. Les deux hommes avaient quitté le toit et s'engageaient sur les marches de la sortie de secours. Bolan tira au jugé. Un cri de douleur lui indiqua qu'il avait eu de la chance. Ou de l'instinct. Un des deux poursuivants était au moins blessé, ce qui donnerait à réfléchir à son complice.

Ce dernier lâcha une rafale. Sans effet.

Bolan devait encore traverser la chaussée pour rejoindre sa moto. Une vingtaine de mètres à découvert avec un tireur embusqué au-dessus de lui.

C'est à ce moment-là qu'une sirène retentit dans le lointain, se rapprochant à grande vitesse. Bolan tira vers le haut et jeta un coup d'œil. Son dernier adversaire valide battait en retraite vers le sommet.

Bolan traversa la rue et fit asseoir Lika sur la Suzuki. Puis il se mit aux commandes et démarra.

— Accroche-toi, dit-il à Lika, ça va secouer.

La moto se cabra, et gagna cinquante mètres en un temps record, tandis que deux voitures de police s'arrêtaient devant L'Aigle des Balkans dans des crissements de pneus assourdissants.

## CHAPITRE X

Bolan tourna dans la première rue à droite et répéta la même manœuvre qu'avec les pourris qui l'avaient poursuivi en voiture, mais, cette fois, il n'attendit pas d'être vu. Il tourna encore une fois à gauche, puis à droite et à gauche. Finalement, il abandonna la moto à un pâté de maisons de son hôtel et entra par la porte de derrière tout en soutenant toujours Lika.

Il parvint à monter l'escalier jusqu'à sa chambre sans se faire repérer, les concierges des hôtels de ce type n'étant pas très regardants sur les activités de leurs clients. Il ouvrit la porte et déposa Lika sans ménagement dans un fauteuil miteux. Ce dernier grimaça de douleur.

— Je suis blessé, dit-il.

Bolan s'approcha, déchira ce qui restait de la chemise du mafieux et inspecta la plaie. Puis il fit de même avec le bas du pantalon du mafieux pour examiner son genou.

— C'est pas grand-chose, conclut-il. La balle t'a juste effleuré, ça saigne beaucoup mais tu mériterais pire.

Bolan s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau miteux. A l'extérieur, il voyait les policiers qui arrivaient en masse, accompagnés des pompiers, et qui gelaient le lieu de la bataille. La police scientifique était occupée à rassembler les douilles des balles qui jonchaient le sol de la rue et de L'Aigle des Balkans.

— Où sommes-nous ? demanda Lika.

— Au Ritz, répondit Bolan.

— Très drôle et je peux savoir qui tu es ? Tu ne travailles pas pour Kadaré, sinon tu m'aurais flingué au lieu de me sauver. Tu travailles pour qui ?

— Je suis en mission pour la famille Bonano. Mais je travaille en free lance. Je remplis des contrats sans être spécifiquement un de leurs soldats, mentit Bolan.

— Vraiment ? Et pourquoi est-ce que les Bonano s'intéressent à moi tout d'un coup ?

— Ils ont perdu beaucoup de terrain, en particulier dans le Queens, comme tu dois le savoir.

— Et alors ?

— Alors, nous savons que le principal ennemi est ton chef, ou ton ancien chef devrais-je dire, parce que d'après ce que j'ai vu, vos relations ne sont pas au beau fixe.

— Quel chef ?

— Kadaré.

— T'es drôlement bien renseigné ! T'es sûr que t'es pas un flic

infiltré, toi par hasard ?

— A ton avis ?

— Je ne sais pas.

— Tu as déjà vu des flics infiltrés prendre part à une fusillade comme ce soir et tuer sans mandat ?

Lika écarta les bras pour signifier qu'il était convaincu par l'argument.

— Et est-ce que je vais rencontrer les Bonano ? demanda-t-il.

— Non, répondit Bolan, tout passera par moi. Pour le moment en tout cas. Une étape à la fois. L'idée est de remplacer Kadaré par toi, et en échange tu leur feras de la place.

— Pourquoi est-ce qu'ils veulent traiter avec moi ?

— Parce qu'on ne peut pas traiter avec Kadaré.

— Exact ! Mais moi, pourquoi est-ce que j'accepterais de me ranger dans le camp Bonano ?

— Si tu veux une réponse franche, c'est parce que tu n'as pas le choix. Kadaré est à tes trousses, il a essayé de te liquider ce soir, et il ne va pas en rester là.

— Pourquoi est-ce que les Bonano ne cherchent pas à reprendre le pouvoir sans moi ?

— Tu les prends pour des naïfs ? rétorqua Bolan. Déclencher une guerre contre tous les Albanais installés à New York ? Non. Impossible. Il faut un chef albanais pour faire la trêve entre les Italiens et vous.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Il faut s'attaquer directement à Kadaré. Sur ses terres.

Lika émit un sifflement admiratif.

— Ambitieux, dit-il en guise de commentaire.

— Et c'est là que tu dois jouer ton rôle, expliqua Bolan.

— J'écoute.

— Tu dois m'aider à localiser Kadaré, je fais le reste.

— Pas plus difficile que ça ? demanda Lika avec ironie.

— Pas plus difficile que ça, répondit Bolan.

— Le seul problème, c'est qu'il faudra aller le chercher chez lui. Kadaré envoie des émissaires, il ne met jamais le pied sur le sol américain. Et il se déplace souvent entre l'Albanie et le Kosovo. Parfois même le nord de la Grèce, mais plus rarement.

— Eh bien, on ira le chercher chez lui. Tu dois bien avoir un moyen de le contacter puisque tu recevais tes ordres de lui.

— Indirectement.

— Qui te les transmettait ?

— Le comptable de l'organisation, Dardan.

— Tu sais où se trouve Dardan ?

— Oui, je sais aussi qu'il est bien protégé. Surtout maintenant

qu'une guerre civile a éclaté.

— Moi aussi je suis bien protégé, rétorqua l'Exécuteur en tapotant les holsters sous sa veste qui abritaient le Beretta 93-R et le Desert Eagle. Contacte Dardan immédiatement, ordonna l'Exécuteur. Dis-lui que tu veux parlementer et mettre fin à la guerre le plus vite possible.

— Il va nous tendre un piège. Ou penser que c'est moi qui lui tends un piège.

— Il se sent en position de force et on lui donnera des garanties.

Lika sortit un téléphone portable de la poche de son pantalon et se mit à chercher dans le répertoire.

— Une seconde, fit Bolan, avant d'appeler, tu mets le haut-parleur et tu expliques à ton petit copain que tu ne peux parler qu'en anglais. Compris ?

— Compris. Mais comment est-ce que je pourrais le justifier ?

— Tu lui dis que tu es avec un soldat de la famille Bonano et qu'ils ont une proposition.

Bolan dégaina le Desert Eagle et le pointa vers le front de Lika, entre les deux yeux.

— Et au moindre signe d'une entourloupe, je vais avoir comme une démangeaison dans l'index, fit Bolan avec un large sourire.

Au bout de trois sonneries, une voix enregistrée anonyme répondit en albanais.

— Il va rappeler, expliqua Lika en levant une main, il ne décroche jamais directement.

Effectivement, quelques minutes plus tard, le téléphone de Lika sonnait.

— N'oublie pas le haut-parleur, lui rappela Bolan.

Lika hocha la tête et répondit :

— Lika à l'appareil.

— Alors, c'est vrai, fit Dardan de sa voix métallique.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Quand j'ai vu ton nom s'afficher sur le cadran de mon téléphone, Lika, je n'y ai pas cru. J'ai pensé que je rêvais. Je dois dire que j'admire ton culot, je ne devrais pas mais je t'admire, je l'avoue. Et tu appelles pour quoi au juste ? Pour me menacer ? Pour te rendre ?

— Pour te faire une proposition, Dardan.

— Je ne suis pas tout à fait sûr que tu sois en mesure de faire des propositions.

— Je te propose une rencontre.

— Une rencontre ? Pour jouer aux cartes ?

— En quelque sorte, répondit Lika avec un sourire. Ou plutôt aux échecs. Ça se déroulera entre toi, moi et un soldat de la famille Bonano.

— La famille Bonano ?



— Ils veulent parler.

Un silence suivit cette déclaration.

— On se retrouvera sur le toit du Rimini. Ça devrait te rappeler des souvenirs. Je te préciserai plus tard le moment.

Puis Dardan raccrocha.

— Je crois que j'ai signé mon arrêt de mort, conclut Lika.

— Ça fait longtemps que tu l'as signé, rétorqua l'Exécuteur.

Il se garda de préciser que, comme Lika était un tueur et un maquereau, ce n'était pas si grave que ça.

Dans son quartier général, Dardan se retourna vers son principal lieutenant, Adamat.

— C'était cette ordure de Lika. Il veut parlementer.

— Il a peur. Surtout après ce soir.

— Peut-être, répondit Dardan, mais il y a quelque chose qui cloche.

— Quoi ?

— D'abord, je me demande comment il aurait pu échapper à la fois à nos hommes et à la police après l'attaque de ce soir. Et j'aimerais aussi savoir ce qu'il fabrique avec un soldat de la famille Bonano. Aussitôt après l'attaque de L'Aigle des Balkans.

— Je suis sûr que Bajuk, notre coiffeur, saura lui trouver une coupe de cheveux qui le rendra plus bavard.

Ils éclatèrent de rire.

Le rendez-vous avait été fixé à 3 heures du matin. Deux jours plus tard. Dardan, Lika et Bolan devaient se retrouver sur le toit du restaurant qui avait été détruit lors de la première bataille entre les clans albanais. Une petite pluie glaciale tombait sur New York.

Lika conduisait une BMW, en route vers le rendez-vous, Bolan, assis sur le siège du passager, gardait son Desert Eagle pointé vers lui, au cas où il aurait eu des velléités de fuite.

— Cesse d'être aussi nerveux, fit Bolan avec agacement, ça ne sert à rien.

— C'est une erreur, répondit Lika, je n'aurais jamais dû accepter.

— Tu n'as rien accepté du tout, tu n'avais pas le choix. Gare la voiture ici. On continue à pied.

Lika obéit et sortit du véhicule. Les rues étaient désertes. Un rat solitaire traversa la chaussée. Bolan regarda de droite et de gauche pour s'assurer qu'ils n'étaient pas observés.

— Passe devant, ordonna-t-il.

Ils parcoururent ainsi une vingtaine de mètres. Tous les sens de Bolan étaient en éveil. C'était presque trop calme. Ils aperçurent la façade du Rimini, la vitrine brisée était couverte de contreplaqué, le

bâtiment gardait encore des traces de fumée.

Lika ralentit le pas.

— Avance, fit Bolan.

Une vingtaine de mètres à peine les séparaient encore de la façade du restaurant quand Bolan entendit des pas. Il s'arrêta net et attendit. Il croyait rêver. Les pas se rapprochaient. Des pas de femme, des talons aiguilles qui heurtaient l'asphalte rythmiquement. Lika avait dû les entendre aussi parce qu'il s'immobilisa à son tour.

Ils se retournèrent en même temps. Une grande femme brune élégante venait vers eux, dans un tailleur gris.

Lorsqu'elle passa dans la lumière d'un réverbère, les deux hommes remarquèrent que la passante était une beauté. Bolan songea que ce n'était pas très prudent pour une femme seule et élégante de se promener en pleine nuit dans le Queens dans une telle tenue.

Mais l'inconnue n'était pas aussi vulnérable qu'il n'y paraissait. Alors qu'elle arrivait à quelques mètres d'eux, ils la virent plonger la main dans son sac à main et en sortir un objet métallique. Un pistolet. Dans le noir, Bolan eut du mal à distinguer le modèle, mais il n'avait aucun doute quant aux dangers que cette arme représentait. Et à la façon dont cette femme la brandissait, il comprit immédiatement qu'il n'avait pas affaire à une novice.

— Levez les mains en l'air, ordonna-t-elle d'une voix sensuelle. On ne bouge plus.

Trois hommes sortirent de l'ombre au même moment, deux d'entre eux brandissaient des AK 47 et le troisième un Uzi. Ils avaient mis Lika et l'Exécuteur en joue. Impossible de faire quoi que ce soit pour le moment. Bolan décida d'attendre patiemment la suite des événements.

Un quatrième homme s'avança lentement, il fumait une cigarette, portait de grosses lunettes noires. Malgré son air d'employé de bureau, on devinait à son allure un homme habitué à donner des ordres et à jouir de sa puissance : Dardan, le comptable de l'organisation et le bras droit de Kadaré.

Il claqua dans ses doigts.

— Bajuk ! cria-t-il.

Un des hommes baissa son AK 47 et s'avança vers Lika.

Il sortit un rouleau de papier adhésif et s'en servit pour bâillonner Lika.

— T'as une grande gueule, Lika, commenta Dardan. Comme ça, tu vas la fermer.

Puis Bajuk, le coiffeur, posa le canon du AK47 sur la tempe de Lika, lui faisant comprendre qu'il était inutile de protester.

— Nous avons dit que la réunion aurait lieu sur le toit, il n'y a aucune raison de changer d'avis, ajouta Dardan.

Deux de ses hommes de main saisirent Lika par les bras et le menèrent jusqu'à la contre-allée, sur le côté de l'immeuble. L'un d'eux fit descendre l'échelle de secours en métal et ils se mirent à monter les marches.

— Allons-y, fit Dardan en s'adressant à Bolan, monsieur...

— Johnson, Matt Johnson, répondit l'Exécuteur avec un calme qui impressionna l'assistance.

Lika lançait des regards désespérés vers Bolan. Mais celui-ci savait qu'il n'y avait rien à faire pour le moment. Il s'engagea sur l'escalier suivi par Dardan et la jeune femme, après les hommes de main qui montaient à reculons en pointant toujours leurs armes à feu vers eux.

Une fois sur le toit, les Albanais se mirent en demi-cercle.

— Veuillez avancer vers le milieu du toit, fit Dardan avec un regard glacial.

Encore une fois, Bolan essaya de se faire une idée de la situation. Il chercha une issue du regard.

— Ne me dites pas que vous allez essayer de vous échapper, monsieur Johnson, fit Dardan. Notre ami Lika m'a dit que vous étiez un envoyé de la famille Bonano. J'imagine que vous avez trop de bon sens pour tenter quoi que ce soit.

— Je vois que vous êtes un fin psychologue, rétorqua Bolan avec une ironie qui désarçonna celui qu'on surnommait « le comptable ».

— Très bien, répondit Dardan. Maintenant vous allez reculer jusqu'au bord.

Lika marqua une hésitation.

Dardan se tourna vers un de ses hommes, lui adressa un hochement de tête et ce dernier tira une rafale au pied du prisonnier toujours bâillonné.

Lika recula.

## CHAPITRE XI

Lika recula d'un pas, puis de deux.

— Vous aussi, fit Dardan, en s'adressant à l'Exécuteur.

Bolan obéit. Il gardait son regard impassible et se permit même de regarder Dardan droit dans les yeux avec un sourire en coin.

Ce dernier hocha la tête. En bon sadique, il appréciait les démonstrations de courage.

— Encore un pas, fit Dardan.

— Non, répondit l'Exécuteur en souriant toujours.

Bolan avait compris qu'on le mettait à l'épreuve, et s'il le fallait il préférerait mourir les armes à la main plutôt que de donner satisfaction à un pourri.

Dardan applaudit discrètement, puis il se tourna vers ses hommes de main. Encore un hochement de tête et ils s'approchèrent de Lika, le saisirent sous les bras et l'amènèrent au bord du toit. Il essayait de crier, d'implorer, mais le bâillon étouffait ses paroles.

— Au revoir, Lika, fit Dardan, puis il claqua dans ses doigts.

Les deux hommes lâchèrent leur prisonnier juste au-dessus d'une benne servant au recyclage du verre.

Lika fit une chute de trente mètres, ses bras battaient l'air, comme s'il essayait de voler, il tomba à la renverse et s'enfonça entièrement dans le verre brisé comme s'il avait plongé au fond d'une piscine, les tessons de bouteille lui déchirèrent le visage, lui crevèrent les yeux. En dirigeant le faisceau de sa torche électrique vers le bas, Dardan eut le plaisir de voir Lika qui tentait de revenir à la surface, chaque mouvement aussi infime fût-il lui infligeait une nouvelle coupure, sur les jambes, les bras, les mains, la face.

Finalement, épuisé, terrorisé, Lika cessa de lutter et se laissa sombrer dans ce bassin de verre tranchant.

Bolan tendit ses muscles, prêt à l'action, prêt à vendre chèrement sa peau, quand Dardan s'adressa à lui d'une voix suave.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Johnson. Lika était un traître, nous devons lui infliger le châtiment qu'il méritait, mais vous, vous n'êtes pas un traître.

Bolan ne répondit pas. Il attendait la suite.

— Vous êtes notre invité, continua Dardan. Notre ami Lika, paix à ses cendres, nous a dit que vous étiez un soldat de la famille Bonano. Si vous me permettez votre nom, Johnson, Matt Johnson, n'est pas très italien.

— Vos renseignements sont corrects, répondit Bolan. Pour commencer, je viens vous voir plutôt en qualité de messenger que de soldat, d'autre part, je ne suis pas membre de la famille Bonano, je

travaille pour eux. Je suis ce qu'on pourrait appeler un travailleur indépendant.

— Ou un mercenaire ? suggéra Dardan.

— C'est un très vilain mot, rétorqua l'Exécuteur avec un sourire amusé. Mais si vous voulez.

— Et quelles sont les propositions que veut nous faire la famille Bonano ?

— Vous voulez vraiment en parler ici ? demanda Bolan.

— Je peux vous inviter... chez moi. Mais j'aurais pensé que vous vous seriez méfié.

— De quoi ? répondit Bolan.

— Très bien, conclut Dardan.

Puis se tournant vers un de ses hommes, il cria :

— Bajuk, amène la voiture.

Bolan était dans la place. Le danger n'en était que plus grand et Lika était mort, ce qui ne facilitait pas sa tâche. Il aurait pu préparer une action commando et liquider l'équipe de Dardan. Mais l'Exécuteur ne voulait pas se suffire de ça. Il voulait décapiter l'organisation. Aller jusqu'au sommet et liquider le pourri qui organisait le trafic d'êtres humains et d'organes. Défier le dragon dans son antre.

Ils quittèrent le toit et regagnèrent deux limousines garées l'une derrière l'autre à quelques pâtés de maisons des ruines du Rimini.

Bajuk, dit « le coiffeur », se mit au volant.

Au bout de dix minutes environ, Dardan se tourna vers Bolan.

— Excusez-moi, dit-il, mais vous comprendrez aisément que je suis obligé de prendre certaines précautions.

Il produisit un bandeau noir et ajouta :

— Permettez, monsieur Johnson, que je vous mette ceci sur les yeux. Après tout vous êtes recommandé par ce cher Lika.

— Aucun problème, répondit Bolan, nous sommes tous deux des professionnels, monsieur Dardan.

Pendant qu'il avait les yeux bandés, Bolan continua à étudier les mouvements de la voiture. Il connaissait trop les techniques de combat en zone urbaine pour se laisser avoir et perdre le sens de l'orientation.

La voiture tourna à gauche, puis à droite, puis à gauche. Il parvenait à calculer les distances parcourues entre chaque changement de direction grâce aux bruits du moteur et aux passages de vitesse.

Il se retint de sourire. Les mafieux albanais appliquaient exactement la même technique qu'il avait adoptée pour les semer un peu plus tôt, au plus fort de la bataille. C'était simple, il fallait tourner en rond, décrire une sorte de spirale dans les rues du Queens pour revenir au point de départ. On pouvait efficacement semer le doute et la confusion chez un novice en agissant ainsi. Mais ça ne marchait pas

avec Bolan.

Il savait qu'il n'était qu'à quelques centaines de mètres des ruines du Rimini.

La portière s'ouvrit et on le fit sortir. Il entendit une deuxième porte qui s'ouvrait, on le guida à l'intérieur, et là Dardan lui déclara :

— Nous allons maintenant vous enlever votre bandeau, monsieur Johnson.

Bajuk s'approcha et défit le nœud qui retenait le morceau de tissu derrière la tête de l'Exécuteur.

Ils se trouvaient dans un bar aux murs rouges avec une lumière tamisée.

— Allons nous installer au fond, suggéra Dardan.

Ils prirent place autour d'une table ronde, en compagnie de la jeune femme qui avait brandi un revolver devant Lika.

— Je ne vous ai pas encore présenté, monsieur Johnson, voici Ivanka, dit Dardan.

La jeune femme adressa à l'Exécuteur un sourire glacial. Les mafieux albanais restaient accoudés au bar, où des hôtesse vinrent les rejoindre.

— Je vous écoute, monsieur Johnson.

Il fallait improviser. Et vite ! Le plus simple pour Bolan était de jouer le même jeu qu'avec Lika.

— La famille Bonano m'a chargé de vous transmettre une proposition. Ils veulent une trêve. Reprendre une partie de leurs activités dans le Queens qu'ils ont perdues au profit de votre organisation et, en échange, ils vous offrent une part de leurs entreprises dans le New Jersey. Plus, évidemment, une alliance contre vos ennemis, car il semblerait qu'une guerre civile a éclaté dans vos rangs. Est-ce que je me trompe ?

— Non, monsieur Johnson, vous ne vous trompez pas. Sur le dernier point en tout cas. Il faudra que je transmette votre offre en haut lieu et voir ce qu'en pense le chef de la famille.

— Est-ce que je pourrais le rencontrer ? demanda Bolan.

C'était risqué; il ne fallait pas brûler les étapes et éveiller la méfiance des Albanais.

— Non, ça ne sera pas possible, monsieur Johnson, répondit Dardan avec un sourire.

— Je ne crois pas que la famille Bonano se contentera de traiter uniquement avec des intermédiaires, monsieur Dardan.

— Je comprends, monsieur Johnson, mais nous n'en sommes pas encore là. Il nous faudra d'abord des garanties.

— Je suis sûr que les Bonano seront prêts à vous les fournir. Dardan hocha la tête.

— Il faudra notamment des garanties sur vous. Considérez-vous

comme notre hôte, tandis que nous vérifierons vos dires, en particulier en ce qui concerne votre identité.

L'homme était plus prudent que Bolan ne l'avait soupçonné. Il fallait jouer le jeu et redoubler de vigilance.

— C'est parfaitement compréhensible, dit-il.

— D'autre part, pourriez-vous contacter le chef de votre famille ou des capos pour l'informer que vous êtes ici ?

— Bien entendu, répondit l'Exécuteur.

Il sortit son téléphone portable de sa poche et, sans être vu, composa le numéro de téléphone de Hal Brognola.

Quand ce dernier répondit, Bolan ne lui laissa pas le temps de dire un mot.

— Georgio, fit-il, je suis chez M. Dardan, le comptable de M. Kadaré, et je voulais te dire que tout allait bien et rassurer du même coup M. Dardan.

Hal comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Son ami Bolan était en train de tenter un gigantesque coup de bluff. Il réagit au quart de tour. Baissant la voix, il demanda :

— Je peux parler ?

— Oui, répondit Bolan.

Puis il se tourna vers Dardan et Ivanka avec un large sourire.

— J'ai appris par le F.B.I. qu'un de leurs hommes avait infiltré les Albanais de Dardan, mais ils n'ont plus de nouvelles.

— Très bien, Georgio, je te rappellerai pour te donner un lieu de rendez-vous si M. Dardan est intéressé par nos propositions.

Puis il raccrocha.

— Vous voilà rassuré ? demanda Bolan à Dardan.

Tout en se demandant comment réagirait ce pourri s'il avait su que Bolan venait de parler au numéro Un du *Justice Department*. L'Exécuteur avait presque envie d'en rire.

— Nous voilà rassurés, répondit Dardan. Nous allons tout de même faire notre petite enquête. Vous allez rester avec nous quelque temps, Ivanka va vous montrer votre chambre. Et une dernière chose...

— Oui.

— La proposition que vous allez me faire est la même que celle que vous vouliez faire à Lika ? Ou est-ce que je me trompe ?

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Les affaires sont les affaires, monsieur Dardan. Ou est-ce que je me trompe ?

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Johnson, répondit le mafieux avec un sourire.

A l'autre bout du bar, le barman ouvrit une trappe pour se rendre à la cave et chercher des bouteilles de vodka. A ce moment-là un

hurlement à glacer le sang s'échappa de la trappe.

Après une seconde de stupéfaction, Dardan cria :

— Referme cette trappe, imbécile !

Terrifié, le barman obéit immédiatement.

Le mafieux se tourna vers Bolan et expliqua :

— C'est notre ami Bajuk, celui que nous appelons le coiffeur, il est très occupé en ce moment. Nous avons démasqué un flic infiltré parmi nous et nous comptons sur Bajuk pour envoyer un message très clair au F.B.I. Quand ils verront dans quel état leurs agents reviennent, ils auront moins envie de faire les malins et de venir nous infiltrer.

Il éclata de rire et Bolan s'efforça de l'imiter alors qu'une rage froide le gagnait. L'Exécuteur avait envie de tuer. Mais il fallait attendre, patienter encore.

— Je sais que vous autres, Italiens, vous vous refusez à vous attaquer aux flics, aux juges et aux agents fédéraux. Mais nous, Albanais, apportons notre petite révolution dans les affaires, ajouta Dardan.

Puis, d'un grand geste de la main, il fit comprendre à Bolan qu'il était temps de suivre Ivanka.

L'Exécuteur se leva. La découverte de l'agent infiltré lui compliquait la tâche. Il allait devoir changer de plan et sauver cet homme. S'il était toujours en vie au matin.

Ivanka le mena à l'étage et le fit entrer dans une chambre spacieuse et confortable. Bolan étudiait le terrain, en préparation du combat qui s'annonçait. Il ne fallait pas trop tarder pour exfiltrer l'agent.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à appeler, déclara Ivanka en lui désignant un téléphone posé sur la table de nuit. La ligne est reliée directement avec le bar.

Puis elle tourna les talons et disparut dans le couloir en se déhanchant.

Bolan se dirigea vers la fenêtre. Elle donnait sur une cour intérieure, plutôt étroite. Il était au premier étage. Un bond de quatre mètres suffirait à rejoindre le rez-de-chaussée s'il fallait passer par là. Il ouvrit et regarda vers le haut. Pas d'escalier de secours cette fois. Impossible de savoir depuis son poste d'observation si une contre-allée menait à la rue. Bolan se pencha à l'extérieur, puis monta sur le rebord de la fenêtre. C'était ce qu'il craignait : on ne pouvait accéder à la cour qu'en passant par le bar.

Mais l'Exécuteur avait encore un avantage : les pourris lui avaient laissé ses armes. Un oubli ou un excès de confiance.

Comme il s'apprêtait à refermer la fenêtre, il entendit de nouveau un cri de douleur. Il regarda et vit une faible lumière jaunâtre qui s'échappait d'un soupirail dans la cour. Bolan comprit que le cri venait de la cave où on torturait l'agent infiltré.



Bolan perçut ensuite un bruit de moteur. Une voiture venait de s'arrêter devant le bar. Est-ce que l'agent était mort, allaient-ils l'évacuer et l'abandonner dans un terrain vague ?

Des voix lui parvinrent qui échangeaient quelques paroles dans une langue qu'il identifia comme de l'albanais. Puis des portières qui claquaient et le moteur qui se remettait en marche.

C'était bon signe. En fait la voiture était venue chercher plusieurs mafieux. Ils quittaient le bar. Et ils n'auraient pas eu le temps d'emmener aussi facilement un blessé sans aucun doute incapable de marcher.

Bolan décida que le moment de passer à l'action était arrivé. Il suivit les conseils d'Ivanka et décrocha le téléphone posé sur la table de nuit.

Le barman lui répondit aussitôt.

— Je voudrais une bouteille de whisky et un verre, commanda Bolan.

Le barman grommela quelques paroles et ajouta :

— Ça vient.

Ivanka s'approcha du bar.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Notre nouvel invité qui se croit dans un palace. Il a demandé une bouteille de whisky.

— Tiens, je n'aurais pas cru que c'était le genre à vider des bouteilles tout seul dans sa chambre.

— Peut-être qu'il veut de la compagnie, suggéra le barman, avec un sourire adipeux.

Le regard que lui lança Ivanka à ce moment lui fit immédiatement baisser les yeux, en regrettant de s'être essayé à l'humour.

— Mets ça sur un plateau, ordonna-t-elle. C'est moi qui vais le lui apporter.

Cette fois, il s'exécuta sans faire de commentaires.

Dans sa chambre, Bolan était prêt. Il avait décidé que dès que le barman se présenterait à la porte, il lui enfoncerait son couteau de combat sous le menton. Il le traînerait à l'intérieur de la chambre et descendrait dans le bar pour continuer l'assaut.

Trois coups légers à la porte attirèrent son attention. Le gros barman n'avait pas perdu son temps. En même temps, ces coups à la porte lui paraissaient un peu trop légers. Un mauvais pressentiment le gagna.

Il se dirigea vers la porte, ouvrit et se retrouva face à Ivanka. Il fallait changer de plan immédiatement. L'Exécuteur répugnait à tuer une femme même quand elle était complice de tueurs psychopathes.

Elle lui adressa un sourire enjôleur.

— Entrez, dit Bolan.

Elle fit quelques pas en se dirigeant vers la table basse, le plateau à la main. Bolan la suivit de près. Dès qu'elle eut déposé son fardeau, il lui posa la main sur la bouche pour la bâillonner, puis il l'attira contre lui et l'immobilisa avec une clé de bras. Il releva légèrement la main et appuya avec le pouce à la base du cou, sur un point vital. Il sentit Ivanka faiblir entre ses bras. Elle ne tenait plus sur ses jambes et venait de perdre connaissance. Il la laissa retomber sur le sofa, remercia encore une fois le maître d'arts martiaux qui lui avait enseigné cette technique, puis il dégaina le Desert Eagle et le Beretta 93-R.

Il gagna le haut de l'escalier sans rencontrer personne.

Les bruits du bar lui parvenaient du rez-de-chaussée. Mais la scène était moins bruyante que précédemment. Les mafieux qu'il avait entendus partir n'étaient toujours pas rentrés.

Bolan se baissa pour compter le nombre de gangsters dans la salle. Impossible de tout voir. Mais il estima qu'ils devaient être quatre en comptant le barman.

Il descendit l'escalier lentement et avec détermination, puis se dirigea vers le bar. Le gros barman haussa les sourcils, visiblement étonné de le voir là.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Puis il écarquilla les yeux en voyant Bolan qui relevait ses armes.

— T'avais oublié les glaçons, fit l'Exécuteur, et il ouvrit le feu.

## CHAPITRE XII

La tête du barman se désintégra en un brouillard rougeâtre. Des milliers de gouttes de sang se répandirent dans l'atmosphère, comme l'eau d'un spray, avant d'aller se coller sur le miroir. Il s'effondra et disparut derrière son comptoir.

Bolan se retourna immédiatement vers les deux autres mafieux assis à une table en train de discuter et de fumer leurs cigarettes. Ils étaient accompagnés de deux hôtes et Bolan décida qu'il ne pourrait pas tirer dans leur direction avec le Beretta 93-R de peur de blesser les filles.

Les pourris n'avaient pas les mêmes scrupules. Pendant la seconde d'hésitation que Bolan avait marquée avant de dégainer, les pourris avaient agrippé les hôtes et s'en servaient comme boucliers. Bolan vit les deux tueurs plonger la main sous leurs blousons de cuir pour sortir leurs armes.

D'un bond il alla rejoindre le cadavre du barman en sautant par-dessus le comptoir, prenant appui sur une main. Deux balles passèrent au-dessus de sa tête.

Les filles s'étaient mises à hurler de terreur. La situation était bloquée.

Bolan visa le plafond et lâcha une rafale de Beretta 93-R. Des plaques de plâtre se détachèrent et tombèrent sur les mafieux et leurs boucliers humains. L'Exécuteur savait que ça lui donnait un très court répit; il se releva derrière le bar, une des filles avait réussi à se libérer. Bolan appuya sur la détente du Desert Eagle. Une abeille de plomb de 9mm fendit l'air et traversa la poitrine du tueur albanais.

Son complice riposta aussitôt. Bolan se baissa encore une fois et les balles allèrent se loger dans le mur.

Le salaud tenait l'hôtesse par les cheveux. Il lui donna un coup de crosse sur l'épaule et lui cassa la clavicule. Bolan réapparut derrière le bar. Il appuya sur la détente du Desert Eagle. Sa balle alla se loger dans le mur à quelques centimètres du visage du mafieux.

L'Exécuteur savait que le flic infiltré était en train de saigner et de souffrir dans la cave. Il sentait l'impatience le gagner.

Soudain, la fille qui était retenue prisonnière par le mafieux albanais saisit un des verres posés sur la table et jeta le contenu au visage du pourri. Celui-ci poussa un juron et s'essuya la face avec la main qui tenait le revolver. C'était l'opportunité qu'attendait l'Exécuteur. Il releva le Desert Eagle. Et appuya sur la détente. Un rugissement de métal remplit la pièce, la balle alla se loger entre les deux yeux de l'Albanais. Au même moment, la fille, épuisée par l'effort qu'elle venait de produire, s'évanouit et se laissa glisser sur le sol. Le dernier

mafieux s'était tapi dans un coin; il pointa son pistolet vers Bolan. Le Guerrier regardait la mort droit dans les yeux. Elle allait sortir du bout de ce canon et l'emporter avec les autres, avec tous ceux qu'il avait lui-même tués. C'était la fin du combat.

Puis, au lieu d'un rugissement de feu, Bolan n'entendit qu'un simple dé clic. L'arme venait de s'enrayer. Le destin ! L'Exécuteur avait maintenant tout le temps de relever ses deux armes et de mettre le pourri en joue.

— Jette ton pistolet, dit-il.

L'Albanais leva lentement les mains et laissa tomber son CZ 75 à ses pieds. Bolan s'approcha, les deux bras tendus.

— Au moindre geste suspect, je t'explose !

Puis il baissa les yeux vers l'arme du gangster.

— Un CZ 75 de fabrication tchèque, fit l'Exécuteur avec une moue. Tu me déçois, ne me dis pas qu'avec tous tes trafics minables tu n'aurais pas pu t'offrir mieux. Tu vas regretter ta radinerie.

Et Bolan lui administra un magistral coup de pied entre les jambes. Le mafieux se plia en deux en se tenant le bas-ventre, puis ses jambes cédèrent. Il tomba à genou, son front alla heurter le sol.

— Il y a encore combien de pourris comme toi dans ce trou à rats ? demanda Bolan.

Le gars était groggy mais il eut quand même la force de répondre :

— Personne.

L'Exécuteur posa la semelle de sa chaussure sur la joue du mafieux.

— Tu mens. J'ai vraiment envie de te faire sauter une rotule, alors ne me tente pas. Je répète la question. Il y a encore combien de pourris comme toi dans ce...

— Je te jure...

Le mafieux n'avait pas eu le temps de finir sa phrase que Bolan entendait la trappe derrière le bar qui s'ouvrait.

Il vit Bajuk qui en sortait, « le coiffeur » portait une chemise blanche maculée de sang. Le sang de la victime qu'il était encore occupé à torturer quelques secondes auparavant.

Il resta interdit en voyant Bolan au milieu des cadavres de ses camarades. Comme il tenait un grand rasoir ensanglanté à la main, il se rua vers l'Exécuteur.

Celui-ci fit parler le Desert Eagle. La balle emporta la main de Bajuk et le rasoir qu'il agitant. Un jet de sang sortit du moignon. Bajuk regarda fasciné son membre atrophié. Il poussa un hurlement d'animal blessé, puis tomba à genou en se tenant le bras. Il hurlait comme un gosse.

— Ma main ! Tu m'as arraché la main !

Il se mit à pleurer à gros sanglots. Le tortionnaire le plus sadique

qu'avait compté la mafia albanaise pleurnichait au pied de l'Exécuteur. Celui-ci en éprouva un profond dégoût.

Il leva le Desert Eagle et abaissa la crosse sur le bourreau. Il l'assomma du premier coup. Mais un pourri suivait « le coiffeur » et profita de la surprise pour se jeter sur l'Exécuteur; il enserra son cou pour l'étrangler. Le Guerrier, quoique troublé, agrippa l'épaule de son agresseur, se baissa et le fit passer par-dessus sa tête. Le mafieux tomba sur le dos de tout son long. Le choc fut tel qu'il rebondit sur le sol.

Bolan arma sa jambe et d'un coup de talon écrasa la gorge de l'Albanais. Celui-ci resta immobile comme une poupée cassée.

Le Guerrier se dirigea sans plus tarder vers la trappe par laquelle Bajuk était monté. Il descendit l'échelle de bois qui menait au sous-sol et se retrouva dans une cave où s'entassaient des caisses de bois. A lire les inscriptions, elles contenaient des bouteilles de gin ou de whisky, mais Bolan soupçonnait qu'il y avait encore autre chose dans cet entrepôt : de la drogue et des armes. Il avançait prudemment dans les allées que formaient les caisses, de profil, le Beretta 93-R devant lui.

Il entendit alors un gémissement.

Là, au milieu d'une pièce éclairée par deux tubes de néon, un homme était assis sur une chaise, retenu au dossier par des chaînes. Bolan devina immédiatement qu'il s'agissait du policier infiltré repéré par les Albanais. Il ne manquait pas d'expérience, mais avait rarement vu un spectacle d'une telle cruauté.

On reconnaissait à peine un être humain sur cette chaise. Le visage et la tête n'étaient plus qu'une boule sanguinolente. Bajuk lui avait crevé les yeux, puis il lui avait tranché les oreilles et le nez. Il n'avait plus de lèvres non plus. Le sang avait commencé à noircir par endroits.

Bolan espéra pour cet homme qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre et s'il lui demandait d'abréger ses souffrances, l'Exécuteur était prêt à le faire, par compassion.

Il se rendit compte également que Bajuk avait commencé à scalper lentement son prisonnier. Une partie de son cuir chevelu pendait sur le côté comme un bonnet et on voyait apparaître l'os du crâne, écarlate, couvert de sang.

Un souffle rauque s'échappait de l'orifice qui faisait office de bouche. Bolan s'approcha et se pencha à l'oreille de la victime. Il ne savait pas s'il serait en mesure d'entendre ou de comprendre ce qu'il allait lui dire :

— Je m'appelle Matt Johnson, dit-il, je travaille pour le gouvernement. Je vous promets que vous serez vengé. Est-ce que vous pouvez parler ? Me dire quelque chose ? Un mot ?

Il lui sembla alors que le pauvre homme essayait de moduler une parole. Il se pencha et crut entendre : « Saranda. »

Bolan savait qu'il s'agissait d'une ville du sud de l'Albanie, pas loin de la frontière grecque mais ce n'était pas suffisant. Il fallait autre chose, qu'est-ce qui se trouvait exactement à Saranda ?

L'homme essaya de prononcer quelques paroles. Un filet de sang s'échappa de sa bouche. Bolan vit avec horreur qu'il avait la langue tranchée en deux dans le sens de la longueur.

Mais l'homme produisit un effort surhumain et parvint à balbutier :

— Giuseppe Filippo.

Pourquoi lui donnait-il maintenant un nom italien ?

Bolan se demanda s'il avait bien entendu.

— Giuseppe Filippo ? demanda-t-il.

Mais la victime n'en pouvait plus. Il l'entendit souffler une dernière fois, puis plus rien. La tête du flic infiltré retomba sur sa poitrine. Il était mort.

Bolan remonta dans le bar.

Bajuk était toujours là, il avait enveloppé son moignon dans un torchon et continuait à pleurnicher. Bolan était encore hanté par le visage du flic transformé en une bouillie de sang.

Il se dirigea vers Bajuk qui leva vers lui des yeux bovins.

— Tu m'as fait mal ! pleurnicha le gros Albanais.

— On vit dans un monde injuste, répondit Bolan, et tu sais pourquoi ? Parce que tu ne vas pas mourir lentement.

Bolan posa le canon du Desert Eagle entre les deux yeux du « coiffeur » et appuya sur la détente. La tête explosa comme un fruit trop mûr, répandant la cervelle malade de Bajuk aux quatre coins du bar. « Le coiffeur » était allé rejoindre ses trop nombreuses victimes.

Bolan remarqua alors au milieu du sang et des os brisés une médaille en or au bout d'une chaîne. Il se pencha pour regarder de plus près. C'était comme des armoiries. On voyait notamment deux poignards à lames recourbées qui s'entrecroisaient, au-dessus d'un cœur. Un aigle à deux têtes dominait le tout. Bolan songea que ce moyen d'identification pourrait s'avérer utile par la suite. Il ramassa la chaîne et le médaillon et les glissa dans la poche de sa veste.

Au moment où le corps du gros tortionnaire s'affalait sur le sol, Bolan entendit un crissement de pneus à l'extérieur. Puis quatre portes qui claquaient.

Les mafieux qui étaient partis un peu plus tôt revenaient.

Bolan glissa un nouveau chargeur dans le Beretta 93-R.

Le premier pourri qui passa la porte s'adressait à ses copains derrière lui en regardant par-dessus son épaule. Il était en train de rire de sa propre plaisanterie. Ce fut quand il se retourna pour faire face à la scène de carnage qu'il reçut trois balles de 9mm en plein ventre.

Son sourire se figea. Il se tint l'estomac et sentit ses tripes qui s'échappaient par la blessure. Il regarda ses doigts gluants, rouges de sang, et se tourna vers les autres avec une expression d'incompréhension sur le visage. Tout s'était déroulé en moins d'une seconde.

Bolan lâcha une deuxième rafale. Le mafieux tournoya sur lui-même, touché à l'épaule et partit en arrière s'affaler dans les bras de son complice, l'empêchant de riposter.

Un autre mafieux réussit à se glisser à l'intérieur en brandissant un Glock, il ouvrit le feu en direction de Bolan. Ce dernier répondit aussitôt, mais son tir alla se perdre dans un panneau du mur.

Il battit en retraite derrière le bar. Trois mafieux lui faisaient face de l'autre côté de cette barricade improvisée. Mais comme il savait qu'il ne tiendrait pas longtemps, il ouvrit la trappe et redescendit dans la cave.

Il alla se planquer derrière une caisse de bois et attendit dans l'obscurité. Il savait que, tôt ou tard, un des tueurs soulèverait la trappe et apparaîtrait en contre-jour, offrant une cible idéale. Le doigt de Bolan caressait la détente du Beretta 93-R.

Comme il l'avait prévu, il vit un rai de lumière se dessiner lentement au-dessus de lui, à un angle de trente degrés environ. Mais le mafieux ne s'engagea pas immédiatement. Il lâcha d'abord une rafale d'AK 47 espérant une riposte qui lui permettrait de localiser Bolan.

L'Exécuteur retint son feu. Il attendait qu'un deuxième mafieux s'engage sur l'escalier de bois.

Au-dessus, les pourris faisaient eux aussi preuve de patience. Finalement l'Exécuteur se révéla plus fort à ce jeu-là. Il entendit les gonds de la trappe qui grinçaient. De nouveau une rafale. Les balles vinrent se loger dans les caisses, faisant voler les bouteilles en éclats. Le whisky, la vodka, le gin se mirent à couler sur le sol de ciment.

Bolan ne ripostait toujours pas. Un mafieux descendit de trois marches et referma prestement la trappe derrière lui pour se trouver à couvert de l'obscurité.

Bolan entendait les marches de bois de l'échelle qui grinçaient sous le poids du tueur avançant prudemment. L'Albanais s'était arrêté et écoutait. Bolan retint son souffle. Le tueur tira de nouveau, au hasard, dans le noir complet. Des bruits de verre brisé répondirent à ses salves.

Des cris résonnèrent à l'étage supérieur. Un deuxième pourri venait rejoindre le premier au sous-sol.

Dardan, le chef, restait prudemment dans le bar, entouré de cadavres. Il serrait les dents, bouillonnait de haine. Le soldat des Bonano les avait bien roulés. Il s'était introduit dans la place et les avait massacrés pour ses patrons, pensait-il. Il n'arrivait pas à

s'imaginer un seul instant que l'Exécuteur, tapi dans l'ombre, dans les entrailles de son repère albanais, pouvait agir seul. Mais il était déterminé à lui faire payer le prix fort. En même temps, il hésitait à appeler des renforts, il craignait que Kadaré ne lui pardonne pas un tel échec. Et si Bajuk « le coiffeur » était mort, là à ses pieds, on ne tarderait pas à trouver un nouveau tortionnaire pour le remplacer. Et on lui confierait la tâche de lui faire payer à lui, Dardan, ses errances.

Un coup de feu retentit au sous-sol. Dardan serra les poings. Peut-être qu'un de ses hommes avait réussi à tuer ce salaud à la solde des Italiens.

Mais Dardan se trompait. Les deux Albanais dans la cave avaient encore une fois tiré au jugé et avaient raté leur cible.

L'un d'eux était muni d'une torche électrique. Comme ils se sentaient en force, il décida de l'allumer et de balayer l'obscurité à la recherche de Bolan.

Le faisceau jaune révéla des caisses brisées, mais aucun tireur caché.

Les deux hommes avancèrent prudemment.

Bolan avait reculé sans un bruit jusqu'à la chaise où était encore enchaîné le policier torturé.

Un des deux Albanais avait cru déceler un mouvement. Il tira encore une fois. Puis il brandit la torche dans la direction vers laquelle il venait de tirer. Son complice arriva au même moment au coin d'un empilement de caisses.

Cette fois Bolan riposta : il leva un bras et tira avec le Desert Eagle. La balle atteignit le pourri en pleine poitrine et le fit reculer de deux mètres. La torche électrique éclaira le visage du supplicié et ses vêtements couverts de sang. Son complice crut, avec les jeux d'ombre et de lumière, que c'était son copain qui venait de lever une arme et de faire feu. Quand il réalisa la réalité, il poussa un hurlement d'horreur et lâcha son arme pour partir en courant vers les marches de bois qui menaient au rez-de-chaussée.

Bolan saisit la torche électrique et dirigea le faisceau vers le fuyard. Le mafieux hurlait toujours, la folie le gagnait. Il se retourna, implora de le laisser en vie comme s'il avait affaire à un vampire. Le Guerrier éclaira le supplicié et le mafieux submergé par l'horreur s'évanouit, roula jusqu'au pied de l'escalier où il resta inerte.

Bolan remonta vers le bar. Il espérait que Dardan y était toujours. Il ne savait pas s'il serait entouré de gardes du corps.

L'Exécuteur s'arrêta sur la quatrième marche et écouta.

Il n'y avait pas grand monde à l'étage au-dessus, ou ils étaient tous en embuscade.

Bolan souleva la trappe derrière le bar. Il avança prudemment. Il n'y avait plus que des morts autour de lui. Le silence avait une qualité



inquiétante.

Il ne vit Dardan nulle part.

« Dommage, songea Bolan avec un sourire amer, j'aurais bien aimé lui parler. »

Il ne retournait pas exactement à la case départ, mais le dernier combat qu'il avait livré ne lui facilitait pas la tâche, au moment où il allait infiltrer les Albanais.

Il lui restait les deux noms que lui avait donnés le flic supplicié avant de mourir : Saranda et Giuseppe Filippo.

Bolan songea que les rives de l'Adriatique risquaient d'être sa prochaine destination.

On rendrait les honneurs au malheureux policier supplicié, mais ça ne changeait rien à la rage dont l'âme de l'Exécuteur était remplie...

## CHAPITRE XIII

— Giuseppe Filippo ? demanda Hal Brognola. Non, je ne vois pas. Mais je peux me renseigner. Je te rappelle, Striker.

Bolan faisait le guet depuis plusieurs jours devant son dernier champ de bataille.

La police avait gelé le lieu. Il espérait voir Dardan revenir. Mais pour l'instant la surveillance n'avait rien donné. Il continuait à s'interroger sur l'identité du mystérieux Giuseppe Filippo. Était-ce un autre nom de Kadaré ? Ou le traître qui avait dénoncé le flic infiltré à Dardan et ses sbires ?

Une chose était sûre, le grand chef des mafieux albanais avait maintenant été prévenu des divers désastres qui venaient de s'abattre sur sa famille et ses investissements aux Etats-Unis. Le *kanun* allait faire rage : la vengeance albanaise. On allait s'entre-poignarder pendant un bon moment dans tous les clans et sous-clans autour de Tirana et au nord du pays, aux frontières avec le Kosovo. La suspicion serait partout. Ce qui obligeait Bolan à s'interroger sur la meilleure façon de se rendre à Saranda. Plusieurs solutions s'offraient à lui, il pouvait passer par la Grèce, le Monténégro, ou arriver par la mer en venant de Corfou.

La frontière avec le Kosovo était encore trop dangereuse à cause des nombreuses bandes armées, et Bolan risquait de ne pas pouvoir y passer inaperçu. Même s'il sentait que c'était la région où tout s'achèverait.

Le téléphone portable vibra dans la poche de sa veste. Un regard sur l'écran lui indiqua que c'était Hal qui le rappelait.

— Ça y est, Mack. Ça m'a pris plus de temps que je ne pensais mais j'ai trouvé. Giuseppe Filippo est le nom de code d'un agent du F.B.I. infiltré chez les Albanais, et qui a disparu depuis quelque temps, à peu près au même moment que l'homme que tu as retrouvé mort chez ces salauds. Il n'a pas pu nous contacter, nous ne savons pas où il est. Ni même s'il est encore en vie.

— Quelque chose me dit que s'il est encore en vie, il doit se trouver à Saranda. C'est sans doute ce qu'essayait de me faire comprendre le flic infiltré avant de mourir.

— Possible. Mais on ne peut pas en être sûr.

— Sauf en allant voir par soi-même, en se jetant dans la gueule du loup, répondit Bolan d'un air songeur.

— Ce n'est pas ce que je recommande.

— Je le sais, Hal, mais...

Bolan entendit un soupir résigné à l'autre bout du fil et il ne put s'empêcher de sourire.

— Ce ne sera pas la première fois, Hal, ajouta-t-il.

— Et je te connais trop pour essayer de t'en dissuader. Mais une fois que tu seras en territoire albanais je ne pourrai rien pour toi, Striker. Et ne compte pas sur l'aide de la police et des officiels albanais non plus.

— Je le sais.

— Bonne chance et prends soin de toi, Striker.

— Merci, Hal, je crois que je vais en avoir besoin.

Comme il raccrochait, Bolan songea qu'il avait trouvé la solution. La dernière phrase d'Hal concernant les officiels et la police albanaise lui avait donné la réponse à ses nombreuses interrogations sur la façon de s'infiltrer en territoire ennemi. Il allait le faire avec l'aide de son vieux complice, Jack Grimaldi, le pilote exceptionnel qui l'avait accompagné déjà dans de si nombreuses missions.

Il composa son numéro immédiatement.

— Une nouvelle mission ? demanda le pilote avec enthousiasme dès qu'il répondit, avant même d'avoir salué Bolan.

— Décidément on ne peut rien te cacher, Jack.

— Loin de New York ?

— Très loin.

— Ne me fais plus attendre. Où ça ?

— En Albanie.

Jack Grimaldi émit un sifflement admiratif.

— Tu comptes sur moi pour piloter un Boeing ?

— Pourquoi pas ? répondit Bolan en riant. On choisira l'avion qu'il nous faut et on verra pour les détails quand on se retrouvera.

— Où ça ?

— Rendez-vous à Corfou dans trois jours. A la terrasse de la taverne en face de l'église saint Spyridon.

— C'est noté. Bon voyage, l'ami.

— Bon voyage, Jack.

Une foule compacte se serrait dans les petites rues autour de l'église. Bolan, assis à l'intérieur du café, vit de loin Jack qui se dirigeait à grands pas vers lui. A l'heure au rendez-vous, comme toujours.

— Tout s'est bien passé ? demanda Jack Grimaldi avec un sourire.

— Jusque-là, je ne peux pas me plaindre, répondit Bolan en lui serrant chaleureusement la main, mais ça risque de se gâter.

— Quel est le programme ?

— Il faut entrer clandestinement en Albanie.

— Par les airs ?

— Ou en montant une opération amphibie. Tu me déposes en hydravion à quelques miles des côtes et je finis sur un canot gonflable.

— Je sais ce qu'il nous faut. Un Cessna Birddog. On n'a pas fait mieux pour ce genre de choses. Et il y a assez de millionnaires qui passent leurs vacances ici pour que l'achat d'un hydravion de tourisme n'attire pas l'attention.

— Parfait.

— Et une fois en Albanie ?

— Je n'ai pas encore de plan précis. Je dois localiser un certain Kadaré. Je saurai te contacter au moment de m'exfiltrer. Mais ça risque de prendre un certain temps.

— On part quand ?

— Le plus tôt possible.

Le lendemain soir, vers 9 heures, Bolan et Grimaldi gagnaient leur Cessna Birddog, un avion qui avait déjà fait ses preuves pendant la guerre de Corée. Ils hissèrent à bord le canot dont l'Exécuteur se servirait pour regagner le rivage au nord de Saranda.

Comme les lumières du port apparaissaient sur l'horizon, Jack perdit de l'altitude, il finit la dernière partie du trajet à quelques mètres à peine au-dessus des vagues, toutes lumières éteintes. Le Birddog fendait l'air comme un oiseau de proie. Il fallait à tout prix échapper à la surveillance des gardes côtes albanais au risque de se faire abattre sans sommation. Mais Jack Grimaldi pilotait d'une main sûre, prêt à relever brusquement le levier de commande pour regagner de l'altitude et faire un demi-tour serré.

Il avait suffisamment pratiqué cette manœuvre au cours de ses années d'errance quand il travaillait pour la mafia. Il pouvait maintenant, sans trembler, mettre ses techniques au service de la cause opposée.

— On n'est plus très loin, déclara-t-il, on va pouvoir amorcer l'amerrissage.

Sans un mot, Bolan prépara le canot et vérifia le bon fonctionnement de ses armes. Il emportait le Beretta 93-R et le Desert Eagle, ainsi que son poignard de combat. Il savait que s'il avait besoin de grenades défensives, voire d'un lance-roquettes, il n'aurait aucun mal à s'en procurer sur le sol albanais.

L'avion se posa sur les vagues et glissa encore sur une trentaine de mètres.

— Ça ira, fit Bolan, inutile de trop s'approcher de la côte. Le danger augmente à chaque mètre.

— Tu es sûr que tu ne veux pas ménager tes efforts ? demanda Jack, je peux maintenir le moteur en marche et diriger avec le gouvernail.

— Non, répondit Bolan. Tu me connais mieux que ça. Pour le moment, tu retournes à Corfou.

Il ouvrit la portière latérale et poussa le canot à l'extérieur. Puis il se glissa à bord. Il fit un petit geste d'adieu à Jack et se mit à pagayer.

Il bénéficiait d'une nuit parfaitement noire. Les nuages cachaient la lune et l'Exécuteur savait ramer sans faire le moindre bruit.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il sentit ses muscles qui commençaient à chauffer. Et il aperçut le rivage à environ cinquante mètres. Les lumières de la ville brillaient à dix kilomètres au sud.

Le Guerrier fournit un dernier effort et laissa les vagues le porter jusqu'à la plage. Il quitta le canot de sauvetage d'un bond et l'abandonna sur la berge, camouflé dans un bosquet.

Il jeta un coup d'œil de droite et de gauche. Rien, personne. Bolan longea la plage en direction de Saranda.

Les routes étaient désertes. Une marche de dix kilomètres ne représentait rien pour Bolan. Au bout d'une heure et demie environ il sortit des vêtements propres de son sac et se changea. Il abandonna son bagage puis se glissa dans la ville. Il était au cœur de la riviéra albanaise. Il savait qu'il n'aurait pas longtemps à attendre pour se retrouver face à son gibier préféré : le mafieux. Et comme il connaissait les habitudes de ses proies, il se dirigea vers l'hôtel le plus luxueux pour observer les allées et venues dans le hall.

La mafia albanaise lui facilitait la tâche. Arrivée récemment sur la scène internationale, elle n'avait pas encore saisi toutes les vertus de la discrétion.

Il s'était assis dans le lobby de l'hôtel devant un verre de jus de fruits depuis à peine une demi-heure, quand il vit une limousine noire s'arrêter devant l'entrée. Trois hommes en descendirent. A leurs costumes noirs, leurs bijoux, leurs lunettes de soleil et leur air agressif, on comprenait tout de suite à qui on avait affaire. Ils étaient accompagnés d'une demi-douzaine de femmes, cinq blondes et une brune, et là encore on devinait à leur allure qu'elles pratiquaient le plus vieux métier du monde.

Le petit groupe entra et se dirigea vers le bar autour de la piscine. Les employés de l'hôtel se précipitèrent pour satisfaire leurs moindres caprices. Un des mafieux, qui portait un énorme médaillon en or sur la poitrine, balaya l'air de la main. Le concierge de l'hôtel s'inclina servilement et frappa dans ses mains, obligeant tous les résidents à quitter la place et préserver l'intimité des truands.

Bolan songea que ça arrangeait ses affaires. Mais il fallait rester prudent, il ne voulait pas blesser les pauvres filles qui accompagnaient ces pourris. Putes, oui, mais certainement pas dangereuses.

Un des serveurs de l'hôtel apparut avec un plateau sur lequel étaient posés une bouteille de champagne et des verres.

Il se dirigea vers la table au bord de la piscine, autour de laquelle les mafieux s'étaient installés et se mit à les servir.

Une des jeunes femmes tendit la main vers une des coupes de champagne. Le tueur assis à sa droite lui saisit le poignet et se mit à le tordre. La fille grimaça de douleur, essaya de sourire d'un air aguicheur et l'implora d'arrêter.

— T'as soif ? fit-il, je vais te rafraîchir, moi.

Il lui saisit les cheveux et la poussa vers la piscine.

— Je ne sais pas nager ! criait-elle en russe, je ne sais pas nager, je t'en supplie.

Ses cris déclenchèrent l'hilarité de ses complices assis autour de la table.

Une autre des filles plongea à son tour dans l'eau pour sauver la première qui n'arrivait pas à revenir à la surface.

Les mafieux criaient des encouragements en se moquant d'elles.

Bolan passa la porte de verre qui séparait le hall de l'hôtel des abords de la piscine, sous le regard consterné du concierge.

— Hé vous ! cria ce dernier, où vous...

Bolan se retourna et le concierge se tut immédiatement. Il avait compris qu'il se préparait des événements hors du commun.

L'Exécuteur parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la table. Il saisit la bouteille de champagne et, d'un large revers du bras, la brisa sur le visage du premier tueur.

La bouteille se cassa en deux, envoyant un jet de mousse et de sang sur les voisins du pourri. Ils restèrent interdits quelques fractions de seconde. C'était assez pour que Bolan prenne une coupe, la casse sur le rebord de la table et l'enfonce dans l'œil d'un deuxième mafieux. Comme le troisième réalisait enfin qu'ils étaient attaqués, il se leva d'un bond et reçut un coup de coude qui lui cassa le sternum. Bolan aurait pu dégainer le Desert Eagle et faire un massacre, mais il voulait finir à mains nues. Passer sa rage.

Il renversa la table d'un coup de pied faisant partir en arrière les trois mafieux sur leurs chaises. Il leva le genou droit pour armer son coup de pied et abattit son talon de toutes ses forces sur le visage du dernier pourri encore valide. Il entendit l'os du nez qui craquait. Il redoubla le coup de pied, les orteils bien relevés pour lui donner plus de puissance. Cette fois ce furent les pommettes qui cédèrent.

Le mafieux à l'œil crevé se tenait le visage en serrant les dents et en hurlant, il essayait en vain de trouver son arme à feu de sa main libre. Finalement, il saisit le manche d'un couteau et le tira de sa ceinture. Il le brandit devant l'Exécuteur en maugréant des malédictions antiques.

Il balayait l'air devant lui avec la pointe de son arme.

Il fallait faire vite; un autre de ces pourris pouvait encore se relever et ajuster Bolan. Celui-ci décida de mettre fin le plus rapidement possible à cette petite danse.

Il détendit sa jambe comme un ressort. Un coup de pied droit parfaitement dosé, d'une précision diabolique. Le pourri n'avait même pas eu le temps de le voir partir. Il écarquilla le seul œil qui lui restait, ouvrit la bouche en laissant s'échapper un filet de bave. La douleur qui lui saisit le bas-ventre était telle qu'il n'arrivait même pas à crier. Il suffoquait et avait l'impression d'avoir avalé un kilo de fonte.

Celui qui avait reçu une bouteille de champagne sur la tête essaya de se relever. Bolan le vit du coin de l'œil. Le pourri sortait de sous sa veste un pistolet que l'Exécuteur ne parvint pas immédiatement à identifier. Il était sûr qu'il serait bien assez dangereux de toute manière pour ne pas laisser à ce tueur le temps de tirer. Il fonça sur lui et, dans le mouvement, décocha encore un coup de pied au visage du type. Ce dernier appuya sur la détente de son arme au moment où la semelle de l'Exécuteur connectait avec ses dents. Il cracha ses molaires et ses incisives sur le dallage de la piscine. Le sang coulait de ses lèvres fendues. Il essaya de tirer encore une fois. Mais Bolan lui avait saisi l'avant-bras et lui faisait une clé en lui remontant la main jusqu'entre les omoplates. Puis il releva d'un coup sec, lui déboîtant l'épaule.

Bolan décida qu'il fallait maintenant en finir. D'autant plus qu'il n'était pas dans son intérêt de garder en vie toutes ces ordures. De toute manière, ils ne le méritaient pas. Il dégaina le Beretta 93-R et le Desert Eagle et mit en joue le borgne qui se tortillait sur le sol en se tenant le ventre, une demi-flûte de champagne encore enfoncée dans l'œil et il lui tira une balle dans le front.

Le dernier tueur se relevait. Il était resté sonné après que son crâne eut heurté le dallage lorsqu'il avait fait sa chute.

Il se frottait l'arrière de la tête et regardait de droite et de gauche, comme s'il essayait de se rappeler ce qui venait de lui arriver. Bolan s'avança vers lui, le dominant de toute sa hauteur. Le mafieux leva les yeux, comprit tout d'un coup ce qui se passait et dégaina son arme.

Une balle de Desert Eagle dans le coude l'empêcha de viser. Mais sous l'effet de la douleur, la main se contracta autour de la détente et le coup partit. La balle alla se perdre dans le ciel. Son avant-bras resta plié selon un angle absurde.

Bolan se pencha au-dessus de lui. Il allait l'interroger sur le clan auquel il appartenait, quand le concierge de l'hôtel se présenta à la porte.

L'Exécuteur pointa le Desert Eagle vers lui.

— Pas un pas de plus, ordonna-t-il.

L'hôtelier hésita, il était sûrement à la solde des mafieux qui jonchaient le sol autour de la piscine.

— A genoux, les mains sur la tête, contre le mur ! ordonna Bolan en armant le chien du Desert Eagle.

Le concierge fut aussitôt convaincu. Il entrecroisa les doigts sur le

haut de son crâne chauve et s'agenouilla.

Au moment où Bolan se retournait pour s'occuper de nouveau du mafieux au coude cassé, deux coups de feu résonnèrent. Bolan virevolta.

La jeune femme brune en Bikini qui avait plongé dans la piscine un peu plus tôt se tenait devant lui. Elle venait de mettre deux balles dans la poitrine du mafieux allongé par terre, et elle pointait un pistolet vers l'Exécuteur.



## CHAPITRE XIV

Bolan leva les mains en l'air sans pour autant lâcher ses armes.

— Qui êtes-vous ? demanda la jeune femme.

Il hésita une fraction de seconde. Il ne savait pas quelle relation elle avait pu entretenir avec ces tueurs, même si elle venait d'en achever un. C'était peut-être pour l'empêcher de parler. D'autre part, elle s'imaginait peut-être que Bolan agissait pour le compte d'un clan adverse.

Finalement, l'Exécuteur décida de jouer le tout pour le tout.

— Je m'appelle Matt Johnson, dit-il. Je suis un agent du F.B.I. en mission spéciale.

— Vraiment ? fit-elle.

— Vraiment.

Elle se retourna vers les autres jeunes filles.

— Disparaissez ! leur dit-elle. Essayez de trouver un pêcheur qui vous emmènera jusqu'à Corfou, et là, la police s'occupera de vous.

Les jeunes femmes s'éparpillèrent à toute vitesse.

Puis la belle brune s'approcha du concierge de l'hôtel, toujours à genoux devant son mur et qui essayait de percevoir des bribes de conversation. Elle abattit la crosse de son pistolet sur sa nuque. Il s'effondra comme une masse sans avoir dit un mot.

— Suivez-moi, dit-elle alors en se tournant vers Bolan, qui n'avait pas bronché.

— Je peux remettre mes armes dans leurs holsters ? demanda-t-il, alors qu'il tenait toujours le Desert Eagle et le Beretta 93-R à bout de bras.

Elle hocha la tête.

— Attendez ! Une dernière chose, dit Bolan.

Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit le médaillon qu'il avait pris sur le cadavre de Bajuk, puis il s'approcha d'un des mafieux morts, allongé à côté de la piscine, et le posa sur sa poitrine. Comme une signature. Les acolytes du pourri qui retrouveraient ce souvenir penseraient qu'il avait été liquidé par une faction adverse, pour venger la mort de Bajuk à New York. Les balles allaient pleuvoir sur les clans albanais.

— Par ici, fit la jeune femme en se couvrant d'un peignoir.

— Puis-je savoir à qui ai-je l'honneur ? demanda Bolan en lui emboîtant le pas.

— Mon nom de code est Giuseppe Filippo, répondit-elle avec un sourire amusé.

— Quatre de nos hommes ont été tués à l'hôtel Miramar, chef.

Le *capo* regarda le messenger d'un air impassible. Il réfléchit quelques secondes, prit un coupe-papier sur son bureau et se mit à se curer les ongles.

— D'où te viennent tes informations, Arsim ? demanda-t-il.

— J'arrive juste de l'hôtel. Le concierge a été emmené à l'hôpital. Il a été assommé par une des filles qui accompagnaient Bledin, Cern, Artar et Elbar. Les autres putes se sont enfuies.

— Et eux, ils sont dans quel état ?

Le messenger baissa les yeux.

— Ils sont tous morts, chef.

— On ne peut pas dire que tu apportes de très bonnes nouvelles, mon pauvre Arsim.

Le visage d'Arsim se décomposa. Il arrivait souvent qu'on blâme le messenger de mauvaises nouvelles dans les clans albanais et qu'on le liquide, comme pour se garder du mauvais œil.

— Je ferais n'importe quoi pour les venger, chef.

— Je sais, Arsim, je sais. Est-ce qu'on sait qui les a tués ?

— L'homme qui les a liquidés était seul.

— C'était un Albanais ?

— Les employés de l'hôtel pensent qu'il s'agit plutôt d'un étranger.

— Un Russe ?

— Peut-être.

— Un Turc ?

— Je ne sais pas, chef. Mais il a laissé une sorte de signature ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a laissé une médaille à côté d'un cadavre.

— Une médaille ?

— Elle appartenait à mon cousin Bajuk, qui était parti servir Kadaré aux Etats-Unis. C'est la médaille de notre clan, je l'ai reconnue tout de suite.

Le chef prit un air songeur.

— Mais il y a quand même une bonne nouvelle, ajouta Arsim avec un sourire carnassier.

Le chef haussa les sourcils pour lui signifier qu'il écoutait.

— On a rattrapé une des filles qui accompagnaient nos hommes et qui essayait de passer en Grèce en soudoyant un pêcheur.

— Et où est-elle ?

— Elle attend chez mes hommes, répondit Arsim. Ils se sont déjà occupés de lui faire passer le goût des promenades en mer.

— Très bien, Arsim. Fais-la venir ici.

— Entrez, fit « Giuseppe Filippo » en s'adressant à Bolan alors qu'ils s'arrêtaient devant un immeuble délabré à un étage, dans un vieux quartier de Saranda. C'est une de mes planques, expliqua-t-elle.

Ils remontèrent un couloir malodorant, faisant fuir un chat, puis traversèrent une petite cour intérieure avant de gravir un escalier branlant, qui les mena jusqu'à une chambre exiguë et sombre.

La jeune femme fit entrer Bolan et referma derrière elle en tirant le verrou. L'Exécuteur remarqua que la porte était blindée.

— Giuseppe Filippo ? fit l'Exécuteur, quand la jeune femme se retourna vers lui. Un peu masculin, vous ne trouvez pas ?

Elle sourit.

— C'est mon nom de code, monsieur... Johnson. Vous pouvez m'appeler Alexandra.

Bolan nota qu'elle avait marqué un temps d'hésitation avant de prononcer le patronyme par lequel il s'était présenté. Elle se méfiait encore. Rien de plus normal. Elle ajouta :

— Vous avez des méthodes musclées pour un agent du F.B.I.

— J'appartiens à une unité spéciale. Nous agissons dans l'ombre, répondit Bolan.

Elle se contenta de hausser les sourcils. Puis elle quitta son peignoir pour enfiler une chemise kaki et un pantalon de treillis.

Elle glissa un Beretta Bruni 92 dans la grande poche carrée du pantalon le long de sa cuisse.

— Très belle arme, commenta l'Exécuteur. C'est le F.B.I. qui vous l'a fournie ? J'ai cru comprendre que vous êtes vous aussi un agent fédéral.

— Pas exactement. J'appartiens à la police italienne. Je travaille en collaboration avec le F.B.I.

— Excellente nouvelle, répondit l'Exécuteur.

— Et je ne pose pas trop de questions sur mes collaborateurs, ajouta-t-elle; ma situation ne me le permet pas. Ou ne me le permet plus.

— Vous pouvez être plus précise ?

— J'ai été recrutée pour cette mission alors que je travaillais pour la police à Naples. Ma mère était albanaise et mon père italien. Je parle parfaitement l'albanais ce qui a fait de moi une candidate idéale pour le poste. De plus, j'avais une revanche à prendre. Mon frère s'est infiltré auprès de la camorra, la mafia de Naples. Les Albanais l'ont fait prisonnier et l'ont torturé à mort. C'est un certain Bajuk qui s'en est chargé, ils le surnomment « le coiffeur ».

Bolan hocha la tête.

— Je connaissais ce personnage, dit-il. Il ne torturera plus personne.

Elle releva la tête, regarda l'Exécuteur droit dans les yeux et comprit le message. Elle devinait que cet inconnu au regard d'acier n'était pas étranger à la mort de Bajuk.

— J'ai réussi à m'introduire dans les cercles de la mafia albanaise

à Tirana grâce à un contact. Mais je n'ai pas pu approcher le chef suprême. Malheureusement...

— Kadaré ?

— Oui. Mais ce nom est encore une couverture de plus. Ses proches, le cercle des intimes l'appellent Erdogan Pacha.

— Et où se cache-t-il ?

— Si je le savais, il y aurait longtemps que je serais allée le tuer de mes propres mains.

— Pourquoi n'avez-vous plus contacté vos officiers chargés de la mission depuis quelque temps ? On dit au F.B.I. avoir perdu votre trace.

— Il y a deux raisons à cela. La rumeur commençait à se répandre autour d'Erdogan Pacha qu'un Italien du nom de Giuseppe Filippo s'était introduit dans leur clan et, d'autre part, la guerre civile qui a éclaté entre Albanais au Queens a rendu tout le monde paranoïaque. Ma marge de manœuvre s'en est retrouvée considérablement réduite.

Bolan vit qu'elle hésitait. Peut-être avait-elle encore une troisième raison dont elle n'osait pas parler. Finalement Alexandra se décida et déclara :

— D'autre part, il sera impossible d'inculper Erdogan Pacha et de le juger où que ce soit. La seule façon de décapiter son Organisation sera de le faire tuer ou de le tuer. Et l'agence, tout comme la police italienne, n'approuvent pas ces méthodes.

— Nous nous comprenons, répondit Bolan.

— Vous avez un plan dans l'immédiat ?

— Nous allons observer ce qui se passe, j'ai comme l'impression que la guerre civile qui a commencé à New York va se répandre ici.

— Ce serait une bonne nouvelle.

Dans le quartier général mafieux à Saranda, une villa en haut d'une colline avec vue sur la mer, l'atmosphère était tendue.

— Elle refuse de parler, chef, déclara Arsim.

La jeune femme qui avait été faite prisonnière après avoir tenté de s'échapper à Corfou était allongée et enchaînée sur une table de massage. Elle avait été brutalement violée et torturée. Son dos n'était plus qu'une bouillie rouge après les coups de cravache qu'elle avait reçus sans interruption pendant des heures. Elle n'avait eu de répit que lorsqu'elle perdait connaissance, quand la douleur devenait insoutenable.

Le chef s'approcha de la forme étendue sur la table, il lui releva la tête en lui tirant les cheveux. Ses tortionnaires lui avaient coupé le nez et les lèvres.

— Vous ne lui avez peut-être pas posé les bonnes questions, fit le chef avec un petit sourire en coin.

— On lui a demandé qui était le type qui a attaqué nos hommes, et le nom du pêcheur qui devait l'emmener à Corfou. On a suivi vos instructions, chef. Elle nous a dit qu'elle ne savait pas.

Le boss remarqua qu'elle n'avait plus de doigts.

— Je crois qu'elle vous a dit la vérité, fit-il. Avec ce qu'elle a subi, je ne vois pas pourquoi ni comment elle aurait pu ne pas parler.

Il jeta encore un regard au visage et au corps mutilé de la jeune fille.

— Elle ne nous sert plus à grand-chose maintenant, conclut-il. Dommage.

Il sortit un pistolet de sous sa veste, posa le canon sur la tempe de la suppliciée et appuya sur la détente, abrégeant ses souffrances.

— Allez, toi et toi, fit-il en se tournant vers deux de ses hommes, débarrassez-moi de ça. Toi, Arsim, il faut que je te parle.

— J'écoute, chef.

— C'est à l'hôtel, qu'on trouvera les responsables de la tuerie. A qui appartient cet établissement ? Je sais qu'il n'est pas la propriété d'Erdogan Pacha.

— Il appartient à un de ses cousins, Izmir.

— Intéressant.

— Va leur rendre une petite visite. Demande à parler à Izmir. Je m'entretiendrai avec Erdogan des mesures à prendre.

— A qui dois-je parler, chef ?

— Au concierge pour commencer. Je suis très étonné qu'il ait été le seul survivant dans cette affaire.

— J'y vais accompagné, chef ?

— Oui, et armé. D'ailleurs, c'est moi qui t'accompagne, Arsim.

Bolan et Alexandra s'étaient postés sur le toit du bâtiment voisin de l'hôtel Miramar. Un immeuble d'habitation de deux étages délabré comme beaucoup de constructions de la ville, mais qui offrait un poste d'observation idéal pour la suite des événements. Il était suffisamment bas pour que l'on puisse entendre tout ce qui se disait dans la rue, mais le parapet permettait de voir sans être vu. Sauf, depuis les étages supérieurs de l'hôtel. Toutefois Bolan et Alexandra n'avaient pas à s'en inquiéter pour le moment.

Au bout de quelques minutes de patience, ils virent deux voitures approcher lentement de l'hôtel Miramar.

— Je crois que voilà nos clients, fit Bolan en se tournant vers Alexandra.

— Ce sont eux, je vous le confirme, dit-elle.

Les deux voitures s'arrêtèrent devant l'hôtel.

Un homme à lunettes noires en descendit, accompagné d'un moustachu armé d'une AK 47. Visiblement dans les rues de Saranda,

il n'était pas nécessaire de cacher ses armes, même en plein jour.

— Va voir à l'intérieur, Arsim, dit l'homme aux lunettes.

— Bien, chef, répondit le moustachu à l'AK 47.

Bolan se raidit. Il venait de reconnaître l'homme aux lunettes qui parlait avec cet air d'autorité.

— Que se passe-t-il ? demanda Alexandra.

— Vous connaissez celui qu'il vient d'appeler « chef » ?

— Non, répondit Alexandra, c'est la première fois que je le vois. Pourquoi ? Vous le connaissez ? demanda-t-elle à Bolan.

— Très bien. Mais je ne l'avais plus revu depuis New York. Il s'appelle Dardan, et ils le surnomment « le comptable ».

## CHAPITRE XV

Une rafale de mitraillette éclata dans le hall de l'hôtel. Quelques secondes plus tard on vit Arsim sortir à reculons en titubant. Il redescendit les quelques marches du perron en agitant les bras, des jets de sang s'échappant de sa poitrine.

Dardan se précipita derrière sa voiture pour se mettre à l'abri et leva un bras. C'était le signal. Un de ses hommes sortit du véhicule avec un lance-roquettes sur l'épaule, il s'agenouilla derrière la Mercedes et fit feu. L'ogive traversa l'air, passa les portes de l'hôtel et explosa avec des crachats de flamme et une détonation assourdissante. Un épais nuage de fumée noire obscurcit l'entrée. Les hommes de Dardan en profitèrent pour se mettre en position.

— C'est ce que j'aime voir, dit Bolan en se tournant vers Alexandra. Des pourris qui s'entretuent à l'arme de guerre.

Les hommes de Dardan étaient tous équipés d'AK 47, ils tiraient à l'aveuglette vers le hall, espérant faire un maximum de dégâts. Peu leur importait s'ils tuaient des civils à l'intérieur.

Il n'y eut bientôt plus une vitre intacte sur les deux premiers étages. Un touriste, poussé par la curiosité, apparut sur son balcon pour voir ce qui se passait. Il fut immédiatement fauché par une rafale de plomb et bascula dans la rue par-dessus la rambarde. Son corps criblé de balles s'écrasa avec un bruit sourd comme un sac de linge sale.

A l'intérieur, les assiégés organisaient la riposte. Des balles de 9mm ricochaient sur les carrosseries des voitures garées devant l'hôtel.

Les hommes de Dardan s'accroupirent derrière leurs limousines pour laisser passer l'orage. Mais une grenade à fragmentation décrivit une courbe dans l'air sortant d'une des fenêtres du premier étage. Elle rebondit au milieu de la chaussée et alla rouler sous la première voiture. Des cris de panique s'élevèrent de toutes parts, un des hommes de Dardan tira en direction de la fenêtre depuis laquelle la grenade avait été lancée. Puis ce fut l'explosion.

La voiture fut soulevée d'un mètre et le réservoir s'enflamma.

— Au moins, ils n'ont pas peur d'employer les grands moyens, commenta Bolan.

— Et la police ne risque pas de venir s'interposer, ajouta Alexandra. Les clans albanais ont trop de ramifications au sein des forces de l'ordre.

Chaque parole était ponctuée de tirs d'arme automatique. On voyait aux lueurs derrière les fenêtres qu'une partie de l'hôtel commençait à prendre feu. Des cris de douleur s'échappaient maintenant des rangs de Dardan. Plusieurs de ses tueurs avaient été

touchés par des éclats de grenade. L'un d'eux déchirait sa chemise d'une main tremblante pour révéler une profonde entaille qui saignait abondamment.

L'homme au lance-roquettes s'apprêtait à faire feu une deuxième fois.

Bolan aurait pu l'en empêcher mais il hésitait à prêter main-forte trop tôt aux assiégés, il ne connaissait pas leur nombre ni leur puissance de feu, et il était de son intérêt que les deux clans s'affaiblissent mutuellement au maximum.

La roquette fendit l'air avec un sifflement et quelques fractions de seconde plus tard une deuxième explosion déchira les entrailles de l'hôtel. Le plafond du hall commençait à s'effondrer par endroit. Un des hommes sortit les mains en l'air, il avait le visage en partie brûlé, une de ses joues n'était plus qu'une énorme cloque, ses cheveux ressemblaient à de la paille noircie. Il arrivait à peine en haut des marches du perron que ses anciens complices l'abattaient d'une rafale de P.-M. dans le dos. Il dévala les quatre marches qui le séparaient de la chaussée et s'effondra.

Dardan demeurait caché derrière le blindage de la voiture qui l'avait amené. Il criait ses ordres avec frénésie, mais ne se risquait jamais à tirer un coup de feu.

— Toi, et toi, ordonna-t-il à deux de ses hommes, allez vous mettre de chaque côté de la porte.

Les deux truands hésitèrent, le premier partit en sprintant. Une pluie de balles s'abattit sur lui, l'une d'elles lui déchira la cuisse, il continua à ramper en tirant au hasard, tenant son AK 47 d'une main et sa jambe de l'autre.

— A toi ! cria Dardan au deuxième qui n'avait pas suivi. A toi !

Le tueur ne savait pas ce qui était le plus dangereux : tirer sur son chef ou monter à l'assaut sous un feu nourri. Il ne comprenait pas comment les assiégés pouvaient résister après l'orage d'acier qui s'était abattu sur eux.

— Si tu n'y vas pas, c'est moi qui te tue ! hurla Dardan.

L'homme se leva et courut, accroupi, tête baissée, en aspergeant l'entrée de l'hôtel devant lui avec son arme. Il parvint jusqu'aux marches, les franchit d'un bond, et se plaqua contre le mur. Il regarda ses camarades cachés derrière les voitures. L'un d'eux venait de prendre sa place. L'instant d'après il le vit recevoir une balle en pleine tête, le haut du crâne se détacha, et une gerbe de sang s'éleva. La victime tomba les bras en croix sans avoir compris ce qui lui arrivait.

L'homme de Dardan sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Si son chef ne l'avait pas envoyé au casse-pipe, c'était lui qui se serait retrouvé mort sur le trottoir.

Il releva la tête et vit qu'un des mafieux à l'intérieur de l'hôtel tirait



depuis une des chambres à l'étage. Le sniper était en train d'ajuster un membre du clan de Dardan. Puis il remarqua une présence sur le toit de l'immeuble d'en face : il venait de repérer Bolan et Alexandra.

Il ouvrit le feu dans leur direction, mais les balles passèrent largement au-dessus de leur tête. L'homme dans la chambre à l'étage croyant qu'il avait été pris pour cible se pencha à l'extérieur afin d'ajuster l'ennemi. Une balle tirée par un des hommes derrière une voiture lui déchira la nuque, il s'écroula sur le rebord de la fenêtre. La moitié supérieure de son corps pendait à l'extérieur comme une sinistre poupée de chiffons.

— Ils nous ont repérés, fit Alexandra en se tournant vers Bolan.

— On ne peut rien faire pour le moment, répondit l'Exécuteur. De toute manière, ils sont déjà assez occupés comme ça.

A l'intérieur de l'hôtel, les flammes gagnaient l'ensemble du hall. Les canapés en faux cuir fondaient et dégageaient des gaz irrespirables saturés d'acide chlorhydrique, plus d'un employé s'était évanoui, et mourait d'asphyxie sur le carrelage.

Dardan fit signe à son homme de pénétrer dans la place, tandis que ce dernier essayait de lui indiquer par geste la présence de Bolan et d'Alexandra sur le toit.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Alexandra. Il faut liquider ce type avant que les autres comprennent qu'on est là.

— Patience, répondit le Guerrier, d'une voix placide.

Son instinct lui donna raison. Un autre sniper avait pris la place du premier et tirait sur l'homme en contrebass. Ce dernier se mit à couvert à l'intérieur de l'hôtel. Mais il ressortit immédiatement chassé par la fumée et reçut une balle à l'épaule. Il tournoya sur lui-même et tomba lourdement. Puis il rampa pour se coller de nouveau contre la façade. Une deuxième balle lui cassa le bras alors qu'il essayait de relever son AK 47 et une troisième lui fit un trou dans la poitrine, perforant le poumon. Une bave rougeâtre se mit à mousser au coin de sa lèvre.

Les flammes faisaient des ravages considérables dans l'intérieur de l'hôtel. Un camion des services d'incendie fit une timide apparition, mais devant la violence de la fusillade, les pompiers tournèrent les talons.

Les employés encore en vie s'étaient réfugiés dans la piscine, espérant que la fraîcheur de l'eau les protégerait de flammes. Tous les assiégés étaient montés dans les étages.

Bolan se tourna vers Alexandra.

— Quand l'incendie va faire sauter les conduits de gaz, dit-il, on va assister à une véritable éruption volcanique. Les explosions risquent de gagner les maisons avoisinantes. Il va falloir battre en retraite.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je vais garder Dardan à l'œil. L'idée que la guerre civile

est revenue des Etats-Unis pour s'implanter ici va considérablement désorganiser les clans albanais. La sécurité risque de se relâcher alors même que la paranoïa va tous les gagner. Ce sera le moment de traquer Kadaré, ou Erdogan Pacha comme vous dites.

— N'oubliez pas que je peux aussi jouer un rôle dans cette affaire, répondit Alexandra.

— Je ne l'oublie pas, on verra en temps et en heure. J'aurai certainement moins de chances de me faire repérer en agissant seul.

— Ou en se faisant passer pour un couple de vacanciers allemands, suggéra Alexandra.

— Vous avez peut-être raison. Pour le moment, il nous faut sortir de cette fusillade en un seul morceau.

Dardan avait dû avoir la même pensée et se dire que pour un premier avertissement cet assaut ferait l'affaire. Bolan vit qu'il levait la main comme s'il signifiait à ses hommes de se replier. De plus, il avait encore subi quelques pertes. Et, en général prudent, il préférerait ne pas pénétrer dans l'hôtel pour finir la bataille au corps à corps. Même si les assiégés commençaient à se sentir perdus, l'un d'eux sortit sur les marches du perron et ouvrit le feu, tenant son AK 47 au niveau de sa hanche. Il balayait la rue sans viser aucune cible en particulier, serrant les dents, et hurlant des insultes. Quand son chargeur fut vide, il se mit à tâtonner sous sa chemise pour en trouver un plein, coincé sous sa ceinture.

Une balle tirée par un des hommes de Dardan ne lui en laissa pas le temps. Il reçut du 9mm en pleine poitrine et recula de deux pas. Il lança une dernière insulte avant qu'une deuxième balle l'atteigne au cou et tomba face contre terre.

— Il ne faut pas les perdre de vue, fit Bolan en se tournant vers Alexandra. Je vais essayer de suivre Dardan. Ils préparent un repli.

— Ce n'est pas nécessaire, répliqua Alexandra. J'ai reconnu l'homme juste à côté de lui.

— Celui avec les Ray-Ban d'aviateur ?

— Oui, c'est un chef de guerre. Je sais où se trouve son quartier général. Ils vont sûrement s'y retrouver ce soir.

— Vous êtes sûre ?

Elle se tourna vers lui et haussa les sourcils.

— N'oubliez pas, monsieur Johnson, que j'ai infiltré leur organisation depuis plusieurs années, je commence à connaître leurs habitudes.

Bolan hocha la tête. Il n'osa pas demander jusqu'où elle était allée pour mener à bien sa mission. Mais il respectait son courage et ses sacrifices.

Une explosion gigantesque déchira le ciel de Saranda. On aurait pu croire que l'hôtel allait être réduit en miettes comme une baraque

de bois touchée par un obus. Des bris de verre, des bouts de brique volèrent dans tous les sens.

Alexandra et Bolan s'aplatirent sur le toit.

— L'incendie a dû atteindre une importante réserve de gaz ! cria Bolan.

Une vague de feu et de fumée noire leur passa au-dessus de la tête. Ils étaient comme des surfeurs pris dans des rouleaux de flammes.

Un des hommes de Dardan, trop lent à se coucher, se retrouva criblé d'échardes de verre, comme un coussin à épingles. De longues pointes lui entrèrent dans la poitrine, il avait le visage rouge de sang. Il s'effondra en hurlant.

Dardan ordonna à ses hommes de remonter dans les véhicules, songeant qu'il n'y aurait plus de survivants à l'intérieur, ou au mieux quelques blessés graves enfouis sous les décombres. Les hommes encore debout obtempérèrent avec soulagement. Le chauffeur de la limousine de Dardan fit marche arrière, écrasant la tête de celui qui avait eu le visage transformé en un cactus de verre. Son crâne explosa sous le pneu comme une pastèque trop mûre.

Sur le toit, Bolan et Alexandra s'éloignèrent en rampant à reculons, ils passèrent par une trappe plutôt que de regagner la chaussée d'un bond. L'Exécuteur craignait que la jeune femme ne se torde la cheville. Ils se mêlèrent aux quelques habitants de l'immeuble, pris de panique, qui évacuaient leurs appartements.

Ils coururent le long de la rue et arrivèrent sur la promenade, face à la mer. L'hôtel brûlait comme un bûcher, d'immenses flammes orange s'élevaient vers le ciel dans un rugissement de dragon blessé.

Ils eurent juste le temps de voir la Mercedes de Dardan et la deuxième voiture, un 4x4 Mitsubishi, qui s'éloignaient vers le centre-ville.

— Ils vont regagner les collines, expliqua Alexandra. Ils vont se réfugier dans leur sanctuaire en attendant une riposte, à moins qu'ils ne prennent les devants et lancent un deuxième assaut.

— Et où attaqueraient-ils, cette fois ? demanda l'Exécuteur.

— Ça, je ne le sais pas encore. Ils ne le savent peut-être pas eux-mêmes. Une chose est sûre, les mafieux albanais ne négligent aucune cible, aucune victime.

— On va attendre la nuit, ils seront peut-être sur le qui-vive, on ne pourra pas s'approcher rapidement. Mais je ferai une première reconnaissance.

Bolan se tourna vers l'intérieur des terres et regarda le paysage, comme s'il admirait le relief escarpé autour de Saranda.

— Est-ce qu'un hydravion pourrait se poser sur le lac d'Ohrid ?

La jeune femme haussa les sourcils et sourit.

— Ne me dites pas que vous avez aussi une armée de l'air personnelle, fit-elle.

— C'est presque ça, répondit le Guerrier en souriant.

— Le problème du lac d'Ohrid, ce sont les patrouilles de gardes frontières albanais et macédoniens. Ça fait beaucoup de monde. Il serait peut-être préférable d'amerrir sur les eaux du lac de Prespa qui l'alimente. C'est aussi une étendue qui sert de frontière. Mais il est moins fréquenté.

— Pourtant la plus grande partie de ce lac se trouve en Macédoine, objecta Bolan.

— Exact, répondit la jeune femme. Mais ça me paraît un meilleur choix. D'autant plus que d'après les bribes de conversation que j'ai pu surprendre au cours de ma mission, j'ai le sentiment que c'est là que se trouve la villa fortifiée d'Erdogan Pacha.

— Je crois que je vais suivre votre conseil, répondit Bolan. Mais d'abord la première étape : le repaire de Dardan.

— A vos ordres, fit Alexandra en imitant un salut militaire.

## CHAPITRE XVI

— C'est là, fit Alexandra en désignant une construction carrée aux murs d'un blanc sale.

Bolan observa en silence.

— Qu'est-ce que vous comptez faire maintenant ? demanda-t-elle.

— Pour commencer je vais attendre la nuit et me faire une idée des allées et venues autour de ce bunker.

— Je peux vous aider, suggéra la jeune femme.

L'Exécuteur se tourna vers elle avec un sourire amical et secoua la tête. Il admirait son courage, mais il était obligé de refuser, au risque de la vexer ou de la décevoir.

— Non, fit-il, trop dangereux, ils vous connaissent et ils risqueraient de vous repérer.

Elle baissa la tête.

— Je vais finir cette mission seul, reprit l'Exécuteur, mais je vous promets que je viendrai vous exfiltrer dès que j'aurai retrouvé Kadaré, alias Erdogan Pacha.

— Très bien, fit-elle, vous saurez où me trouver, je vous attendrai dans ma planque.

Puis elle tendit la main à Bolan qui la serra comme on serre la main d'un camarade de combat.

La jeune femme tourna les talons et s'éloigna vers le centre de Saranda.

L'activité était intense autour de cette construction aux murs blancs datant des années soixante-dix qui commençait à se délabrer. Bolan qui avait combattu les mafias colombiennes, italiennes, russes, cubaines, s'était attendu à quelque chose de plus luxueux. Ce n'était pas un squat mais presque.

Par contre l'armement était impressionnant.

Alors que le soleil se couchait sur l'horizon, Bolan distinguait des silhouettes se déplaçant sur le pourtour de cette villa avec des lance-roquettes sur l'épaule. Tous les hommes ou presque étaient armés de Kalachnikov, certains portaient même des M 16 en bandoulière. Il compta environ quatre sentinelles devant la porte principale; sur un des balcons du premier étage, un homme montait la garde à côté d'un mortier de fabrication allemande. Visiblement les mafieux avaient trouvé de quoi s'équiper auprès des forces internationales qui s'étaient interposées entre les différentes factions pendant les guerres de Balkans dans les années quatre-vingt-dix. L'Exécuteur aurait vu sortir un tank du garage qu'il n'aurait pas été étonné.

En dehors des gardes aperçus, Bolan ignorait complètement le

nombre d'hommes stationnés dans cette caserne déguisée en villa. Il savait seulement que Dardan s'y trouvait, bien entouré. Il l'avait retrouvé et, cette fois, il ne le lâcherait pas.

Alexandra décida qu'il était maintenant temps de retourner dans la *safe house* où elle avait amené Bolan après l'attaque contre l'hôtel. Pendant près de trois heures, elle avait suivi des chemins détournés dans Saranda, se retournant sans cesse pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

Plusieurs fois, elle était entrée dans une boutique, s'était cachée derrière un rayon en attendant de voir si un homme ou une femme qui lui avait paru suspect venait à la suivre. Elle regrettait de ne plus avoir la protection de cet étrange M. Johnson qui ressemblait très peu aux autres agents du F.B.I. qu'elle avait rencontrés jusque-là. Elle espérait qu'il survivrait à sa mission et qu'il viendrait l'aider à évacuer Saranda. Elle était épuisée. Elle avait subi trop d'humiliations au cours de cette mission, traversé trop de dangers.

Elle jeta un dernier regard par-dessus son épaule en arrivant devant la maison où se trouvait son appartement. Personne. Elle entra, suivit le couloir, puis se dirigea vers la porte. Elle glissa la clé à l'intérieur, tourna. Puis une angoisse la prit, elle n'aurait su dire pourquoi. Soudain le battant s'ouvrit. Un homme se tenait devant elle. Elle le reconnaissait, même si elle n'arrivait pas à se souvenir de son nom. Elle savait qu'il travaillait pour Dardan.

Il tenait un pistolet dans la main droite, pointé vers elle.

— Entre, ma petite, fais comme chez toi, dit-il avec un sourire ironique.

Le canon du pistolet était dirigé droit vers son cœur. Elle obtempéra. Deux autres hommes attendaient dans l'appartement. Ils étaient assis sur des chaises autour de la table de cuisine. Elle ne les avait encore jamais vus, mais elle comprenait qu'elle était perdue.

— Et si on s'amusait un peu avec elle ? fit l'un d'eux.

Mais le premier s'interposa.

— Dardan nous a dit de ne pas l'abîmer.

— Je ne parle pas de l'abîmer, je veux seulement...

— Je t'ai dit non.

Alexandra poussa un soupir de soulagement, mais elle devina que ce répit serait limité.

— Et maintenant tu vas nous suivre sans faire d'histoires, dit le chef des trois pourris, sinon...

Au bout de quelques minutes, une Jeep se présenta devant le portail de la villa. Le conducteur klaxonna deux fois et on vint lui ouvrir. Bolan était accroupi derrière un buisson en surplomb et put voir à

travers ses jumelles au moins cinq hommes de plus dans la cour. Il lui restait des grenades à fragmentation mais il n'était pas sûr que ce soit suffisant face à un tel arsenal. Il aurait pu appeler Jack Grimaldi, et commencer par une attaque par les airs : lâcher ses grenades depuis l'hydravion, reprendre de l'altitude et sauter en parachute. Mais là encore c'était trop risqué, et surtout, la forteresse de Dardan n'était qu'une étape, avant de prendre d'assaut le château d'Erdogan Pacha quand il l'aurait localisé.

Bolan leva les yeux vers le ciel. Quand il ferait nuit noire, il passerait à l'action, il n'avait plus d'autre choix, même s'il devait se battre à dix contre un.

Il resta en position, observant à la jumelle les allées et venues des mafieux et essayant de tirer quelques conclusions sur leur organisation. Visiblement, ces hommes avaient reçu un entraînement militaire. Ils avaient dû faire partie de milices albanaises aux Kosovo. On le voyait à leur façon de patrouiller les abords de leur camp retranché.

Vers 2 heures du matin, la Jeep qui était entrée dans la villa un peu plus tôt ressortit, emportant cinq hommes. Bolan regarda à travers ses jumelles équipées de vision nocturne. Dardan n'était pas à bord. Deux points positifs : les ennemis étaient moins nombreux et la principale cible restait dans le périmètre désigné pour l'attaque.

Une heure plus tard, une deuxième aide providentielle arriva. Un Humvee s'approcha de la villa. A première vue, Bolan fit une moue pensant qu'il s'agissait de renforts. Il était convaincu qu'il s'agissait d'un véhicule volé par les milices albanaises aux troupes des Nations Unies.

Mais la tourelle sur le toit de la cabine s'ouvrit et un homme apparut. Il se dressa derrière la mitrailleuse lourde et se mit à faire feu vers les murs de la villa. L'arme émettait un toussotement sourd en envoyant vers le portail de grosses balles de plomb qui venaient s'écraser contre le blindage.

Le conducteur alluma les phares et les dirigea vers la façade de la villa. L'homme qui se tenait à côté du mortier n'eut pas le temps de réagir et fut coupé en deux par une rafale. Son torse se souleva dans l'air avant de retomber, détaché de ses jambes.

Bolan décida qu'il allait profiter de cet assaut pour s'introduire dans la place.

Le Humvee se lança contre le portail blindé une première fois. La porte tint bon. Le conducteur repartit en arrière sous le feu des occupants de la villa. L'homme à la tourelle riposta de nouveau. De longues flammes sortaient du canon, déchirant l'obscurité alors que le plomb s'abattait sur la façade, décrochant des plaques de ciment et creusant des trous dans les briques. Un des gardes équipé d'un lance-

roquettes répliqua, mais son tir passa au-dessus du véhicule blindé et le projectile explosa à plusieurs centaines de mètres. Le deuxième lance-roquettes n'avait pas encore parlé. Et Bolan attendait que le tireur fasse feu avant de se lancer à l'assaut du Humvee. Le conducteur avait pris de l'élan et fonçait de nouveau vers le portail. Encore une fois, les battants résistèrent, mais Bolan vit qu'ils ne tiendraient pas indéfiniment.

Alors que le Humvee reculait, pour prendre de la distance avant de se lancer une troisième fois contre le portail comme un bélier, Bolan remarqua un des battants qui s'entrouvrait et la pointe du lance-roquettes qui apparaissait.

L'Exécuteur songea que la tactique aurait pu être bonne. Malheureusement pour les assiégés, le tireur n'eut pas le temps d'actionner son arme. Les hommes à l'intérieur du Humvee munis de fusils d'assaut l'avaient vu eux aussi. Ils tirèrent à travers les meurtrières à l'avant. L'homme au lance-roquettes fut fauché par les balles, il tomba en arrière sans avoir pu libérer son ogive. Plus grave encore pour les assiégés, la porte était restée entrouverte. Un deuxième homme se précipita pour la refermer. Le Humvee bondit comme un fauve sur sa proie et le gars fut écrasé sous le blindage du véhicule de combat qui s'immobilisa entre les montants du portail. C'était le moment qu'attendait Bolan; il s'était rapproché lentement du gros scarabée de fer et n'en était plus séparé que par une dizaine de mètres. Il sprinta et arriva à l'arrière du véhicule. Personne ne faisait attention à ce qui se passait derrière. Tous les assaillants étaient occupés à envoyer un déluge de feu vers la villa.

Personne n'entendit l'Exécuteur sauter sur le blindé, un poignard dans la main droite et une grenade dans la gauche. Les assiégés ne pouvaient pas riposter et s'étaient mis à couvert derrière leurs murs. Il n'avait pas à craindre de prendre une balle de ce côté-là.

Bolan s'approcha de l'homme qui sortait par la tourelle et arrosait sa cible à la mitrailleuse lourde. D'un coup sec, l'Exécuteur lui trancha la gorge, le sang jaillit sur son avant-bras. Le mafieux ouvrit la bouche. Il ne parvenait plus à respirer. Il s'effondra sur le côté. Bolan repoussa le cadavre à l'intérieur du véhicule. Puis il dégoupilla la grenade et la fit suivre. Il referma ensuite la tourelle. Des cris de panique lui parvinrent venant de sous le blindage. L'équipage était pris au piège. La grenade explosa. C'était comme si le monstre de fer poussait un énorme rot et cherchait à vomir du feu. Les fragments de fer n'épargnèrent aucun des cinq mafieux cachés à l'intérieur. Bolan était sûr que, s'ils n'étaient pas tous morts, aucun ne serait en mesure de continuer le combat. Il s'allongea derrière la mitrailleuse lourde et reprit là où le tireur avait été interrompu.

Comme les tirs du Humvee s'étaient interrompus brièvement,



quelques mafieux s'étaient risqués à jeter un coup d'œil par les fenêtres.

Bolan les mit en joue et lâcha de longues rafales. Il vit qu'il avait fait mouche au moins deux fois. Les tueurs postés aux fenêtres s'étaient désintégrés en une brume rougeâtre.

Le Humvee ne pouvait évidemment plus avancer et Bolan savait qu'il allait devoir continuer l'assaut comme un fantassin plutôt que comme un commandant de char. Mais il préférait profiter encore de l'avantage que lui donnait la mitrailleuse lourde.

Il tira derrière la porte d'entrée de la villa. Les panneaux de bois volèrent en un millier d'échardes. Il avait deviné que des mafieux se cachaient derrière, attendant le moment de faire une sortie. Les cris de douleur qui répondirent à ses tirs lui indiquèrent que son instinct ne l'avait pas trahi.

Il lui restait encore quatre grenades à fragmentation attachées à sa ceinture. Et il savait qu'à l'intérieur de cette villa, il aurait encore largement de quoi se réapprovisionner en munitions. Les chargeurs du Desert Eagle et du Beretta 93-R étaient pleins, prêts à servir.

Il sauta à terre, quittant son arme lourde pour finir de nettoyer la place et faire prisonnier Dardan en espérant qu'il n'avait pas succombé pendant le combat.

Les occupants de la villa se remettaient du choc et de la surprise. Bolan entendit des coups de feu, et reconnut une rafale d'AK 47, les balles passèrent en sifflant au-dessus de sa tête. Il se jeta en avant et roula sur l'épaule gauche, il se redressa et courut en zigzaguant jusqu'au mur. Sous une fenêtre dont les vitres avaient volé en éclats.

Il décrocha une grenade de sa ceinture, la dégoupilla, puis compta lentement jusqu'à cinq. D'un ample mouvement du bras, il lança le projectile par la fenêtre. Il sentit le souffle de l'explosion qui passait au-dessus de sa tête. Il se releva et lâcha deux rafales de Beretta 93-R dans la pièce. Quand la fumée se dissipa, il vit deux cadavres allongés sur un tapis. La voie était libre.

D'un bond, Bolan s'introduisit dans la villa. Il traversa la pièce au pas de course et enjamba les cadavres. Un silence inquiétant régnait maintenant sur toute la maison. Bolan ouvrit une porte et se retrouva dans un couloir. Les sens en éveil, il écoutait, guettant le moindre son. Il était sûr que des tueurs étaient tapis dans les recoins de cette baraque. Il s'aventura dans le couloir, brandissant un pistolet vers la droite et l'autre vers la gauche. Il avançait de côté, le dos au mur pour ne pas être surpris.

Tous les trois pas, il s'arrêtait, bloquait sa respiration et écoutait. La troisième fois, il entendit un grincement venant de la droite. De la fumée s'échappait de sous une porte close. Un début d'incendie, sans doute. S'il y avait des hommes à l'intérieur, ils ne tarderaient pas à

sortir, chassés par les gaz, l'air allait vite devenir irrespirable. La chaleur était accablante. Bolan sentit une goutte de sueur ruisseler de sa tempe le long de sa joue.

Un deuxième grincement parvint jusqu'à ses oreilles. Il compta trois portes sur sa gauche et une quatrième sur sa droite. L'une d'elles devait s'ouvrir sur le hall d'entrée de la maison. C'était là que se trouverait l'escalier menant à l'étage. En toute logique, ce devait être celle du milieu.

Il s'en approcha, toujours avec la même prudence. Une fois devant, il dégoupilla encore une grenade. Il compta mentalement. A cinq, il donna un coup de pied dans la serrure, le battant de la porte s'ouvrit violemment et il lâcha sa grenade, envoya une rafale et se plaqua de nouveau contre le mur.

L'explosion fissura la paroi et des plaques de plâtre tombèrent sur le sol. Il entendit un juron. Puis cinq balles de 9mm traversèrent le seuil de la porte pour aller se loger dans le mur du couloir. Il attendit que la fumée se dissipe. Un mafieux était au milieu de l'entrée et rampait vers les premières marches de l'escalier en tenant sa cuisse sanguinolente.

D'une seule balle de Desert Eagle, Bolan mit fin à ses souffrances. Le projectile broya la cage thoracique et déchira le cœur du pourri.

Un deuxième sortit de sous l'escalier les mains en l'air. Il tenait un Uzi dans la main droite et le laissa tomber à ses pieds.

Bolan lui fit signe de se mettre face au mur, les mains sur la tête et de s'agenouiller.

Il s'approcha de l'homme, appliqua le canon du Desert Eagle contre sa nuque. Il se pencha à son oreille et lui murmura un seul mot :

— Dardan.

Le prisonnier se tourna lentement vers Bolan. Ce dernier accentua la pression du canon pour lui faire comprendre qu'il devait rester immobile.

— Dardan, répéta-t-il.

D'un signe de tête l'homme à genou lui signifia que le chef mafieux était à l'étage.

Bolan releva le bras et abattit la crosse du Desert Eagle sur le crâne du pourri, l'assommant sur le coup. L'homme s'effondra comme une masse au pied du mur.

L'Exécuteur commença à gravir les marches. La troisième grinça sous sa semelle et il marqua une pause. Il devait regarder partout à la fois.

Il entendit des voix qui sortaient d'une pièce à l'étage. La porte était entrouverte. Un pourri sortit, armé d'un AK 47; il parlait toujours à un autre homme à l'intérieur, sans regarder devant lui. Bolan releva le Desert Eagle, et appuya sur la détente. L'arme rugit et la balle entra en

plein cœur. Le mafieux fit un bond de deux mètres et s'effondra bras en croix en travers du seuil de la pièce dans laquelle se trouvait son complice.

La porte s'ouvrit en grand et Dardan apparut. Il portait une grosse mallette au bout de chaque bras. Il lança un regard effrayé à Bolan à travers ses lunettes et repartit en arrière. Bolan se lança à sa poursuite et repoussa la porte d'un coup de pied.

Dardan s'était précipité vers son bureau et avait ouvert un tiroir. L'Exécuteur devina que c'était pour en sortir une arme. Il pointa le Desert Eagle vers le mafieux albanais :

— Un faux mouvement et ta tête explose.

Il entendit alors un gémissement sur sa gauche. Il tourna la tête rapidement et ce qu'il vit lui donna envie de tuer.

## CHAPITRE XVII

Alexandra était allongée sur le flanc, tout le côté gauche de son visage était tuméfié, l'œil était fermé et elle avait sans doute l'arcade sourcilière cassée. Ses lèvres étaient gonflées et Bolan en concluait qu'elle avait reçu de nombreux coups de poing à la face. Il fallait d'urgence l'ausculter. Mais d'abord il s'avança vers Dardan, les dents serrées, et abattit la crosse du Desert Eagle sur son nez. Le sang du « comptable » s'écoula de ses narines. Bolan enchaîna avec un coup de pied dans le sternum qui lui coupa le souffle, puis un deuxième à l'estomac. Le pourri se replia en position fœtale et se mit à vomir du sang. Pour lui éviter toute tentation de saisir de nouveau le pistolet qui était resté dans le tiroir, Bolan lui écrasa les doigts de la main droite sous le talon de sa ranger.

— Je n'en ai pas fini avec toi, déclara-t-il au mafieux.

Puis il s'approcha de la jeune femme. Il posa sa main sur son épaule et la retourna lentement. Elle respirait lourdement. Elle avait été sauvagement tabassée, mais ses jours ne semblaient pas en danger.

Elle leva les yeux vers l'Exécuteur, pensant avoir affaire encore une fois à un tortionnaire. Quand elle le reconnut, elle crut dans un premier temps qu'elle délirait.

Puis elle poussa un long soupir de soulagement.

— C'est vous, murmura-t-elle.

Elle essaya de se relever. Bolan l'aida à se rasseoir.

— Vous arrivez à bouger les jambes ? lui demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Oui, fit-elle, ils ne m'ont frappée qu'au visage. Vous êtes arrivé à temps, ils n'en seraient pas restés là. Donnez-moi encore quelques minutes, je pense que j'arriverai à marcher.

Bolan alla chercher la carafe d'eau posée sur le bureau de Dardan et lui tendit un verre.

— Reprenez votre calme, dit-il, votre calvaire s'achève.

Il retourna auprès du mafieux et le saisit par les cheveux. Ses lunettes tombèrent à ses pieds et Bolan les écrasa comme un vieux mégot.

Il repoussa le pourri sur la chaise derrière le bureau. Puis, d'une droite à la mâchoire, lui cassa trois dents. Le boss en resta groggy, sa tête dodelinait de droite et de gauche, il n'arrivait plus à fixer son regard.

Bolan posa les deux malles sur le bureau.

— La clé, ordonna-t-il. Donne-moi la clé de ces malles ou je te fracasse le crâne.

Le mafieux ne réagissait pas. Bolan fouilla les poches de sa veste et en sortit deux petites clés argentées. Il les glissa dans les serrures et tourna. La première mallette s'ouvrit immédiatement. D'énormes liasses de billets de cent dollars y étaient soigneusement alignées. La deuxième, plus lourde, était pleine de lingots d'or.

— L'argent de McDonald, je suppose, fit Bolan.

Dardan était encore à moitié assommé. Bolan l'aida à recouvrer ses esprits en lui administrant deux claques. Il posa de nouveau sa question :

— L'argent de McDonald ?

Dardan hocha la tête.

— Et qu'est-ce que tu allais faire avec ? Ne me dis pas que tu t'apprêtais à partir vivre au soleil avec le magot sans le livrer à ton cher parrain, le fameux Erdogan Pacha.

Dardan piqua du nez sans répondre. Bolan l'obligea à le regarder en lui saisissant la mâchoire.

— Je crois que j'ai vu juste. On va réparer cette petite erreur en lui portant ensemble son dû. Qu'est-ce que t'en penses ?

L'Exécuteur saisit alors la carafe d'eau et en jeta le contenu au visage du mafieux. Ce dernier s'ébroua. Il retrouvait un semblant de vie, mais pas assez pour résister ou tenter de s'enfuir.

— Où est l'arsenal ? lui demanda Bolan.

— Quoi ?

— Votre stock d'armes.

— En bas, dans la cave.

— Eh bien ! on va y aller faire un petit tour. Venez, dit-il à Alexandra. Vous avez la force de me suivre ?

La jeune femme hocha la tête et, encore une fois, Bolan admira son courage.

Ils descendirent dans les entrailles de la villa. Les réserves d'armes et de munitions étaient impressionnantes. Bolan se dirigea vers une caisse posée sur une étagère. Il avait tout de suite reconnu un stock de grenades à fragmentation de fabrication américaine. Il ouvrit le couvercle et accrocha six grenades supplémentaires à sa ceinture. Ça faisait huit en tout avec les deux qu'il lui restait.

Il repéra un détonateur, y accrocha un fil sur un dévidoir et commença à le dérouler, après l'avoir relié à un pain de plastic.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Dardan.

— Je prépare un feu d'artifice, mais on n'aura pas le temps d'attendre le 31 décembre.

Alexandra qui reprenait des forces et ses esprits empoigna un Glock dans l'arsenal de Dardan, et le pointa vers le mafieux.

— Avance, ordonna-t-elle.

Dehors, Bolan déroula le dévidoir sur une centaine de mètres. Puis

il brancha le fil au détonateur. Tout était prêt pour la mise à feu.

Il demanda à Alexandra de ramener une des voitures de Dardan de son garage. Le voyage ne s'arrêtait pas là.

Il la vit revenir quelques minutes plus tard, au volant d'une Jeep, autre véhicule volé aux Nations Unies.

Bolan appuya sur le détonateur. Une fraction de seconde plus tard, un rugissement de fin du monde se fit entendre. Le toit de la villa fut soulevé et un champignon de feu orange et noir s'éleva en bouillonnant vers le ciel.

Dardan regardait d'un air abattu sa forteresse réduite en cendres.

— En route, dit l'Exécuteur.

— Où va-t-on ? demanda Dardan.

— C'est toi qui vas nous le dire. Nous allons chez ton boss, Erdogan Pacha. Où habite-t-il ?

Dardan hésitait. Bolan arma le chien du Desert Eagle et l'appuya contre sa tempe.

— Dans un village de montagne, au-dessus du lac de Prespa.

— Comment s'appelle ce village ?

— Revan.

— Indique-nous le chemin.

La Jeep s'engagea sur des routes défoncées qui laissèrent place à des chemins étroits et sinueux. Parfois, une chèvre solitaire échappée d'un troupeau errait au milieu de la montagne. Ils traversèrent plusieurs vallées et virent enfin apparaître les rives et l'eau sombre du gigantesque lac.

Bolan déplaça une carte et l'éclaira avec sa torche électrique. Puis il se tourna vers Dardan :

— Montre-nous exactement où se trouve le village.

Le mafieux regarda la carte d'un air absent et en moins d'une seconde désigna un point sur les bords du lac.

— N'essaye pas de..., commença Bolan.

— C'est là, je vous dis que c'est là. Nous y serons dans moins d'une heure, vous verrez bien.

Il paraissait résigné, comme si toute agressivité l'avait quitté et Bolan songea que cette nouvelle attitude cachait sans doute un dernier mystère.

— Et comment se présente le village ? Je veux la situation exacte du domaine d'Erdogan Pacha.

Dardan haussa les épaules et d'une voix monocorde récita :

— La maison d'Erdogan Pacha est à flanc de falaise. C'est une vieille bergerie avec une terrasse derrière qui donne sur le lac.

— Une vieille bergerie ? demanda Bolan, incrédule.

Dardan hocha la tête.

— Elle se trouve en haut du village.

- Il a combien de gardes du corps ?
- Il vit avec sept de ses fils, déclara Dardan.

Puis après un moment d'hésitation et un sourire carnassier, il ajouta :

- Mes sept frères.
- Qu'est-ce que tu dis ? demanda l'Exécuteur stupéfait.
- Erdogan Pacha est mon père.

Alexandra était tout aussi abasourdie que Bolan. Malgré les années pendant lesquelles elle avait été infiltrée dans cette organisation elle n'avait pas soupçonné une seule fois la présence d'un des fils du chef suprême en dehors de l'Albanie où il aurait joué le rôle de manager.

Dardan continua comme en transe, comme dans un monologue.

— Mon père m'a fait étudier le droit et la finance pour que je dirige le clan à l'étranger. Mais s'il m'a choisi c'était parce qu'il voulait m'éloigner. Ce n'était pas parce que j'étais le plus jeune et celui qui l'admirait le plus. Encore moins parce que j'étais le plus intelligent ou parce qu'il avait prévu de me faire son successeur. Mon père m'a choisi parce qu'il méprisait ma faiblesse physique. Il voulait rester auprès de mes frères.

Bolan comprenait mieux soudain pourquoi Dardan se préparait à partir avec le trésor arraché à McDonald et laisser Erdogan Pacha et son clan derrière lui.

— Il n'a que sept gardes du corps ? demanda Bolan. J'ai du mal à le croire.

Dardan se tourna vers lui avec un sourire en coin.

— Il y a cent soixante personnes dans le village. Ça fait autant de gardes du corps. Mon père vit entouré de son clan. Vous êtes en infériorité numérique, je crois. C'est l'Albanie, ici, conclut Dardan.

Bolan étudia la carte et décrocha son téléphone portable. Il appuya sur le numéro qui le reliait directement à Jack Grimaldi.

— Alors, ton séjour n'est pas trop mouvementé, Striker ? demanda le pilote.

— J'ai connu pire, mais je ne peux pas dire que je me suis ennuyé. Jack éclata de rire.

Bolan lui indiqua la latitude et la longitude exactes du village de Revan.

— Attends-nous sur les eaux du lac, Jack, fit Bolan, nous essayerons de repartir par la falaise. D'après les informations que j'ai récoltées, il nous sera très difficile de ressortir par le village.

— Nous ?

— J'aurai des passagers, Jack, au moins un prisonnier et un allié. Ou plutôt une alliée.

— Très bien, c'est toi qui décides. Mais je ne pourrai pas m'approcher à plus de vingt ou vingt-cinq mètres de la falaise. Il vous faudra nager sur une certaine distance avant de pouvoir monter à bord.

— Pas de problème, répondit l'Exécuteur. Je suis sûr que nos hôtes savent nager. Je te rappellerai si besoin est, mais tu peux te mettre en route tout de suite.

— Entendu, répondit le pilote avant de raccrocher.

— Si vous pensez pouvoir vous en sortir vivant, fit Dardan, dès que Bolan eut rangé son téléphone dans sa poche, c'est que vous êtes un incorrigible optimiste.

— Ce n'est pas le pire de mes défauts, répondit Bolan.

— De toute manière ne comptez pas sur moi pour vous accompagner, je suis décidé, je suis prêt à mourir.

Au bout d'une heure de route, ils virent se dessiner les silhouettes des maisons de Revan contre le ciel nocturne.

Bolan coupa le moteur de la Jeep. Il décida qu'ils feraient les derniers mètres à pied. Ils abandonnèrent le véhicule sur la route. Bolan donna l'ordre à Dardan de porter les malles contenant les billets et les lingots.

Ils pénétrèrent dans le village, plongé dans un silence de mort. Bolan songea qu'il comprenait soudain pourquoi on avait surnommé cette contrée le pays des aigles. Et Erdogan Pacha s'était choisi le nid le plus élevé et le plus imprenable, lui qui était aussi le pire prédateur de ces montagnes.

C'était une nuit de pleine lune et les maisons blanchies à la chaux prenaient un aspect fantomatique.

Ils remontèrent la rue principale vers le refuge d'Erdogan Pacha.

Bolan avait le sentiment que des centaines d'yeux les regardaient, tapis dans le noir. C'était comme entrer dans une grotte peuplée de chauves-souris. Le silence complet, l'immobilité parfaite, et tout d'un coup, tout pouvait se transformer en un maelstrom meurtrier, un délire de mouvements frénétiques et de battements d'ailerons de cuir.

La pente qui menait au sommet du village était abrupte. Après les épreuves qu'elle avait subies, Alexandra commençait à avoir le souffle court.

— C'est là, fit Dardan.

Ils étaient devant une bergerie de plain-pied, longue d'une dizaine de mètres flanquée d'un appentis délabré. Le bord de la falaise était à cinq mètres derrière. Une étendue maladroïtement pavée faisait office de terrasse et donnait sur le vide.

Bolan avait déjà vu des mafieux italiens multimillionnaires vivre dans des arrière-boutiques du New Jersey comme des petits commerçants, passant leurs journées à jouer aux cartes et à boire du



café avec leurs collègues, mais il n'avait jamais été confronté à un quartier général aussi rudimentaire.

— Entre le premier, dit Bolan à Dardan. Puisque t'es le fils de la maison. C'est à toi de faire les honneurs.

Dardan se retourna vers l'Exécuteur avec un regard haineux, puis il s'avança vers la porte de bois cloutée et la repoussa dans un grincement sinistre.

Ils pénétrèrent dans la pièce.

A la lumière d'une installation électrique défailante, ils virent un gros homme moustachu, court sur pattes, coiffé d'un fez qui se tenait au bout de la table. Il jouait avec un chapelet de perles. Ce brave vieillard avait ordonné la mort de centaines de personnes, il était responsable d'un puissant réseau organisant le trafic d'êtres humains. On ne comptait plus le nombre de victimes qui avaient été torturées pour servir son appétit d'argent et de pouvoir.

Et il était entouré de sept hommes, tous moustachus eux aussi, vêtus comme des paysans balkaniques à l'exception de l'un d'eux, qui ressemblait plus à un play-boy milanais avec une paire de Ray-Ban, une grosse chaîne en or et une chemise noire largement ouverte sur une poitrine velue.

Ils relevèrent tous la tête en voyant entrer le groupe formé par Bolan, Dardan, et Alexandra. Devant les visages tuméfiés de son fils et de la jeune femme, le vieux fronça les sourcils.

— Dardan ? fit-il d'un air étonné.

Puis il comprit que son fils était prisonnier du géant au regard d'acier qui tenait un Desert Eagle dans la main droite et un Beretta 93-R dans la gauche.

Tous les frères rassemblés autour de la table se levèrent lentement. Ils évaluaient les forces en présence et n'ayant pas l'intelligence de leur père, ils s'interrogeaient encore sur la raison de la visite de leur frère.

Erdogan Pacha cria :

— Dardan, tu m'as trahi !

Un des frères sortit un couteau de sa ceinture et le lança vers Dardan. La lame alla se ficher dans le haut de l'épaule. C'était le signal.

Bolan abattit l'homme au couteau d'une balle de calibre 50 sortant du Desert Eagle. L'autre fut projeté contre le mur, emportant sa chaise dans sa chute. Un deuxième se précipita vers le râtelier où étaient accrochés quelques fusils de chasse rudimentaires. Cette fois, ce fut Alexandra qui l'abattit avec son Glock. La balle entra dans la poitrine lui broyant le sternum et il trébucha sur son frère. Ce dernier parvint à sortir un pistolet et fit feu vers Alexandra, mais l'Exécuteur riposta encore une fois avec le Desert Eagle, lui broyant la main qui tenait

l'arme.

Le vieux était hystérique, il hurlait en sautant sur sa chaise.

Bolan pointa le Beretta 93-R vers le dandy milanais et appuya sur la détente. La chaîne en or vola dans tous les sens et deux balles lui entrèrent dans la gorge.

Un des pourris renversa la table et Erdogan Pacha tomba en arrière. Il avança à quatre pattes vers un coffre de bois dans le coin de la pièce et en sortit un fusil à canon scié. Un de ses fils avait réussi à se réfugier dans la pièce voisine. Bolan savait qu'il reviendrait armé.

Erdogan Pacha releva son fusil. Bolan poussa Alexandra sur le côté, et il plongea à son tour pour échapper aux plombs qui allaient saturer l'air de la pièce. Ils entendirent le rugissement du vieux fusil une première fois.

Puis le vieux gueula :

— Traître ! Traître !

A sa grande stupeur, Bolan vit que ce n'était pas lui ni Alexandra que le chef de clan avait pris pour cible, mais Dardan, son propre fils. La première décharge de chevrotine avait creusé un énorme trou rouge dans sa poitrine. Erdogan Pacha appuya sur la deuxième détente et cette fois, ce fut la tête de Dardan, « le comptable », qui vola en éclats, envoyant des milliers de gouttes de sang, des fragments de crâne et des bouts de cervelle sur les quatre murs de la pièce.

Bolan savait que le vacarme allait bientôt attirer tout le village, il fallait faire vite.

L'homme qui s'était éclipsé dans la chambre adjacente revenait armé d'un AK 47. Il se présenta dans l'embrasure de la porte et ouvrit le feu en hurlant. Les balles volaient, fauchant au passage deux de ses frères, qui virevoltèrent avant de s'effondrer sur le sol de terre battue de la baraque.

Bolan riposta avec le Beretta 93-R, mais deux de ses balles ratèrent leur cible. L'homme tirait toujours. A force de vider son chargeur, il allait finir par faire mouche. L'Exécuteur était allongé sur le flanc, tenant l'arme à bout de bras, il fit feu de nouveau. Cette fois, il atteignit son ennemi au ventre et à la hanche. Mais l'autre, pris de frénésie, continuait à appuyer sur la détente en grimaçant et en lançant des imprécations.

Alexandra était aux prises avec un autre des frères qui l'avait saisie par le poignet. Elle parvint à se dégager en tournant la paume de sa main vers elle et en tirant d'un coup sec. Son poignet glissa entre le pouce et l'index du pourri sans qu'il puisse la retenir. Elle lui déchargea son Glock en plein visage, à bout portant.

Bolan prit pour cible le dernier des fils avec le Desert Eagle. Une seule balle, en plein front et le haut du crâne du forcené se détacha

pour aller se coller sur le mur chaulé.

Mais le vieux chef avait réussi à se glisser derrière Alexandra. Il lui avait passé un bras autour du cou et appuyait un poignard à lame recourbée sous sa gorge.

Il fixa Bolan, qui comprit parfaitement ses intentions. Il entraînait Alexandra vers la terrasse, il ouvrit la porte de derrière et se retrouva à l'extérieur.

Bolan ramassa les deux malles au pied du cadavre éviscéré et décapité de Dardan, puis il suivit Erdogan Pacha à l'extérieur. Ce dernier reculait toujours, entraînant son otage. Bolan rangea ses armes dans sa ceinture. Puis, il s'arrêta, ouvrit les deux malles et dit :

— Regarde !

Le vieux chef de clan s'immobilisa. Ses yeux s'écarrillèrent avec une joie cupide comme les lingots d'or brillaient à la lumière de la lune.

— L'argent de McDonald, dit Bolan. Et son or. Tout son or.

Il referma les deux malles puis saisit celle qui contenait les lingots et la souleva. La tenant à bout de bras, il la lança vers Erdogan Pacha; ce dernier lâcha la prisonnière et tendit ses petits bras boudinés pour rattraper les lingots d'or. Il partit en arrière, tituba, oubliant qu'il n'était qu'à un mètre du précipice. Le sol se déroba sous ses pieds, il fit des moulinets avec les bras pour retrouver son équilibre. Trop tard, il partit en arrière en poussant un long cri de détresse comme un hullement de chouette. Ils attendirent quelques instants avant d'entendre un bruit d'éclaboussure qui signifiait la mort par noyade d'Erdogan Pacha après une chute sans fin le long de la falaise.

Une clameur retentit au même moment de l'autre côté de la maison.

Le combat n'avait duré que quelques minutes, mais la population alertée par le bruit venait voir.

Des dizaines d'hommes remontaient vers la baraque, armés de fusils de chasse ou d'engins beaucoup plus sophistiqués provenant des stocks américains et français de l'Unifor.

Bolan prit une des grenades accrochées à sa ceinture, dégoupilla, attendit quelques secondes, puis la jeta devant la foule des mafieux. L'explosion les arrêta, ils se dispersèrent. Les tueurs allèrent trouver refuge derrière les rochers, les murets et les arbres. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Bolan lança une deuxième grenade et lâcha en succession rapide trois rafales de Beretta 93-R.

Pendant que les membres du clan d'Erdogan Pacha essayaient de riposter, il rejoignit Alexandra au bord du précipice.

— Vite, dit-il, il faut sauter sur ce piton rocheux, là, vous voyez ?

Elle hocha la tête.

— Ensuite un chemin chevrier suit le flanc de la falaise.

Bolan bondit le premier pour aider la jeune femme à se réceptionner. Elle le rejoignit avec une agilité qui l'étonna et lui fit penser qu'elle avait dû suivre un entraînement de parachutiste dans les forces spéciales de la police italienne.

Ils descendirent le sentier, d'une largeur qui dépassait à peine les trente centimètres, en se collant au flanc de la montagne.

En haut, les hommes d'Erdogan Pacha les avaient repérés et ouvraient le feu. Les balles ricochaient tout autour d'eux.

— Nous ne sommes plus qu'à une trentaine de mètres au-dessus de l'eau, cria Bolan. Il faut tenter le coup.

Sans prendre d'élan, ils se jetèrent dans le vide. Quelques secondes s'écoulèrent comme des années avant qu'ils ne s'enfoncent dans les eaux glacées du lac.

La remontée vers la surface parut plus longue encore. Bolan crut que ses poumons allaient éclater. Enfin, il sentit l'air dans ses narines. Puis il jeta un regard autour de lui. Quelques secondes plus tard, il vit la jeune femme qui réapparaissait à son tour.

Il se dirigea vers elle pour l'aider à se maintenir à la surface. Elle recouvra son calme au bout de quelques instants. Puis se tournant vers lui, elle fit :

— Ecoutez ! Un bruit de moteur !

— Oui, fit Bolan, un bruit de moteur de Cessna Birdog ! Un très joli bruit. C'est notre salut.

L'hydravion de Jack Grimaldi approchait lentement sur les eaux, tous feux éteints. Le cockpit s'ouvrit et Bolan entendit son ami lui demander :

— L'eau est bonne, j'espère.

Au bout de quelques minutes de vol, l'hydravion se posa à proximité de Corfou. Bolan, Grimaldi et Alexandra regagnèrent le rivage dans un canot pneumatique.

— D'ici, vous n'aurez aucun mal à rejoindre le territoire italien, déclara Bolan à la jeune femme. Nos voies se séparent.

La jeune femme eut une seconde d'hésitation puis :

— Au revoir et merci, agent Matt Johnson, dit-elle, la voix un peu voilée.

Quinze jours plus tard, Alexandra reprenait son rôle au sein de la police italienne et redevenait l'agent Giuseppe Filippo. Alors qu'elle faisait son rapport à ses supérieurs, on l'informa que l'agent Matt Johnson du F.B.I. n'existait pas.

Elle le savait déjà...